

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***.

TOME QUATRIEME.



LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

PAR M. DE MARIVAUX.

TOME QUATRIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.



LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***.

DIXIEME PARTIE.

Vous reçûtes hier la neuvième Partie de mon histoire, & je vous envoie aujourd'hui la dixième : on ne sauroit guere aller plus vite. Je prévois, malgré cela, que vous ne me tiendrez pas grand compte de ma diligence, j'avoue moi-même que je n'ai pas le droit de la vanter. J'ai été jusqu'ici si paresseuse, qu'elle ne signifie pas encore que je me corrige ; elle a plus l'air d'un caprice qui me prend, que d'une vertu que j'acquiers ;

Tome IV.

A



2 *Vie de Marianne,*

n'est-il pas vrai ? Je suis sûre que c'est votre pensée. Patience ; vous me faites une injustice, Madame, mais vous n'êtes pas encore obligée de le savoir ; c'est à moi dans la honte à vous l'apprendre, & à mériter que vous m'en fassiez réparation. Pour suivons : c'est toujours mon amie la Religieuse qui parle, & qui est revenue sur le foir dans ma chambre, où je l'attendais.

Vous vous ressouvenez bien, reprit-elle, que je suis chez madame Dursan, qui me prodiguoit tout ce qui servait à l'entretien d'une fille ; de sorte qu'il ne tint qu'à ma mère de m'aimer beaucoup, si, pour obtenir son amitié, je n'avois qu'à ne lui être point à charge, & qu'à lui laisser tout doucement oublier que j'étois sa fille.

Aussi l'oublia-t-elle si bien, qu'il y avait quatre ans qu'il ne nous étoit venu de ses nouvelles, quand je perdis madame Dursan, avec qui je n'avois vécu que cinq ou six ans, & je les perdis d'une manière si tranquille & si uniforme, que ce n'est pas la peine de m'y arrêter.

Je vous ai déjà dit qu'on m'appelloit la belle Tervire : car dans chaque petit canton

Dixième Partie. 3

de Province , il y a presque toujours quelque personne de notre sexe qui est la beauté du pays , celle , pour ainsi dire , dont le pays se fait fort.

Or , c'étoit moi qui avois cette distinction-là , que je n'ai pas portée ailleurs , & qui alors m'attiroit quantité d'Amans compagnons , dont je ne me souciois guere , mais qui servoient à montrer que j'étois la belle par excellence ; & c'étoit-là tout ce qui m'en plaisoit.

Non que j'en devinise plus glorieuse avec mes compagnes ; je n'étois pas de cette humeur là. Elles out pu souvent n'être pas contentes de ma figure , qui triomphoit de la leur ; mais jamais elles n'ont eu à se plaindre de moi ni de mes façons : jamais ma vanité ne triomphoit d'elles : au contraire , j'ignorois autant que je pouvois les préférences qu'on me donnoit ; je les écartois , je ne les voyois point , je passeois pour ne les point voir ; je souffrois même pour mes compagnes , qui les voyoient , quoique je fusse bien aise que les autres les vissent. C'est une puérilité dont j' ne souviens encore ; mais comme il n'y avoit que moi qui

4 *Vie de Marianne,*

le savoist , que mes amies ne me croyoient pas instruite de mes avantages , cela les adoucilloit , c'étoit autant de rebattu sur leur mortification , & nous n'en vivions pas plus mal ensemble .

Tout le monde m'aimoit , au reste . Elle est plus aimable qu'une autre , disoit-on , & il n'y a qu'elle qui ne s'en doute pas : on ne parloit que de cela à madame Dursan ; partout où nous allions on ne l'entretenoit de moi que pour me louer , & on témoignoit que c'étoit de bonne foi , par l'accueil & par les caresses qu'on me faisoit .

Il est vrai que j'étois née douce , & qu'avec le caractère que j'avois , rien ne m'auroit plus inquiétée que de me sentir mal dans l'esprit de quelqu'un .

Madame Dursan , que j'aimois de tout mon cœur , & qui en étoit convaincue , receuilloit de son côté tout le bien qu'on lui disoit de moi : on concluoit qu'elle avoit raison de m'aimer , & elle ne le concluoit qu'en m'aimant tous les jours davantage .

Depuis que j'étois avec elle , je ne l'avois jamais vue qu'en parfaite santé ; mais comme elle étoit d'un âge très-avancé , inféntile-

Dixième Partie. 5

ment cette santé s'altéra. Madame Dursan, jusques-là si active, devint infirme & pesante; elle se plaignit que sa vue baïssoit: d'autres accidens de la même nature survinrent. Nous ne sortions presque plus du Château, c'étoit toujours de nouvelles indispositions; & elle en eut une entr'autres, qui parut lui annoncer une fin si prochaine, qu'elle fit son testament sans me le dire.

J'étois alors dans ma chambre, où il n'y avoit qu'une heure que je m'étois retirée, pour me livrer à toute l'inquiétude & à toute l'agitation d'esprit que me causoit son état.

J'avois pris tant d'attachement pour elle, & je tenois si fort à la tendresse qu'elle avoit pour moi, que la tête me tournoit quand je pensois qu'elle pouvoit mourir.

Aussi depuis quelques jours étois-je moi-même extrêmement changée. De peur de l'effrayer cependant, je paroïssois tranquille, & tâchois de montrer un peu de ma gaieté ordinaire.

Mais en pareil cas, on rit de si mauvaise grâce, on imite si mal & si tristement ce qu'on ne sent point. Madame Dursan ne s'y

6 *Vie de Marianne,*

trompoit pas , & fourioit tendrement en me regardant , comme pour me remercier de mes efforts.

Elle venoit donc d'écrire son testament quand je quittai ma chambre pour la rejoindre. J'avois pleuré , & il reste toujours quelque petite impression de cela sur le visage.

D'où viens-tu , ma niece , me dit-elle ; tu as les yeux bien rouges. Je ne fais , lui répondis-je ; c'est peut être de ce que je me fais assoupir un quart-d'heure. Non , tu n'as pas l'air d'avoir dormi , reprit-elle en secouant la tête , tu as pleuré.

Moi , ma tante ? & de quoi voulez - vous que je pleure ? m'écriai-je , avec cet air dégagé que j'aflectois. De mon âge & de mes infirmités , me dit-elle , en fouriant. Comment de vos infirmités ? Pensez-vous qu'un petit dérangement de santé , qui se passera , me fasse peur , avec le tempérament que vous avez ? lui répondis-je d'un ton qui allait me trahir , si je ne m'étois pas arrêtée.

Je suis mieux aujourd'hui ; mais on n'est pas éternelle , mon enfant , & il y a long temps que je vis , me dit-elle en cachetant un paquet.

A qui l'envez-vous donc, Madame ? lui dis-je sans répondre à sa réflexion. A personne, reprit elle ; ce sont des mesures que je viens de prendre pour toi. Je n'ai plus de fils ; depuis près de vingt ans qu'on n'a entendu parler du mien, je le crois mort, & quand il vivroit, ce seroit la même chose pour moi : non que j'ait encore aucun ressentiment contre lui. S'il vit, je prie Dieu de le bénir & de le rendre honnête homme ; mais ni l'honneur de la famille, ni la Religion, ni les bonnes mœurs qu'il a vues, ne me permettent pas de lui laisser mon bien.

Je voulus l'interrompre ici, pour essayer de l'attendrir sur ce malheureux fils ; mais elle ne m'écouta point.

Tais-toi, me dit-elle ; mon parti est pris. Ce n'est pas par humeur que je suis inflexible. Il n'est pas question ici de bonté, mais d'une indulgence folle & criminelle, qui nuirait à l'ordre & à la justice humaine & divine. L'action de Durval fut affreuse ; le misérable ne respecta rien, & tu veux que je donne un exemple d'impunité, qui seroit peut-être funeste à ton fils même, si jamais

A iv

8 *Vie de Marianne* ,

tu en as un. Si le mien , comme a fait autrefois ton pere , qui fut traité avec trop de rigueur , s'étoit marié , je ne dis pas à une fille de condition , mais du moins de bonne famille , ou simplement de famille honnête , quoique pauvre , en vérité , je me serrois rendue , je n'aurois pas regardé au bien , & je ne serrois pas aujourd'hui à lui faire grâce : mais épouser une fille de la lie du peuple , & d'une famille connue pour infâme parmi le peuple ! Je n'y faurois penser qu'avec horreur. Revenons à ce que je dissois.

Il ne me reste pour tout héritier que ton oncle Tervire , qui étoit déjà assez riche , & qui l'est de ton bien. Il a profité durement du malheur de ton pere , m'a-t-on dit ; il ne l'a jamais ni consolé ni secouru. Il se rjouroit encore du malheur de mon fils & du sujet de mes larmes ; ainsi je ne veux point de lui. Il jouit d'ailleurs de l'héritage de tes peres , & n'en prend pas plus d'intérêt à ton sort. Je songe aussi que tu n'as pas grand recours à attendre de ta mere ; tu mérites une meilleure situation que celle où tu resterois , & ma succession servira du moins à faire la fortune d'une niece que j'aime , dont je veux

Dixième Partie. 9

bien que je fais aimée , qui craint de me perdre , qui me regrettera , j'en suis sûre , toute mon héritière qu'elle fera , & que mon fils , qui peut n'être pas mort , ne trouvera pas sans pitié pour lui , dans la misère où il est peut-être , ta reconnaissance , qui est une ressource que je lui laisse. Voilà , ma fille , de quoi il est question dans le papier cacheté que tu vois : j'ai cru devoir me hâter de l'écrire , & je t'y donne tout ce que je possède.

Je ne lui répondis que par un torrent de larmes. Ce discours , qui m'offroit par-tout l'image de sa mort , m'attendrit & m'effraya tant , qu'il me fut impossible de prononcer un mot ; il me sembla qu'elle alloit mourir , qu'elle me ditoit un éternel adieu , & jamais sa vie ne m'avoit été si chère.

Elle comprit le sujet de mon saisissement & de mes pleurs. Je m'étois assise ; elle se leva pour s'approcher de moi , & me prenant la main : tu m'aimerois encore mieux que ma succession , n'est-il pas vrai , ma fille ? Mais ne t'alarme point , me dit-elle , ce n'est qu'une précaution que j'ai prise. Non , Madame , lui dis-je en faisant un effort , vous

tre fils n'est pas mort, & vous le reverrez, je l'espere.

En cet instant, nous entendimes quelque bruit dans la salle. C'étoient deux Dames d'un château voisin qui venoient voir madame Darsan, & je me sauvaï pour n'être point vue dans l'état où j'étois.

Il fallut cependant me montrer un quart-d'heure après. Elles venoient inviter madame Darsan à une partie de pêche qui se faisoit le lendemain chez elles; & comme elle s'en excusa sur ses indispositions, elles la prierent du moins de vouloir bien m'y envoyer, & tout de suite demanderent à me voir.

Madame Darsan, qui leur promit que j'irois à cette partie, me fit avertir, & je fus obligée de paroître.

Ces deux Dames, toutes deux encore jeunes, dont l'une étoit fille, & l'autre mariée, étoient aussi de toutes nos amies, celles avec qui je me plaisois le plus, & qui avoient le plus d'amitié pour moi; il y avoit dix ou douze jours que nous ne nous étions vues. Je vous ai dit que mes inquiétudes m'avoient beaucoup changée, & elles me trouveront si abattue, qu'elles crurent que j'avois été ma-

Dixième Partie. 11

lade. Non, leur dis-je ; tout ce que j'ai, c'est que depuis quelque tems je dors assez mal ; mais cela reviendra. Là-dessus madame Dursan me regarda d'un air attendri, & que j'entendis bien ; c'est qu'elle s'attribuait mon insomnie.

Ces Dames, me dit-elle ensuite, souhaitaient que nous allussions demain à une partie de pêche qui se fera chez elles ; mais je suis trop incommodée pour sortir, & je n'y enverrai que toi, Tervire. Comme il vous plaira, lui répondis-je, bien résolue de prétexter quelque indisposition, plutôt que de la laisser seule toute la journée.

Aussi, le lendemain, ayant que madame Dursan fut éveillée, eus-je soin de leur dépêcher un domestique, qui leur dit qu'une migraine violente qui m'étoit venue dès le matin, & qui me retenoit au lit, m'empêchoit de me rendre chez elles.

Madame Dursan, étonnée quelques heures après de voir rentrer chez elle une femme-de-chambre qu'elle avoit chargée de me faire, apprit d'elle que je n'étois point partie, & fut en même tems l'excuse que j'en avois donnée.

Cependant, je me levai pour aller chez elle, & j'étois à moitié de sa chambre quand je la reconnus, qui, malgré la peine qu'elle avoit à marcher depuis quelque tems, & soutenue par un laquais, venoit voir elle-même en quel état j'étois.

Comment ! te voilà levée, me dit-elle en s'arrêtant dès qu'elle me vit; & ta migraine ? Ce n'en étoit pas une, lui dis-je, je me suis trompée, ce n'étoit qu'un grand mal de tête qui est extrêmement diminué, & je suis bien fâchée de n'être pas arrivée plutôt pour vous le dire.

Va, reprit-elle, tu n'es qu'une friponne, & tu mériterois que je te fise partir tout-à-l'heure : mais viens donc, puisque tu as voulu râler. Je vous assure que je serois partie, si je n'avois pas cru être malade, lui répondis-je d'un air ingénue. Et moi, me dit-elle, je t'assure que j'irai par-tout où l'on m'invitera, puisque tu n'es pas plus raisonnable. Hé mais, sans doute, vous irez partout, repris-je, j'y compte bien; vous ne ferez pas toujours indisposée; & en tenant de pareils discours, nous arrivâmes dans sa chambre.

Dixième Partie. 13

Nombre de petites choses pareilles à celles que je vous dis là, & dans lesquelles elle devinoit toujours mon intention, de quelque maniere que je m'y prisse, m'avoient tellement gagné son cœur, qu'elle m'aimoit autant que la plus tendre des mères aiment sa fille.

Dans ces entretiens, la plus ancienne des deux femmes-de-chambre qu'elle avoit, vieille fille, qui avoit toute sa confiance, & qui la servoit depuis vingt-cinq ans, tomba malade d'une fièvre aiguë, qui l'emporta en six jours de tems.

Madame Dursan en fut consternée. Il est vrai qu'à l'âge où elle étoit, il n'y a presque point de perte égale à celle-là.

C'est une amie d'une espèce unique que la mort vous enlève en pareil cas, une amie de tous les instans, à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire, qui vous délaie de la fatigue d'avoir plu aux autres, qui n'est pour ainsi dire personne pour vous, quoi qu'il n'y ait personne qui vous soit plus nécessaire, avec qui vous êtes aussi rebutante, aussi petite d'humeur & de caractère que vous avez quelquefois besoin de l'être, avec

qui vos infirmités les plus humiliantes ne sont que des maux pour vous, & point une honte; enfin, une amie qui n'en a pas même le nom, & que souvent vous n'apprenez que vous aimiez que lorsque vous ne l'avez plus, & que tout vous manque sans elle : & voilà le cas où se trouvoit madame Dursan, qui avoit près de quatre-vingts ans.

Aussi, comme je vous l'ai dit, en tombant elle dans une mélancolie qui redoubla mes frayeurs.

Il lui falloit cependant une autre femme-de-chambre, & on lui en envoya plusieurs, dont elle ne s'accommoda point. Je lui en cherchai moi-même, & lui en présentai une ou deux, qui ne lui convinrent pas non plus.

Ce fut ainsi qu'elle passa près d'un mois, pendant lequel elle eut lieu, dans mille occasions, de se convaincre de ma tendresse & de mon zèle.

Dans cette occurrence, un jour qu'elle reposoit, & que je me promenois en lisant aux environs du château, j'entendis du bruit au bout de la grande allée qui lui servoit d'avenue, de sorte que je tournai de ce côté-là

Dixième Partie. 15

pour savoir de quoi il étoit question, & je vis que c'étoit le Garde de madame Durfau avec un de ses gens, qui querelleient un jeune homme, & qui sembloient avoir envie de le maltraiter, en tâchant de lui arracher un fusil qu'il tenoit.

Je me sentis un peu émue du ton brutal & menaçant dont ils lui parloient, aussi bien que de cette violence qu'ils vouloient lui faire, & je m'avançai le plus vite que je pus, en leur criant de s'arrêter.

Plus j'approchais d'eux, & plus leur action me déplut: c'est que j'en voyois mieux le jeune homme en question, qu'il étoit en effet difficile de regarder indûcement, & dont l'air, la taille & la physionomie me frapperent, malgré l'habit tout uni & presque usé dont il étoit vêtu.

Que faites-vous donc là, vous autres? dis-je alors avec vivacité à ces brutaux quand je fus près d'eux. Nous arrêtons ce garçon-ci qui chasse sur les terres de Madame, qui a déjà tué du gibier, & que nous voulons défaire, me répondit le Garde avec toute la confiance d'un valet qui est chargé d'avoir droit de faire du mal.

Le jeune homme, qui avoit ôté son chapeau d'un air fort respectueux dès que je m'étois approchée, jettooit de tems en tems sur moi des regards & modestes & suppliants, pendant que l'autre parloit.

Laissez, laissez aller Monsieur, dis-je après au Garde, qui ne l'avoit appellé que ce garçon, & dont je fus bien aise de corriger l'incivilité; retirez-vous, ajoutai-je: il est sans doute étranger, & n'a pas su les endroits où il pouvoit chasser.

Je ne faisois que traverser pour aller ailleurs, Mademoiselle, me répondit-il alors en me saluant, & ils ont tort de croire que j'ai tiré sur la terre de leur Dame, & plus encore de vouloir défaillir un homme qu'ils ne connoissent point, qui, malgré l'état où ils le voient, n'est pas fait, je vous assure, pour être maltraité par des gens comme eux, & sur lequel ils ne se font jettés que par surprise.

A ces mots, le Garde & son camarade insistèrent pour me persuader qu'il ne mérittoit point de grâce, & continuèrent de l'apostropher défigrablement; mais je leur imposai silence avec indignation.

En arrivant, je ne les avois trouvés que brutaux, & depuis qu'il l'avoit dit quelques paroles, je les trouvois insolens. Taisez-vous, leur dis-je, vous parlez mal ; éloignez-vous, mais ne vous en allez pas.

Et pris m'adressant à lui : Vous ont-ils été votre gibier, lui dis-je ? Non, Mademoiselle, me répondit-il, & je ne saurois trop vous remercier de la protection que vous avez la bonté de m'accorder dans cette occasion - ci. Il est vrai que je chasse, mais pour un motif qui vous paroira sans doute bien pardonnable ; c'est pour un Gentilhomme qui a beaucoup de parens dans la Noblesse de ce pays-ci, qui en est absent depuis long-tems, & qui y est arrivé d'avant-hier avec ma mère. En un mot, Mademoiselle, c'est pour mon pere. Je l'ai laissé malade, ou du moins très-indisposé dans le Village prochain, chez un payfan qui nous a retirés ; & comme vous jugez bien qu'il y est assez mal, qu'il n'y peut trouver qu'une nourriture moins convenable qu'il ne faulroit, & qu'il n'est guere en état de faire beaucoup de dépense, je suis sorti tantôt pour aller vendre un petit bijou, que j'ai sur moi, dans



la Ville, qui n'est plus qu'à une demi-lieue d'ici, & en sortant j'ai pris ce fusil dans l'intention de chasser en chemin, & de rapporter à mon père quelque chose qu'il put manger avec moins de dégoût que ce qu'on lui donne.

Vous voyez bien, Marianne, que voilà un discours assez humiliant à tenir. Cependant, dans tout ce qu'il me dit là, il n'y eut pas un ton qui n'excitât mes regards autant que ma sensibilité, & qui ne m'aidât à distinguer l'homme d'avec sa mauvaise fortune : il n'y avoit rien de si opposé que sa figure & son indigence.

J'eus facile, lui dis-je, de n'être pas venu assez tôt pour vous épargner ce qui viene de se passer, & vous pourrez chasser ici en toute liberté ; j'aurai soin qu'on ne vous en empêche pas. Continuez, Monsieur, la chasse est bonne sur ce terrain - ci, & vous n'irez pas loin sans trouver ce qui vous fait pour votre malade. Mais peut-on vous demander ce que c'est que ce bijou que vous avez de si pein de vendre ?

Hélas ! Mademoiselle, reprit-il, c'est fort peu de chose ; il n'est question que

d'une bagatelle de deux cents francs tout au plus, mais qui suffira pour donner à mon père le temps d'attendre que ses affaires changent. La voici, ajouta-t-il en me la présentant.

Si vous voulez revenir demain matin, lui dis-je après l'avoir prise & regardée, peut-être vous en aurai-je défaits; je la proposerai du moins à la Dame du Château, qui est ma tante. Elle est généreuse; je lui dirai ce qui vous engage à la vendre; elle en sera sans doute touchée, & j'espere qu'elle vous épargnera la peine d'aller la porter à la Ville, où je prévois que peu de gens en auront envie.

C'étoit en lui remettant la bague que je lui parlois ainsi; mais il me pria de la garder.

Il n'est pas nécessaire que je la reprenne, Mademoiselle, puisque vous voulez bien tenter ce que vous dites, & que je reviendrai demain, me répondit-il: il est juste d'ailleurs que la Dame dont vous parlez, ait le temps de l'examiner; ainsi, Mademoiselle, permettez que je vous la laisse.

La subite franchise de ce procédé me

surprit un peu, me plia, & me fit rougir, je ne sais pourquoi. Cependant je refusai d'abord de me charger de cette bagne, & le pressai de la reprendre. Non, Mademoiselle, me dit-il encore en me saluant pour me quitter; il vaut mieux que vous l'ayez dès aujourd'hui, afin que vous puissiez la montrer; & là-dessus il partit pour abréger la contestation.

Je m'arrêtai à la regarder pendant qu'il s'éloignoit, & je le regardois en le plaignant, en lui voulant du bien, en aimant à le voir, en néanmoins croyant que gâtasse.

Le Charle & son camarade étoient tellement dans l'allée à trente ou quarante pas de nous, comme je leur avais ordonné, & je les rejugais.

Si vous trouvez aujurd'hui ou demain ce jeune homme châtier encore ici, leur diré-je, je vous défends, de la part de madame Dufay, de l'impliquer davantage; je vais avoir soin qu'elle veuille le défendre elle-même; & puis je rentrai dans le Chateau l'esprit toujours plein de ce jeune homme & de sa décence, de ses airs respectueux & de ses grâces; cette bagne même qu'il m'avoir

ouvrir, refusai bague, Mademoiselle, sauant le vous puisiez ur abré- au qu'il grant, n à le nce. telles e tout, je les d'au- i, leur de ma- ique : je le e- chassan nne & ex & de n'avois

laissée, avoir part à mon attention ; elle m'occupoit, & n'étoit pas pour moi une chose indifférente.

J'allai chez madame Dursan, qui étoit réveillée, & à qui je contai ma petite aventure, avec l'ordre que j'avois donné de sa part au Garde.

Elle ne manqua pas d'approver tout ce que j'avois fait. Un jeune Chasseur de si bonne mine, (car je n'omis rien de ce qui pourroit le rendre intéressant) ; un jeune homme si poli, si doux, si bien élevé, qui chaffoit avec un zèle si édifiant pour un pere malade, ne pouvoit que trouver grace auprès de Madame Dursan, qui avoit le cœur bon, & qui ne voyoit dans mon récit que sa justification ou son éloge.

« Cui, ma fille, tu as raison, me dit-elle ; j'avois pensé comme toi si j'avois été à ta place, Et ton action est très louable : (pas si louable qu'elle se l'imagineoit, ni que je le crois de moi-même ; ce n'étoit pas-là le motif qui a eut fallu dire).

Quoi qu'il en soit, dans l'attendrissement où je la vis, j'augurai bien du succès de ma négociation au sujet de la bague dont je lui

parlai, & que je lui montrai tout de suite, persuadée que je n'avois qu'à lui en dire le prix pour en avoir l'argent.

Mais je me trompois ; les mouvements de ma tante & les miens n'étoient pas tout-à-fait les mêmes. Madame Dursan n'étoit qu'une bonne & charitable ; cela laisse de sang-froid, & n'engage pas à acheter une bague dont on n'a que faire.

Tu n'y songes pas, me dit-elle ; pourquoi t'es-tu chargée de ce bijou ? A quoi veux-tu que je l'emploie ? Je ne pourrois le prendre que pour toi, & je t'en ai donné de plus beaux (comme il étoit vrai). Non, ma fille, reprends-le, ajouta-t-elle tout de suite, en me le rendant d'un air triste : ôte le de ma vue ; il me rappelle une petite bague que j'ai eue autrefois, qui étoit, à me semble, pareille à celle ci, & que j'avois donnée à mon fils sur la fin de ses études.

A ce discours, je remis promptement la bague dans le papier d'où je l'avois tirée, & l'allurai bien qu'elle ne la verroit plus.

Attends, reprit-elle, j'anne mieux que je proposerai demain à ton jeune homme de l'

de suite ,
n dire le
emens de
s tout-à-
étoit que
ng-froid,
dont on
pourquoi
i veux-tu
e prendre
é de plus
Non , ma
tout de
iste : ôte-
une petite
étoit , ce
que j'a-
in de la
tement la
tiree , &
plus .
aux que la
me de la

prêter quelqu'argent , qu'il te rendra , lui
diras tu , quand il aura vendu son bijou .
Voilà dix écus pour lui ; qu'on te les rende
ou non , je ne m'en soucie guere , & je les
donne , quoiqu'il ne faille pas le lui dire .

Je m'en garderai bien , lui repartis-je en
prenant cette somme , qui étoit bien au-
deffous de la générosité que je me fendois ;
mais qui , avec quelqu'argent que je résolus
d'y joindre , deviendroit un peu plus digne
du service que j'avois envie de rendre ; car
de l'argent j'en avois . Madame Dursan ,
qui , dans les occasions , vouloit que je
jouasse , ne m'en laissoit point manquer .

Tout mon embarras fut de savoir com-
ment je ferois le lendemain pour offrir cette
somme au jeune homme en question , sans
qu'il en rougit , à cause de l'indigence des
siens , ni qu'il pût entrevoir qu'on donnoit
cet argent plus qu'on ne le prêtoit .

J'y rêvai donc avec attention ; j'y rêvai
le soir , j'y rêvai étant couchée , j'arran-
geai ce que je lui dirois , & j'attendis le
lendemain sans impatience , mais aussi sans
cesser un instant de songer à ce lendemain .

Il arriva donc , & ma première idée en

me réveillant, fut de penser qu'il étoit arrivé.

J'étois avec madame Dursan sur la terrasse du jardin, & nous nous y entretenions toutes deux assises après le dîné, quand on vint me dire qu'un jeune étranger, qui étoit dans la salle, demandoit à me parler. C'est apparemment ton Chasseur d'hier, me dit madame Dursan; va lui rendre sa bague, & tâche de l'amuser un instant: je vais retourner dans ma chambre, je serrois bien-aise de le voir en traversant dans la salle.

Je me levai donc avec une émotion secrète, que je n'attribuai qu'à la fâcheuse nécessité de lui remettre le diamant, & qu'à l'embarras du compliment que j'allois lui faire pour cette somme que je tenois toute prête, & que j'avois augmentée de moitié.

Je l'aborrai d'abord avec cet air qu'on a quand on vient dire aux gens qu'on n'a pas réussi pour eux: il se mépris à mon air, & crut qu'il signifioit que sa visite m'étoit, en ce moment-là, importune; c'est du moins ce que je compris à sa réponse.

Je suis honteux de la peine que je vous donne, Mademoiselle; je crains bien de n'avoit

Dixième Partie. 25

n'avoit pas pris une heure convenable, me dit il en me saluant avec toutes les graces qu'il avoit, ou que je lui croyois.

Non, Monsieur, lui repartis-je ; vous venez à propos ; & je vous attendois : mais ce qui me mortifie, c'est que j'ai encore votre bague, & que je n'ai pu engager ma tante à la prendre, comme je vous l'avois fait espérer. Elle a beaucoup de ces sortes de bijoux, & ne sauroit, dit-elle, à quoi mettre le vôtre. Elle seroit cependant charmée d'obliger d'honnêtes gens ; & quoi qu'elle ne vous connoisse pas, sur ce que je lui ai dit que les personnes à qui vous apparteniez étoient toutes dans le Village prochain, qu'elles venoient dans ce pays-ci pour une affaire de quelque chose, & que vous ne vendiez ce petit bijou que pour en tirer un argent dont vos parents avoient actuellement besoin : enfin, Monsieur, sur la manière dont je lui ai parlé de vous, & de l'attention que vous méritez, elle a cru qu'elle ne risqueroit rien à vous faire un plaisir qu'eü le feront bien aise qu'on lui fît en pareil cas ; c'eü de vous prêter cette somme en attendant que les vôtres aient reçu de

Tomé IV.

C

26 *Vie de Marianne*,

l'argent, ou que vous ayez vendu le diamant, dont la vente servira à vous acquitter, & j'ai sur moi vingt écus que vous nous devrez, & que voilà, ajoutai-je.

Quoi, Mademoiselle! me répondit-il, en souriant doucement, & d'un air reconnaissant; vous me remettrez la bague! Nous vous sommes inconnus; vous ne me demandez ni nom ni billet, & vous ne m'en offrez pas moins cet argent! Vous avez raison, Monsieur, lui dis-je, on pourroit d'abord regarder cela comme imprudent, je l'avoue; mais vous êtes assurément un jeune homme plein d'honneur; ou voit bien que vous venez de bon lieu, & je suis persuadée que je ne hasarde rien. A quoi d'ailleurs nous serviroient votre billet & votre nom, si vous n'étiez pas ce que je pense? Quant au diamant, je ne vous le rends qu'afin que vous le vendiez, Monsieur; c'est avec lui que vous me paierez. Cependant ne vous prenez point. Il vaut, dit-on, plus de deux cents francs; prenez tout le tems qu'il faudra pour vous en défaire sans y perdre; & je le lui présentois en lui parlant ainsi.

Je ne fais, Mademoiselle, me répondit-

Il en le recevant , de quoi nous devons vous être plus obligés , ou du service que vous voulez nous rendre , ou du soin que vous prenez pour nous le déguiller : car on ne prête point à des inconnus ; c'est vous en dire assez , & mon pere & ma mere feront aussi pénétrés que moi de vos bontés. Mais je venois ici pour vous dire , Mademoiselle , que nous ne sommes plus dans l'embarras , & que depuis hier , nous avons trouvé une amie qui nous a prêté tout ce qu'il nous falloit.

Madame Dursan , qui entra alors dans la salle , m'empêcha de lui répondre. Il se douta bien que c'étoit une tante , & lui fit une profonde révérence.

Elle fixa les yeux sur lui en le saluant à son tour , avec une honnêteté plus marquée que je ne l'avois espéré , & qu'elle crut apparemment devoir à sa figure , qui étoit fort noire.

Elle fit plus , elle s'arrêta pour me dire : n'est-ce pas Monsieur qui vous avoit rencontré la bague que vous m'avez montrée , madame ? Oui , Madame ; mais il n'est plus question de cela , lui répondis-je , & Monsieur

sieur ne la vendra point. Tant mieux , r
prit-elle ; il auroit eu de la peine à s'en d
faire ici : mais quoique je ne m'en sois p
accommodee , ajouta-t-elle en s'adreſſant
lui , pourrois - je vous étre bonne à quelq
choſe , Monsieur ? Vos parens , à ce q
m'a dit ma nièce , font noutchement ar
vés en ce pays-ci ; ils y ont leurs affaires ,
ſ'il y avoit occaſion de les ſervir , j'en ſer
charmée.

J'aurois volontiers embrassé ma tant
tant je lui favois gré de ce qu'elle venoit
dire. Le jeune homme rougit pourtant ,
j'y pris garde ; il me parut embarrassé ,
n'en fus point ſurprise. Il fe douta bien q
ma tantte , à caufe de fa mauvaife fortune
avoit été curieufe de voir comment il éte
fait , & l'on n'aime point à étre examiné
dans ce sens-là ; on eſt même honteux
faire pitié.

Sa réponse n'en fut cependant ni moi
polie , ni moins ſpectueufe. J'inſtruisi
mon pere & ma mere de l'intérêt que vo
daignez prendre à leurs affaires , reparti
il , & je vous ſupplie pour eux , Madam
de leur conſerver des intentions n̄ favorables

A peine eut-il prononcé ce peu de mots, que madame Dursan restait comme étonnée. Elle garda même un instant de silence.

Votre père est-il encore malade ? lui dit-elle après ? Un peu moins depuis hier au soir, Madame, répondit-il. Hé, de quelle nature sont ses affaires ? ajouta-t-elle encore.

Il est question, dit-il avec timidité, d'un accompagnement de famille, dont il vous instruira lui-même quand il aura l'honneur de vous voir ; mais de certaines raisons ne lui permettent pas de se montrer si tôt. Il est donc connu ici, lui dit-elle ? Non, Madame, mais il y a quelques parents, reprit-il.

Quoiqu'il en soit, répondit-elle, en prenant mon bras pour l'aider à marcher, j'ai des amis dans le pays, & je vous répète qu'il ne tiendra pas à moi que je ne lui sois utile.

Elle partit là-dessus, & m'obligea de la suivre, contre mon attente ; car il me semblait que j'avois encore quelque chose à dire à ce jeune homme, qui de son côté paroifsoit ne m'avoir pas tout dit non plus, & ne croyoit pas que je me retirerois si promptement. Je vis dans ses yeux qu'il me

regrettoit, & je tâchai qu'il vit dans les
mens que je vealois bien qu'il revint, s'il
le falloit.

Je suis de ton avis, me dit madame Dur-
fan quand nous fûmes seules ; ce garçon-là
est de très bonne mine, & ceux à qui il ap-
partient sont sûrement des gens de quelque
chose. Sais-tu bien qu'il a un son de voix qui
m'a ému : En vérité, j'ai cru entendre
puler mon fils. Que te disoit-il quand je
fus arrivée : Qu'une amie que son pere ave-
nt savé, repris-je, l'avoit tiré du le ois
d'argent où il étoit, & qu'il vous rendroit
mille grâces de la somme que vous offri-
re de prêter.

A te dire le vrai, me répondit elle, ce
jeune homme parle d'un accommodemen-
t de fraude, & je crains fort que le pere n'a-
it été autrefois battu ; il y a toute apparence
que c'est pour cela qu'il se cache ; & t'in-
pis, il lui sera difficile de sortir d'une pa-
rille affaire.

On vint alors nous interrompre. Je lais-
sai madame Durfan, & j'allai dans ma
chambre pour y être seule. J'y révai aise-
ment long-tems sans m'en appercevoir. J'avois

Dixième Partie. 31

vous la remettre à ma tante les dix francs qu'elle n'avoit donné pour le jeune homme, mais elle me les avoit laissés. Et il reviendra, d'foiz je, il reviendra: je suis d'avis de garder toujours cette somme; il ne sera peut être pas facile de la retrouver; & je m'expliquerai innocemment de penser ainsi; j'annois à ma tante un si bon cœur.

Le lendemain je crus que la journée ne se passerait pas sans que je revîsse le jeune homme; c'étoit là mon idée, & l'après-dîne je m'attendais à tout moment qu'on alloit m'avertir qu'il me demandoit. Cependant la nuit arriva sans qu'il eût paru, & mon bon cœur, par un dépit imperceptible & que j'ignorois moi-même, en devint plus tiède.

Le jour d'après, point de visite non plus. Malgré ma tièdeur, j'avois porté jusques-là l'argent que je lui destinois; mais alors, allons, me dis-je, il n'y a qu'à le remettre dans ma cassette: ce c'étoit toujours mon bon cœur qui se vengeoit sans que je le fasse.

Enfin, le surlendemain, une des meilleures amies de madame Durfan, femme à peu

32 *Vie de Marianne*,

près de son âge, qui l'étoit venue voir sur les quatre heures, & que je reconduissois par galanterie jusqu'à son carrosse, qu'elle avoit fait arrêter dans la grande allée, me dit au sortir du Château : promenons-nous un instant de ce côté, & elle tournoit vers un petit bois qui étoit à droite & à gauche de la maison, & qu'on avoit percé pour faire l'avenue : il y a quelqu'un qui nous y attend, ajouta-t-elle, qui n'a pas osé me suivre chez vous, & que je suis bien-aise de vous montrer.

Je me mis à rire : Au moins puis-je me fier à vous, Madame, & n'avez pas detsein de m'en'evoir, lui répondis-je :

Non, reprit-elle du même ton, & je ne vous mènerai pas bien loin.

En effet, à peine étions-nous entrées dans cette partie du bois, que je vis à dix pas de nous trois personnes qui nous aborderent avec de grandes réverences, & de ces trois personnes, j'en reconnus une, qui étoit mon jeune homme. L'autre, étoit une femme très-bien faite, d'environ trente-huit à quarante ans, qui devoit avoir été de la plus grande beauté, & à qui il en restoit bea-

Dixième Partie. 33

coup ; mais qui étoit pâle , & dont l'abattement paroiffoit venir d'une tristesse ancienne & habituelle : au surplus , mise comme une femme qui n'auroit pu conserver qu'une vieille robe pour se parer .

L'autre étoit un homme de quarante-trois ou quarante-quatre ans , qui avoit l'air infirme , assez mal arrangé d'ailleurs , & à qui on ne veyoit plus , pour tout indice de dignité , que son épée .

Ce fut lui qui le premier s'avança vers moi en me saluant : je lui rendis son salut , sans favoir à quoi cela aboutiffoit .

Monsieur , dis je au jeune homme qui étoit à côté de lui , dites-moi je vous prie , de quoi il est question ? De mon pere & de ma mere que vous voyez , Mademoiselle , me répondit-il ; ou , pour vous mettre encore mieux au fait , de monsieur & de madame Dursan . Voilà ce que c'est , ma fille , me dit alors la dame avec qui j'étois venue ; voilà votre cousin , le fils de cette tante qui vous a donné tout son bien , à ce qu'elle m'a confié elle-même , & je vous en demande pardon ; car avec la belle aine que je vous connois , je favois bien qu'en vous

amenant ici, je vous faisois le plus mauvais tour du monde.

A peine achievevoit elle ces mots, que la femme tomba à mes pieds : & c'eit à moi, qui ai causé les malheurs de mon mari, à me jeter à vos genoux, & à vous conjurer d'avoir pitié de lui & de son fils, me dis-elle en me tenant une main qu'elle arrogeoit de ses larmes.

Readant qu'elle parloit, le pere & le fils, tous deux les yeux en pleurs, & dans la posture du monde la plus suppliciante, attendoient ma réponse.

Que faites-vous donc, Madame ? m'ecriai je en l'embrassant, & pénétrant jusqu'au fond de l'ame, de voir autour de moi cette famille infortunée qui me rendoit l'arbitre de son sort, & ne me follicoit qu'en tremblant d'avoir pitié de sa misere.

Que faites-vous donc, Madame ? Levez-vous, lui criois-je ; vous n'avez point de meilleure amie que moi. Est il nécessaire que vous abatier ainsi devant moi pour me toucher ? Pensezvous que je tienné à votre bien ? Est il à moi des que vous vivez ? Je n'en azeja la donation qu'avec peine, & j'y ai

proné avec mille fois plus de plaisir qu'il ne m'en avoit jamais fait.

Je tenois en même - tenis une main au pere, qui se jettâ deflus aussi bien que son fils, dont l'action plus tendre & plus timide me fit rougir, toute distraite que j'étois par un spectacle aussi attendrisant.

A la fin la mere, qui étoit jusques-là refuée dans mes bras, se releva tout-à-fait, & me laissa libre. J'embrassai alors M. Durfan, qui ne ne put prononcer que des mots sans aucune suite, qui commençoit mille remerciements, & n'enachevoit pas un seul.

Je jetai les yeux sur le fils, après avoir quitté le pere. Ce fils étoit mon parent, & dans de pareilles circonstances, rien ne devait m'empêcher de lui donner les mêmes témoignages d'amitié qu'à M. Durfan, & ce-
pendant je n'osois pas: ce parent-là étoit différent; je ne trouvois pas que mon atten-
dissance pour lui fut si honnête; il se pas-
sait entre lui & moi je ne sais quoi de trop
deux, qui m'avertissoit d'être moins libre,
& qui en imposoit à lui-même.

Non aussi, pourquoi l'aurois je traité avec

plus de réserve que les autres ? Qu'en auroit-on pensé ? Je me déterminai donc, & je l'embrassai avec une émotion qui se joignit à la sienne.

Voyons d'abord ce que vous souhaitez que je fasse, dis-je alors à monsieur & à madame Dursan. Ma tante a beaucoup de tendresse pour moi, & vous devez compter sur tout le crédit que cela peut me donner sur elle. Encore une fois, le testament qu'elle a fait pour moi, & rien, c'est la même chose, & je le lui déclarerai quand il vous plaira ; mais il faut prendre des mesures avant que de vous présenter à elle, ajoutai-je en adressant la parole à Dursan le pere.

Trouvez-vous à propos que je la préviennie, me dit la Dame qui m'avoit amenée, & que je lui avoue que son fils est ici ?

Non, repris-je d'un air pensif ; je connois son inflexibilité, à l'égard de Monsieur, & ce ne seroit pas-là le moyen de réussir.

Hélas ! Mademoiselle, reprit Dursan le pere, c'est comme vous voyez, à un mourant qu'elle pardonneroit ; il y a long-tems que je n'ai plus de santé. Ce n'est pas pour

moi que je demande grace , c'est pour ma femme & pour mon fils , que je laissois dans la dernière indigence.

Que parlez - vous d'indigence ? ôtez - vous donc cela de l'esprit , lui répondis-je ; vous ne reniez point justice à mon caractere. Je vous ai déjà dit , & je le répète , que je ne veux rien de ce qui est à vous , que j'en ferai ma déclaration , & que dès cet instant ci , votre sort cesse de dépendre du succès de la réconciliation que nous allons tenter auprès de ma tante : à moins que sur mon refus d'hériter d'elle , elle ne fasse un nouveau testament en faveur d'un autre , ce qui ne me paroît pas croyable. Quoi qu'il en soit , il me vient une idée.

Votre mere a besoin d'une femme de chambre ; elle ne sauroit s'en passer. Elle en a perdu une que vous avez connue , sans doute , c'étoit la Lefevre : mettons à profit cette conjoncture , & tâchons de placer auprès d'elle madame Durfan que voilà. Ce sera vous , dis - je à l'autre Dame , qui la présenterez , & qui lui répondrez d'elle & de son attachement , qui lui en direz hardiment tout ce qu'en pareil cas on peut dire de

58 *Vie de Marianne*,

plus avantageux. Madame est aimable ; la douceur & les grâces de sa physionomie vous en rendront bien crovable, & la conduite de Madame achevera de justifier votre éloge. Voilà ce que nous pouvons faire de mieux ; je suis sûre que sous ce personnage elle gagnera le cœur de ma tante : oui, je n'en doute pas, ma tante l'aimera, vous remerciera de la lui avoir donnée ; & peut-être qu'au premier jour, dans la satisfaction qu'elle aura d'avoir retrouvé infiniment mieux que ce qu'elle a perdu, elle nous fournira elle-même quelques heureux instans où nous ne risquerons rien à lui avouer une petite supercherie, qui n'est que louable, qu'elle ne pourra s'empêcher d'approuver, qu'elle trouvera touchante, qui l'est en effet, qui ne manquera pas de l'attendrir, & qui l'aura mise hors d'état de nous réfuser quand elle en sera instruite. On ne doit point oublier d'ailleurs de tenir lieu de femme-de-chambre à une belle-mère irritée, qui ne vous a jamais vue, quand ce n'est qu'une aïeule pour déclarer sa colère.

À peine eus-je ouvert cet avis, qu'ils se rendirent tous, & que leurs remerciemens re-

Dixième Partie. 39

commencèrent. Ce que je proposois mar-
quait, disoient-ils, tant de franchise, tant de
zèle & de bonne volonté pour eux, que leur
étonnement ne finissoit point.

Dès demain, dans la matinée, dit la Dame
qui étoit leur amie & la mienne, je mène
madame Dursan à sa belle-mère. Il me suffi-
ment que tantôt elle m'a dit : « Tu ne re-
favois pas quelque personne raisonnable qui
puît remplacer la Lefevre. Je lui ai même
promis de lui en chercher une. » & je vous
arrête pour elle, dit-elle en riant à madame
Dursan, qui étoit charmée de ce que j'avois
imaginé, & qui répondit qu'elle se tenoit
pour arrêtée.

Nous entendîmes alors quelques domestiques
qui étoient dans l'allée de l'avenue, nous craignîmes, ou qu'ils ne nous viennent,
ou que ma tante ne leur eût dit d'aller voir
pourquoi je ne revenois pas, & nous jugeâ-
mes à propos de nous séparer, d'autant plus
qu'il nous suffissoit d'être convenus de notre
dessein, & qu'il nous seroit aisé d'en régler
l'exécution suivant les occurrences, & de
nous concilier tous les jours ensemble, quand
une fois l'affaire seroit entamée.

40 *Vie de Marianne*,

Nous nous retirâmes donc Madame Dorfrainville & moi, (c'est le nom de la Dame qui m'avoit amenée) pendant que Dursan, sa femme & son fils allerent à travers le petit bois gagner le haut de l'avenue, pour attendre cette Dame, qui devoit en passant les prendre dans son carrosse, qui les avoit tous trois logis chez elle, qui les faisoit passer pour d'anciens amis, dont la perte d'un procès avoit d'jà dérangé la fortune, & qui, pour les en consoler, les avoit engagés à la venir voir pendant quelques mois.

Tu as été biea long-tems avec madame Dorfrainville, me dit ma tante quand je fus arrivée. Oui, lui dis-je ; il n'étoit point tard, elle a eu envie de se promener dans le petit bois, & elle n'infinita pas davantage.

A dix heures du matin, le lendemain, madame Dorfrainville étoit déjà au château : je venois moi-même d'entrer chez madame Dursan.

Enfin, vous avez une femme-de-chambre, lui dit tout d'un coup cette Dame, mais une femme-de-chambre unique : sans vous, je renverrois la mienne & je garderois celle-là ; & il faut vous aimer autant que je vous aime,
pour

Dixième Partie. 41

pour vous donner la préférence. C'est une femme attentive, adroite, affectionnée, vertueuse; c'est le meilleur sujet, le plus fidèle, le plus estimable qu'il y ait peut-être: je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir mieux, & tout cela se voit dans sa physionomie. Je la trouvai chez moi, qui venoit d'arriver de vingt lieues d'ici.

Hé, de chez qui sort-elle? dit ma tante. Comment a-t-on pu se défaire d'un si excellent sujet? Est-ce que sa maîtresse est morte? C'est cela même, repartit ma tante Dorfrainville, qui avoit prévu la question, & qui ne s'étoit pas fait un plaisir d'imaginer de quoi y répondre. Elle sort de chez une Dame qui meurt ces jours passés, qui en faisoit un cas infini, qui m'en a dit mille fois des choses admirables, & qui la gardoit depuis quinze ou seize ans. Je sais d'ailleurs qui elle est; je connois sa famille: elle appartient à de fort honnêtes gens, & enfin, je suis sa caution. Elle venoit même dans l'intention de rester chez moi; du moins n'a-t-elle pas voulu, dit-elle, entrer dans aucune des maisons qu'on lui propose, sans savoir si je ne la retenirois pas: mais comme je ne suis

pas mécontente de la mienne, qu'il vous en faut une, je vous la cede, ou pour mieux dire, je vous en fais un présent, car c'en est un.

Il n'en falloit pas moins que ce roman-là, ajoutez copine vous le voyez, pour engager madame Durfan à la prendre, & pour la gâter des dégoûts qu'elle avoit de tout autre service que de celui qu'elle n'avoit plus.

Et bien, Madame, quand me l'enverrez-vous ? dit-elle. Tout à l'heure, répondit madame Dorfrainville ; elle ne reviendra pas de bien loin, puisqu'elle se promène sur la terrasse de votre jardin, où je l'ai laissée. Quelque mérite, quelque raison qu'elle ait, je n'ai pas voulu qu'elle fut présente à ses éloges. Elle ne fait pas aussi bien que moi tout ce qu'elle vaut, & il n'est pas nécessaire qu'elle le fache ; nous nous passerons bien qu'elle s'estime tant : elle n'en vaudroit pas mieux, ajouta-t-elle en riant, & peut-être même en vaudroit-elle moins. Vous verrez intruite, c'en est assez, il n'y a plus quoi dire à un de vos gens de la faire venir.

Non, non, dis-je alors, je vais l'avertir moi-même, & je sortis en effet pour l'aller

Dixième Partie. 43

prendre. Je me doutai qu'elle étoit inquiète, & qu'elle avoit besoin d'être rassurée dans ces commencemens.

Venez, Madame, lui dis-je en l'aborlant; on vous attend, vous êtes reque à ma tante, vous êtes chez vous, en ne croyant vous mettre que chez elle.

Hélas ! Maledicible, vous me voiez toute tremblante ; & l'appétèhende d' me monter dans l'escalier où je fuis, me la poussant avec un rire de vanité qui ne montreroit qu' trop ce qu'elle diroit, & qui aurait pu faire extrémement mal à ma tante, si je l'eust rencontrée dans cet état-là.

— de quoi deviez vous donc à lui faire ? Et de vous prétenter à la meilleure de toutes les femmes, à qui vous allez devenir mari, & qui, dans quinze jours peut être, pliera de tendresse, & vous embrassera dans son cœur, en apprenant qui vous êtes ? — J'y songe pas. Allons, Madame, partez avec confiance ; ce moment-ci ne doit rien avoir d'embarrassant pour vous. Que fait-elle à ce qu'il se passe ? Vous êtes bien sûre de la chose. D'autant plus, & je prie que vous n'ayez pas de mal.

44. *Vie de Marianne,*

Ah, mon Dieu ! de vous, Mademoiselle ! me répondit-elle ; ce que vous me dites là me fait rougir : en ! sur qui donc compterois je dans le monde ? Allons, Mademoiselle, je vous suis : voilà toutes mes émotions dissipées.

Et là-dessus nous entrâmes dans cette chambre, dont elle avoit eu tant de peur d'approcher. Cependant, malgré tout ce courage qui lui étoit revenu, elle flût avec une timidité qu'on auroit pu trouver excessive dans une autre qu'elle, mais qui, jointe à cette figure aimable & modeste, à ce visage plein de douceur qu'elle avoit, parut une grâce de plus chez elle.

A mon gard, je souris d'un air satisfait, afin d'exciter encore les bonnes dispositions de ma tante, qui regardoit à ma mine ce que je pensoit.

Mademoiselle Brunon, dit madame Dervalville à notre nouvelle femme-de-chambre, vous resterez ici ; Madame vous retient, & je ne faurois vous donner une plus grande preuve de mon amitié, qu'en vous plaçant auprès d'elle : je l'ai bien affinée qu'elle fût contente de vous, & je ne crains pas de la laisser malade.

Dixième Partie. 45

Je n'ose encore répondre que de mon zèle & des efforts que je ferai pour plaire à Madame, répondit la fausse Brunon. Et il faut avouer qu'elle tint ce discours de la manière du monde la plus engageante. Je ne m'étonnai point que Dursan le fit l'eût tant aimée, & je n'aurois pas été surprise qu'alors même on eût pris de l'inclination pour elle.

Aussi madame Dursan la mère se sentit-elle prévenue pour elle. Je crois, dit-elle à madame Dorfrainville, que je ne haisarde rien à vous remercier d'avance : Brunon me revient tout-à-fait, j'en ai la meilleure opinion du monde, & je serois fort trompé moi-même si je n'acheve pas ma vie avec elle. Je ne fais point de marché, Brunon ; vous n'avez qu'à vous en fier à moi là-dessus. On me dit que je serai contente de vous, & vous le serez de moi. Mais n'avez-vous rien apporté avec vous ? C'est à côté de moi que je vous loge, & je vais dire à une de mes femmes qu'elle vous mène à votre chambre.

Non, non, ma tante, lui dis-je au moment qu'elle alloit sonner, je suis bien aise de la mettre au fait : n'appelez personne ; je vais prendre quelque chose dans ma cham-

bre, & je lui montrerois la sienne en passant. Elle a haffé deux caslettes chez moi que je lui enverrai tantôt, dit madame Dorvalville : je vous en prie, répondit ma tante. Allez, Brunon, voilà qui est fait, vous êtes à moi, & je souhaite que vous vous en trouviez bien.

Ce n'est pas de moi tout je suis en peine, répondit Brunon, avec son air modeste. Elle me suivit ensuite, & en sortant nous entrâmes dans ma tante qui dévoit à madame Dorvalville : cette femme la a été belle comme un ange.

Je regardai Brunon là-dessus, & je me mis à rire. Trouvez-vous ce petit discours assez bonne augure? lui dis-je, voilà déjà fait il y a deux journées.

Oui, Mademoiselle, me répondit elle en me serrant la main, ceci commence bien ; il semble que le ciel bénisse le parti que vous m'avez fait prendre.

Nous restâmes un demi quart d'heure ensemble, & je n'étois sortie avec elle que pour l'instruire en effet d'une quantité de petits soins dont je favoisois tout le mérite, & que je lui recommandeais. Elle m'écouta

transportée de reconnaissance, & se réchauffant à chaque instant sur les obligations qu'elle m'avoit. Il étoit impossible de les sentir plus vivement, ni de les exprimer mieux : fois et fois s'épanouissant; ce n'étoit plus que des transports de joie qui finissoient toujours par des caresses pour moi.

Les gens de la maison alloient & venoient; il ne convenoit pas qu'on nous vit dans un entretien si réglé, & je la quittai, après lui avoir dit ses fonctions, & l'avoir même sur l'champ mise en exercice. Elle avoit de l'effigie, elle fentoit l'importance du rôle qu'elle jouoit : je continuois de lui donner des avis qui la guidoient sur une infinité de petites choses essentielles. Elle avoit tous les agissements de l'insinuation, sans paroître inquiante, & ma tante, au bout de huit jours, fut enchantée d'elle.

Si elle continue toujours de même, me dis-je à elle en particulier, je lui ferai du bien, & tu n'en seras pas fâchée, ma tante.

— Où y exhibe, ma tante, lui répondis-je; vous avez le cœur trop bon, trop généreux, pour ne pas récompenser tout le monde & tout l'attachement du fils, car on

voit qu'elle vous aime, que c'est avec tendresse qu'elle vous fert.

Tu as raison, me disoit-elle, il me semble aussi bien qu'à toi. Ce qui m'étonne, c'est que cette fille là ne soit pas mariée, & que même, avec la figure qu'elle a dû avoir, elle n'ait pas rencontré quelque jeune homme riche, & d'un état au dessus du sien, à qui elle ait tourné la tête. C'étoit précisément un de ces visages propres à causer bien de l'affliction à une famille.

Hélas ! répondais-je, il n'a peut-être manqué à Brunon, pour faire beaucoup de ravages, que d'avoir passé sa jeunesse dans une ville. Il faut que ce soit une de ces figures-là que mon cousin Dursan ait eu le malheur de rencontrer, ajoutai-je d'un air simple & naïf : mais, à la campagne où Brunon a vécu, une fille, quelque aimable qu'elle soit, se trouve comme enterrée, & n'est en danger pour personne.

Ma tante, à ce discours, levoit les épaules, & ne disoit plus rien.

Dursan le fils revenoit de tems en tems avec son pere. Madame Dorfrainville les amenoit tous deux, & les descendoit au haut

Dixieme Partie. 49

de l'avenue , d'où ils passoient dans le bois , où j'allois les voir quelques momens ; & la dernière fois que le pere y vint , je le trouvai si malade , il avoit l'air si livide & si bouffi , les yeux si morts , que je doutai très-fermement qu'il pût s'en retourner , & je ne me trompois pas.

Il ne s'agit plus de moi , ma chere cousine ; je sens que je me meurs , me dit-il : il y a un an que je languis , & depuis trois mois mon mal est devenu une hydropotie , qu'on n'a pas apperçue d'abord , & dont je n'ai pas été en état d'arrêter le progrès.

Madame Dorfrainville m'a donné un médecin depuis que je suis chez elle ; elle m'a procuré tous les secours qu'elle a pu ; mais il y a apparence qu'il n'étoit plus tems , puisque mon mal a toujours augmenté depuis : aussi ne me fais je efforcé de venir aujourd'hui ici , que pour vous recommander une dernière fois les intérêts de ma malheureuse famille.

Après tout ce que je vous ai dit , lui repartis je , ce n'est plus ma faute si vous n'êtes pas tranquille. Mais laissons-là cette opinion que vous avez d'une mort prochaine ; tout

Tome IV.

E

infirme & tout affaibli que vous êtes, votre santé se rétablira dès que vos inquiétudes cesseront. Ouvrez d'avance votre cœur à la joie; dans les dispositions où je vois ma tante pour madame Dursan, je la délie de vous refuser votre grâce quand nous lui avouerons tout, & cet aveu ne tient plus à rien; nous le ferons peut-être demain, peut-être ce soir: il n'y a pas d'heure à présent dans la journée, qui ne puisse en amener l'instant. Ainsi soyez en repos, tous vos malheurs sont passés. Il fut que je me retraçai, je ne puis disparaître pour long-tems; mais madame Dursan va venir ici, qui vous confirmera les espérances que je vous donne, & qui pourra vous dire aussi combien vous m'êtes chers tous trois.

Ces dernières paroles m'échaperent & me firent rougir, à cause du fils qui étoit présent, & sans qui peut-être je n'avois pas dit des deux autres, s'il n'avoit pas été le troisième.

Aussi ce jeune homme, tout plongé qui étoit dans la tristesse, se baissa-t-il subitement sur ma main, qu'il prit & qu'il baisa avec un transport où il entroit plus que de la reconnaissance, quoiqu'elle en fut le

Dixième Partie. 51

prétexte, & il fallut bien aussi n'y voir que ce qu'il disoit.

Je me levai cependant, en retirant ma main d'un air embarrassé. Le pere voulut par honnêteté se lever aussi pour me dire adieu ; mais soit que le sujet de notre entretien l'eût trop rassuré ; soit qu'avec la difficulté qu'il avoit de respirer, il eût encore ressenti trop affaibli par les efforts qu'il venoit de faire pour arriver jusqu'à l'endroit du bois où nous étions, il lui prit un étouffement qui le fit tomber à la place, où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Sa femme qui étoit sortie du Château pour nous joindre, accourut aux cris du fils, qui ne furent entendus que d'elle : j'étois moi-même si tremblante, qu'à peine pouvois-je me soutenir, & je tenois un flacon dont je lui faisois respirer la vapeur. Enfin, son étouffement diminua, & madame Dursan le trouva un peu mieux en arrivant : mais de croire qu'il put regagner le carrosse de madame Dorfrainville, ni qu'il soutint le mouvement de ce carrosse depuis le Château jusqu'à chez elle, il n'y avoit pas moyen de s'en

flatter, & il nous dit qu'il ne se sentoit pas cette force-là.

Sa femme & son fils, & tous deux plus pâles que la mort, me regardoient d'un air égaré, & me disoient que ferons-nous donc? Je me déterminai.

Il n'y a point à hésiter, leur répondis-je; on ne peut mettre Monsieur qu'au Château même; & pendant que ma tante est avec madame Dorfrainville, je vais chercher du monde pour l'y transporter.

Au Château! s'écria sa femme; eh! Ma-démoiselle, nous sommes perdus. Non, lui dis-je; ne vous inquiétez pas, je me charge de tout; laissez-moi faire.

Je sentevis en effet, dans le parti que je prenois, que de tous les accidens qu'il y avoit à craindre, il n'y en avoit pas un qui ne pût tourner à bien.

Dursan, malade, ou plutôt mourant; Dursan que sa misère & ses infirmités avoient rendu méconnoissable, ne peuvoyt pas être rejetté de sa mère quand elle le verroit dans cet état-là, & ne seroit plus ce fils à qui elle avoit résolu de ne jamais pardonner.

Dixième Partie. 55

Quoi qu'il en soit, je courus à la maison, j'en amenai deux de nos gens, qui le prirent dans leurs bras, & je fis ouvrir un petit appartement qui étoit à rez-de-chaussée de la cour, & où on le transporta. Il étoit si faible, qu'il fallut l'arrêter plusieurs fois dans le trajet; & je le fis mettre au lit, persuadé qu'il n'avoit pas long-tems à vivre.

La plupart des gens de ma tante étoient dispersés alors. Nous n'en avions pour témoins que trois ou quatre, devant qui madame Dursan contraignoit sa douleur, comme je le lui avois recommandé, & qui, sur les expressions de Dursan le fils, apprienoient seulement que le malade étoit son pere; mais cela n'éclaircissoit rien, & me fit venir une nouvelle idée.

L'état de M. Dursan étoit pressant, à peine pouvoit-il prononcer un mot: il avoit besoin des secours spirituels, il n'y avoit pas de tems à perdre; il se sentoit si mal qu'il les demandoit, & il étoit presque impossible de les lui procurer à l'insu de sa mère: je craignois d'ailleurs qu'il ne mourût sans la voir, & sur toutes ces réflexions, je conclus qu'il falloit d'abord commencer par informer

ma tante qu'elle avoit un malade chez elle.

Brunon, dis-je brusquement à madame Dursan, ne quittez point Monsieur : quant à vous autres, retirez-vous, (c'étoit à nos gens à qui je parlois) : & vous, Monsieur, ajoutai-je, en m'adressant à Dursan le fils, ayez la bonté de venir avec moi chez ma tante.

Il me suivit les larmes aux yeux, & je l'instruisis en chemin de ce que j'allais dire. Madame Dorfrainville l'loit prendre congé de ma tante quand nous entrâmes.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'elles me virent entrer avec ce jeune honime.

Le pere de Monsieur, dis-je à madame Dursan la mère, est actuellement dans l'appartement d'en bas, où je l'ai fait mettre au lit. Il venoit vous remercier avec son fils des offres de service que vous lui avez fait faire, & la fatigue du chemin, jointe à une maladie très-féconde qu'il a depuis quelques mois, a tellement épuisé ses forces, que nous avons cru tous qu'il expireroit dans votre cour. On est venu dans le jardin, où je me promenois, m'informier de son état, j'ai

Dixième Partie. 55

couru à lui , & n'ai eu que le tems de faire ouvrir cet appartement , où je l'ai laissé avec Brunon qui le garde au moment où je vous parle , ma tante. Je le trouve si affoibli , que je n'en pense pas qu'il paie la nuit.

Ah ! mon Dieu , Monsieur , s'écria sur le champ madame Dorvalville à Duran le fils ; quoi ! votre père est-il si mal que cela ? (car elle jugea bien qu'il falloit imiter ma distinction , & se tane sur le nom du malade , puisque je le cacheois moi-même).

Ah ! Madame , ajouta-t-elle , que j'en suis fâchée ? Vous le connoissez donc , lui dit ma tante ! Oui , vraiment je le connois , lui & toute sa famille ; il est allié , par sa mere aux meilleures maisons de ce pays - ci. Il me vint voir il y a quelques jours ; sa femme & son fils étoient avec lui : je vous dirai qui ils sont. Je leur offris ma maison , & je travaille même à terminer la malheureuse affaire qui l'a amené ici. Il est vrai , Monsieur , que votre père me fit peur , avec le visage qu'il avoit. Il est hydropique , madame , il est dans l'affliction , & je vous demande toutes vos bontés pour lui ; elles ne faisoient être ni mieux placées , ni plus légitimes.

times. Permettez que je vous quitte , il faut que je le voie.

Oui , Madame , répondit ma tante ; allons-y ensemble : descendons , ma niece me donnera le bras.

Je ne jugeai pas à propos qu'elle le vit alors ; je fis réflexion qu'en retardant un peu , le hasard pourroit nous amener des circonstances encore plus attendrisantes , & moins équivoquées pour le succès. En un mot , il me sembla que ce seroit aller trop vite , & qu'avec une femme aussi ferme dans ses résolutions , & d'aussi bon sens que ma tante , tant de précipitation nous nuiroit peut-être , & feroit la manœuvre ; que madame Durflin pourroit regarder toute cette aventure ci comme un tissu de faits concertés , & la maladie de son fils comme un jeu joué pour la toucher : au lieu qu'en différant d'un jour , ou même de quelques heures , il alloit se passer des événemens qui ne lui permettroient plus la moindre défiance.

J'avois donné ordre qu'on allât chercher un Médecin & un Prieur ; je ne doutois pas qu'on n'administrât M. Durflin , & c'étoit au milieu de cette auguste & solennelle cérimo-

Dixième Partie. 57

rie, que j'avois dessein de placer la reconnoissance entre la mère & le fils, & cet instant me paroifsoit infiniment plus sûr que celui où nous étions.

J'arrêtai donc ma tante : non, lui dis-je, il n'est pas nécessaire que vous descendiez encore ; j'aurai soin que rien ne manque à l'ami de Madame : vous avez de la peine à marcher, attendez un peu, ma tante, je vous dirai comme il est. Si on juge à propos de le confesser & de lui apporter les Sacrements, il fera tems alors que vous le voyiez.

Madame Dorfainville, qui regloit sa conduite sur la mienne, fut du même sentiment ; Durfan le fils se joignit à nous, & la supplia de se tenir dans sa chambre ; de sorte qu'elle nous laissa aller, après avoir dit quelques paroles obligantes à ce jeune homme, qui lui baissa la main d'une manière aussi respectueuse que tendre, & dont l'action parut la toucher.

Nous trouvâmes la fausse Brunon baignée de ses larmes, & je ne m'étois point trompée dans mon pronostic sur son mari ; il ne respiroit plus qu'avec tant de peine, qu'il en avoit le visage tout en sueur ; & le Médecin,

58 *Vie de Marianne,*

qui venoit d'arriver avec le Prêtre que j'avais envoyé chercher , nous assura qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre.

Nous nous retirâmes dans une autre chambre ; on le confessa , après quoi nous rentrâmes. Le Prêtre qui avoit apporté tout ce qu'il falloit pour le reste de ses fonctions , nous dit que le malade avoit exigé de lui qu'il allât prier madame Dursan de vouloir bien venir avant qu'on achevât de l'administrer.

Il vous a apparemment confié qui il est , lui dis-je alors ; mais , Monsieur , êtes vous chargé de le nommer à ma tante avant qu'elle le voie ? Non , Mademoiselle , me répondit-il ; ma commission se borne à la supplier de descendre.

J'entendis alors le malade qui m'appelloit d'une voix faible , & nous nous approchâmes.

Ma chère parente , me dit-il à plusieurs reprises , suivez mon Confesseur chez ma tante avec madame Dorfrainville , je vous en conjure , & appuyez toutes deux la priere qu'il va lui faire de ma part. Oui , mon cher cousin , lui dis-je , nous allons l'accompagner ; je suis même d'avis que votre femme ,

pour qui elle a de l'amitié, vienne avec nous, pendant que votre fils restera ici.

Et effectivement, il me parla dans l'esprit qu'il falloit que sa femme nous suivît aussi.

Ma tante, suivant toute apparence, ne manqueroit pas d'être étonnée du message qu'on nous envoyoit faire auprès d'elle. Je me souvins d'ailleurs que la première fois qu'elle avoit parlé au jeune homme, elle avoit cru entendre le son de la voix de son fils, à ce qu'elle me dit; je songeai encore à cette bague qu'elle avoit trouvée si ressemblante à celle qu'elle avoit au refis donnée à Durfey: si, que fait-on, me dis-je, si elle ne se rappellera pas ces deux ardeurs, & si la vieilie dont nous allons la priser à la suite de tout cela, ne la conduira pas à conjecturer que ce malade, qui pressé tant pour la voir, est son fils lui-même.

Or, en ce cas, il étoit fort possible qu'elle refusât de venir: d'en autre côté, son refus, quelque obstiné qu'il fut, n'empêcheroit pas qu'elle n'eût de grands mouvements d'attendrissement, & il me sembloit qu'alors Brunon, qu'elle aimoit, venant à l'appui de ces mouvements, & se jettant tout-d'un-cou

60 *Vie de Marianne*,

en pleurs aux genoux de sa belle-mère ; triompheroit infailliblement de ce cœur optimiste.

Ce que je prévoyois n'arriva pas ; ma tante ne fit aucune des réflexions dont je parle , & cependant la présence de Brunon ne nous fut pas absolument inutile.

Madame Dursan lisoit quand nous entrâmes dans sa chambre : elle connoissoit beaucoup l'Ecclesiastique que nous lui mentionnâmes ; elle lui connoit même de l'argent pour des aumônes.

Ah ! c'est vous , Monsieur , lui dit-elle ; venez - vous me demander quelque chose ? Est-ce vous qu'on a été avertir pour l'inconnu qui est là - bas ?

C'est de sa part que je viens vous trouver , Madame , lui répondit-il d'un air extrêmement sérieux ; il souhaiteroit que vous eussiez la bonté de le voir avant qu'il mourût , tant pour vous remercier de l'hospitalité que vous lui avez si généreusement accordée , que pour vous entretenir d'une chose qui vous intéressse.

Qui m'intéresse , moi ! reprit-elle. Eh , que peut-il avoir à me dire qui me regarde ?

Dixième Partie. 61

Vous avez, dit-il, un fils qu'il connaît, avec qui il a long-tems vécu avant que d'arriver en ce pays-ci, & c'est de ce fils dont il a à vous parler.

De mon fils ! s'écria-t-elle encore : ah ! Monsieur, ajouta-t-elle après un grand soupir, qu'on me laisse en repos là-dessus ; dites-lui que je suis très-sensible à l'état où il est ; que si Dieu ditpose de lui, il n'est point de services ni de sortes de secours que sa femme & son fils ne puissent attendre de moi. Je n'ai point encore vu la première ; & si on ne l'a pas avertie de l'état où est son mari, il n'y a qu'à dire où elle est, & je lui enverrai sur le champ mon carrosse : mais si le malade croit me devoir quelque reconnaissance, le seul témoignage que je lui en demande, c'est de me dispenser de favorir ce que le malheureux qui m'appelle sa mère, l'a chargé de me dire ; ou bien, s'il est absolument nécessaire que je le sache, qu'il lui suffise que vous me l'appreniez, Monsieur.

Nous ne crûmes pas devoir encore prendre la parole, & nous laissâmes répondre l'Ecclesiastique,

Il peut être question d'un secret qui ne fauoit être révélé qu'à vous, Madame, & dont vous seriez fâchée qu'on eût fait confidence à un autre. Considérez, s'il vous plaît, Madame, que celui qui m'envoie, est un homme qui se meurt, qu'il a sans doute des raisons essentielles pour ne parler qu'à vous, & qu'il y auroit de la dureté, dans l'état où il est, Madame, à vous refuser à ses instances.

Non, Monsieur, répondit-elle, la promesse qu'il peut avoir faite à mon fils de ne dire qu'à moi ce dont il s'agit, ne m'oblige à rien, & ne m'en laisse pas moins la maîtresse d'ignorer ce que c'est. Cependant, de quelque nature que soit le secret, qu'il est si important que je sache, je consens, Monsieur, qu'il vous le déclare; je veux bien le partager ave vous: si je fais une imprudence, je n'en accuserai personne, & ne m'en prendrai qu'à moi.

Eh! ma tante, lui dis-je alors, tâchez de surmonter votre répugnance là-dedans; l'inconnu qui l'a prévue, nous a demandé en grâce, à madame Dorainville & à moi, de joindre nos prières à celles de Monsieur,

Dixième Partie. 63

Oui, Madame, reprit à son tour madame Dorfainville, je lui ai promis aussi de vous amener ; d'autant plus qu'il m'a bien assurée que vous vous reprocheriez infailliblement de n'avoir pas voulu descendre.

Ah ! quelle persécution, s'écria cette mère toute émuë ! Quel quart d'heure pour moi ! De quoi faut-il donc qu'il m'instruise ? Et vous, Brunon, ajouta-t-elle en jettant les yeux sur sa belle-fille qui laissoit couler quelques larmes, pourquoi pleurez vous ?

C'est qu'elle a reconnu le malade, répondis-je pour elle, & qu'elle est touchée de le voir mourir.

Quoi ! tu le connois aussi, reprit ma tante, en lui adressant encore ces paroles ? Oui, Madame, repartit-elle ; il a des parents pour qui j'aurai toute ma vie des sentiments de tendresse & de respect, & je vous les nommerois s'il ne vouloit pas rester inconnu.

Je ne demande point à savoir ce qu'il veut qu'on ignore, répondit ma tante ; mais puisque tu fais qui il est, & qu'il a vécu long-tems avec Durfin, dit-il, ne les aurois-tu pas vus ensemble ? Oui, Madame, je

vous l'avoue, reprit-elle ; j'ai connu même le fils de monsieur Dursan dès sa plus tendre enfance.

Son fils, répondit-elle en joignant les mains : il a donc des enfans ? Je pense qu'il n'en a qu'un, Madame, répondit Brunon : hélas ! que n'est-il encore à naître, s'écria ma tante ! Que fera-t-il de la vie ? Que deviendra-t-il ? Et qu'avois je affaire de faveur tout cela ? Tu me perces le cœur, Brunon ; tu me le déchires. Mais parle, ne me cache rien, tu es peut-être mieux instruite que tu ne veux me le dire. Où est à présent son père ? Quelle étoit sa situation quand tu l'as quitté ? Que faisoit-il.

Il étoit malheureux, Madame, repartit Brunon, en baissant tristement les yeux.

Il étoit malheureux, dis-tu ? Il a voulu l'être. Acheve, Brunon ; seroit-il veuf ? Non, Madame, répondit-elle, avec un embarras qui ne fut remarqué que de nous, qui étions au fait : je les ai vus tous trois ; leur état auroit épaité votre colère.

En voilà assez, ne m'en dis pas davantage, dit alors ma tante en soupirant. Quelle destinée ! Mon Dieu, Quel maria-

Dixième Partie. 65

g : ! Elle étoit donc avec lui , cette femme que le misérable s'est donnée , & qui le déshonore ?

Brunon rougit à ce dernier mot , dont nous souffrîmes tous ; mais elle se remit bien vite , & prenant ensuite un air doux , tranquille , où je vis même de la dignité.

Je répondrois de votre estime pour elle , si vous pouvez lui pardonner d'avoir manqué de bien & de naissance , répondit-elle : elle a de la veru , Madame ; tous ceux qui la connoissent vous le diront. Il est vrai que ce n'étoit pas assez pour être madame Darien ; mais je suis bien à plaindre moi-même , si ce n'en est pas assez pour n'être point méprisable.

Eh ! que me dis-tu-là , Brunon , repartit-elle ? Encore , si elle te ressemblloit.

La-dessus , je m'apperçus que Brunon étoit toute tremblante , & qu'elle me regardoit comme pour savoir ce que je lui conseillois de faire ; mais pendant que je délibérois , ma tante , qui se leva sur le champ pour venir avec nous , interrompit si brusquement cet instant favorable à la réconciliation , & par la le rendit si court , qu'il étoit déjà passé

quand Brunon jeta les yeux sur moi : ce n'auroit plus été le même , & je jugeai à propos qu'elle se contint.

Il y a de ces instans là qui n'ont qu'en point qu'il faut failir , & ce point nous l'avions manqué , je le sentis.

Quoi qu'il en soit , nous descendîmes. Aucun de nous n'eut le courage de prononcer un mot : le cœur me battoit , à moi. L'événement que nous allions tenter commençoit à m'inquiéter pour elle ; j'appréhendois que ce ne fût la mettre à une trop forte épreuve ; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire ; j'avois tout disposé moi-même pour arriver à ce terme que je redoutais ; le coup qui devoit la frapper étoit mon ouvrage , & d'ailleurs il étoit sûr que , sans le secours de tant d'impressions que j'allois pour ainsi dire assemblé sur elle , il ne falloit pas espérer de réussir.

Enfin , nous parvinmes à cet appartement du malade. Ma tante soupiroit en entant dans sa chambre. Brunon , sur qui elle s'appuyoit aussi-bien que sur moi , étoit d'une pâleur à faire peur ; je sentois mes genoux se dérober sous moi. madame Dortrainville

Dixième Partie. 67

nous suivoit dans un silence inquiet & morne. Le Confesseur qui marchoit devant nous, entra le premier, & les rideaux du lit n'étoient tirés que d'un côté.

Cet Ecclésiastique s'avanza donc vers le mourant, qu'on avoit soulevé pour le mettre plus à son aise. Son fils, qui étoit au chevet, & qui pleuroit à chaudes larmes, se retira un peu : le jour commençoit à baïf-fet, & le lit étoit placé dans l'endroit le plus sombre de la chambre.

Monsieur, dit l'Ecclésiastique à ce mourant, je vous amène madame Durflin, que vous avez souhaité de voir avant que de recevoir votre Dieu. La voici.

Le fils alors leva sa main faible & tremblante, & tâcha de la porter à sa tête pour se découvrir ; mais ma tante, qui arrivoit en ce moment auprès de lui, se hâta d'avancer sa main pour retenir la sienne.

Non, Monsieur, non restez comme vous êtes, je vous prie, vous n'êtes que trop dispensé de toute cérémonie, lui dit-elle sans l'envisager encore.

Après quoi, nous la placâmes dans un siège

63 *Vie de Marianne*,

œil à côté du chevet, & nous nous tinmes debout auprès d'elle.

Vous avez désiré m'entretenir, Monsieur, voulez-vous qu'on s'écarte ? Ce que vous avez à me dire doit-il être secret ? reprit-elle ensuite, moins en le regardant qu'en prenant l'oreille à ce qu'il alloit répondre.

Le malade là-dessus fit un soupir ; & comme elle appuyoit son bras sur le lit, il porta la main sur la sienne, il la prit, & dans la surprise où elle étoit de ce qu'il faisoit, il eut le tems de l'approcher de sa bouche, d'y coller ses levres, en mêlant aux baisers qu'il y imprimoit quelques sanglots à demi étouffés par sa faiblesse & par la peine qu'il avoit à respirer.

A cette action, la mère alors troublée, & confusément au fait de la vérité, après avoir jeté sur lui des regards attentifs & effrayés : Que faites-vous donc là ? lui dit-elle, d'une voix que son effroi rendoit plus forte qu'à l'ordinaire ? Qui êtes-vous, Monsieur ? Votre victime, ma mère, répondit-il, du ton d'un homme qui n'a plus qu'un souffle de vie.

Mon fils ! Ah ! malheureux Durfan ! je

te reconnois assez pour en mourir de douleur , s'écria-t elle , en retombant dans le fauteuil où nous la vimes pâlir , & rester comme évanouie .

Elle ne l'étoit pas cependant : elle se trouva mal , mais elle ne perdit pas connoissance ; & nos cris , avec les secours que nous lui donnâmes , rappelèrent insensiblement ses esprits .

Ah ! mon Dieu ! dit-elle après avoir jeté quelques soupirs ; à quoi m'avez-vous exposée , Tervire ?

Hélas ! ma tante , lui répondis-je , falloit-il vous priver du plaisir de pardonner à un fils mourant ? Ce jeune homme n'a-t-il pas des droits sur votre cœur ? n'est-il pas digne que vous l'aimiez ; & pouvons-nous le dérober à vos tendresses ? ajoutai-je en lui montrant Dursan le fils , qui se jeta sur le champ à ses genoux , & à qui cette grand'mere , déjà toute éperdue , tendit languissamment une main , qu'il baissa en pleurant de joie ; & nous pleurions tous avec lui . madame Dursan , qui n'étoit encore que Béron , l'Ecclésiastique lui-même , madame Dofrataville & moi , nous contribuâmes

tous à l'attendrissement de cette tante, qui pleuroit aussi, & qui ne voyoit autour d'elle que des larmes, & qui la rémercioient de s'être laissée toucher.

Cependant tout n'étoit pas fait ; il nous restoit encore à la flétrir pour Brunon, qui étoit à genoux derrière le jeune Dursan, & qui, malgré les signes que je faisois, n'osoit s'avancer, dans la crainte de nuire à son mari & à son fils, & d'être encore un obstacle à leur réconciliation.

En effet, nous n'avions eu jusques-là qu'à rappeler la tendresse d'une mère irritée, & il s'agissoit ici de triompher de sa haine & de son mépris pour une étrangère, qu'elle aimoit à la vérité, mais sans la connoître & sous un autre nom.

Cependant ma tante regardoit toujours le jeune Dursan avec complaisance, & ne retroit point sa main qu'il avoit prise.

Leve-toi, mon enfant, lui dit-elle à la fin ; je n'ai rien à te reprocher à toi. Hélas ! comment résisterois-je, moi, qui n'ai pas tenu contre ton père ?

Ici, les caresses du jeune homme & nos larmes de joie redoublèrent.

Dixième Partie. 75

Mon fils , dit elle après , en s'adressant au malade , est-ce qu'il n'y a pas moyen de vous guérir ? Qu'on lui cherche partout du secours : nous avons des Médecins dans la Ville prochaine , qu'on les fasse venir & qu'on le hâte .

Mais , ma tante , lui dis-je alors , vous oubliez encore une personne , qui est chère à vos enfans , qui nous intéresse tous , & qui vous demande la permission de se montrer .

Je l'entends , dit-elle . Hé bien , je lui pardonne : mais je suis âgée , ma vie ne sera pas encore bien longue , qu'on me dispense de la voir . Il n'est plus temps , ma tante , lui dis-je alors ; vous l'avez déjà vue , vous la connaissez ; Brunon vous le dira .

Moi , je la connais ? reprit-elle . Brunon dit que je l'ai vue ? eh , où est-elle ? A vos pieds , répondit Dursan le fils , & celle-ci à l'enfant venoit de s'y jettter .

Ma tante immobile à ce nouveau spectacle , resta quelque temps sans prononcer un mot , & puis , tendant les bras à sa belle-fille : Venez donc , Brunon , lui dit-elle en l'embrassant ; venez que je vous paie de vez

services. Vous me disiez que je la connoissois, vous autres, il falloit dire aussi que je l'aimois.

Brunon, que j'appellerai à présent madame Durfan, parut si sensible à la bonté de ma tante qu'elle en étoit comme hors d'elle-même. Elle embrassoit son fils; elle nous accabloit de caresses madame Donfrainville & moi; elle alloit se jeter au cou de son mari; elle lui amenoit son fils; elle lui disoit de vivre, de prendre courage: il l'embrassoit lui-même, tout expirant qu'il étoit; il demandoit sa mère, qui alla l'embrasser à son tour, en soupirant de le voir si mal.

Il s'affoiblissoit à tout moment, cependant; il nous le dit même, & pressa l'Ecclesiastique d'achever ses fonctions; mais comme, après tout ce qui venoit de se passer, il avoit besoin d'un peu de recueillement, nous jugeâmes à propos de nous retirer tous, en attendant que la cérémonie se fît.

Ma tante, qui de son côté n'avoit pu supporter tant de mouvements & tant d'agitations sans en être affoiblie, nous pria de la ramener dans sa chambre.

Je me sens épuisée, je n'en puis plus, dit-elle à madame Dursan; je n'avois pas la force d'assister à ce qu'en va faire: aidez moi à remonter, Brunon (car on ne l'appella plus autrement); & nous la reconduisîmes chez elle. Je la trouvai si abattue, que je lui proposai de se coucher pour mieux reposer; elle y consentit.

Je voulus sonner pour faire venir une autre femme-de-chambre; mais madame Dursan la jeune m'en empêcha. Oubliez-vous que Brunon est ici? me dit-elle; & elle se mit sur le champ à la déshabiller.

Comme vous voudrez, ma fille, lui dit ma tante, qui reçut son action de bonne grâce, & ne voulut pas s'y opposer, de peur qu'elle ne regardât son refus comme un refus d'éloignement pour elle; après quoi elle nous renvoya toutes chez le malade, & il ne resta qu'une femme-de-chambre auprès d'elle.

Son dessein n'étoit pas de rester au lit plus de deux ou trois heures; elle devoit ensuite revenir chez son fils; mais il étoit arrêté qu'elle ne le verroit plus.

À peine fut-elle couchée, que ses indisposi-

tions ordinaires augmenterent si fort, qu'elle ne put se relever, & à dix heures du soir son fils étoit mort.

Ma tante le comprit aux mouvemens que nous nous donnions madame Durtanville & moi, qui descendions tour à tour, & en l'absence de madame Dursan & de son fils, qui n'étoient ni l'un ni l'autre remontés chez elle.

Je ne revois ni Dursan, ni sa mère, me dit-elle un quart-d'heure après que Dursan le père eut expiré : ne me cache rien ; est-ce que je n'ai plus de fils ? Je ne lui répondis pas, mais je pleurai. Dieu est le maître, continua-t-elle tout de suite sans verser une larme, & avec une sorte de tranquillité qui m'effraya, que je trouvai funeste, & qui ne pouvoit venir que d'un excès de consternation & de douleur.

Je ne me trompois pas ; ma tante fut plus mal de jour en jour ; rien ne put la tirer de la mélancolie dans laquelle elle tomba : la fièvre la prit & ne la quitta plus.

Je ne vous dis rien de l'affliction de madame Durtan & de son fils. La premiere me fit pitié, tant je la trouvai accablée. Le tel-

Dixième Partie. 75

tament qui déshéritoit son mari , n'éroit pas encore révoqué ; peut-être appréhendoit-elle que ma tante ne mourût sans en faire un autre , & ce n'auroit pas été ma faute ; je l'en avois déjà pressée plusieurs fois , & elle me renvoyoit toujours au lendemain.

Madame Dorfrainville , qui lui en avoit parlé aussi , passa trois ou quatre jours avec nous. Le matin du jour de son départ , nous infinitâmes encore l'une & l'autre sur le testa-

ment. Ma nièce , me dit alors ma tante , allez prendre une petite clef à tel endroit , ouvrez cette armoire , & apportez moi un paquet cacheté que vous verrez à l'entrée. Je fis ce qu'elle me disoit , & dès qu'elle eut le paquet :

Qu'on ait la bonté de me laisser seule une demi-heure , nous dit-elle , & nous nous retirâmes. Tout ceci s'étoit passé entre nous trois ; madame Durfan & son fils n'y avoient point été présens ; mais ma tante les envoya chercher quand elle nous eut fait rappeler madame Dorfrainville & moi.

Nous jugeâmes qu'elle venoit d'écrire :

elle avoit encore une écritoire & du papier sur son lit, & elle tenoit d'une main le papier cacheté que je lui avois donné.

Voici, dit-elle à madame Dursan, le testament que j'avois fait en faveur de ma nièce. Mon dessein, depuis le retour de mon fils a été de le supprimer ; mais il y a quatre jours qu'elle m'en sollicite à tout instant, & je vous le remets, afin que vous y voyez vous-même que je lui laissois tout mon bien.

Après ces mots, elle le lui donna ; prenant ensuite un second papier cacheté qu'elle présenta à madame Dorfrainville : voici, poursuivit-elle, un autre écrit, dont je prie madame de vouloir bien se charger ; & quoique je ne doute pas que vous ne satisfassiez de bonne grâce aux petites dispositions que vous y trouverez, ajouta-t-elle en adressant la parole à madame Dursan, j'ai cru devoir encore vous les recommander, & vous dire qu'elles me sont chères, qu'elles partent de mon cœur ; qu'en un mot j'y prends l'intérêt le plus tendre, & que vous ne sauriez, ni prouver mieux votre reconnoissance à mon égard, ni mieux honorer ma mémoire,

qu'en exécutant fidélement ce que j'exige de vous dans cet écrit, que je confie à madame Dorfrainville. Pour vous y exciter encore, songez que je vous aime, que j'ai du plaisir à penser que vous allez être dans une meilleure fortune, & que tous ces sentiments avec lesquels je meurs pour vous, sont autant d'obligations que vous avez à ma nièce.

Elle s'arrêta là ; elle demanda à se reposer. Madame Dorfrainville l'embrailla, partit à onze heures, & six jours après, ma tante n'étoit plus.

Vous concevez aisément quelle fut ma douleur. Madame Durlin parut faire tout ce qu'elle put pour l'adoucir, mais je ne fus guere sensible à tout ce qu'elle me disoit ; & quoiqu'elle fut affligée elle-même, je crus voir qu'elle ne l'étoit pas assez : ses larmes n'étoient pas amères ; il y entroit, ce me semble, beaucoup de facilité de pleurer, & voilà pourquoi elle ne me confesoit pas, malgré tous ses efforts.

Son fils y réussissoit mieux ; il avoit, à mon avis, une tristesse plus vraie ; il regrettoit du moins son pere de tout son cœur,

& ne parloit de ma tante qu'avec la plus tendre reconnaissance, sans songer, comme sa mere, à l'abondance ou il alloit vivre.

Et puis je le voyois sincérement s'intéresser à mon affliction. Ce dernier article n'étoit pas équivoque; & peut-être, à cause de cela, jugeois je de lui plus favorablement sur le reste.

Quoi qu'il en soit, madame Dorfrainville vint deux jours après au chateau avec le papier cacheté que ma tante lui avoit remis, & qui fut ouvert en présence de témoins, avec toutes les formalités qu'on jugea nécessaires.

Ma tante y rétablissoit son petit fils dans tous les droits que son pere avoit peris par son mariage; mais elle ne le rétablissoit en entier, qu'à condition qu'il m'épouseroit; & qu'au cas qu'il en épousât une autre, ou que le mariage ne me convînt pas à moi-même, il seroit obligé de me donner le tiers de tous les biens qu'elle laissoit, de quelque nature qu'ils soient.

Qu'au fur, plus l'affaire de ce mariage se décideroit dans... voile d'un an, à compter du jour où le paquet seroit ouvert, &

qu'en attendant, il me seroit dû du même jour une pension de mille écus, dont je jouirais jusqu'à la conclusion de notre mariage, ou jusqu'au moment où j'enterois en possession du tiers de l'héritage.

Toutes ces conditions-là sont de trop, s'écria vivement Dursan le fils pendant qu'on lisoit cet article ; je ne veux rien qu'avec ma cousine.

Je baissai les yeux, & je rougis d'embarras & de plaisir sans rien répondre ; mais le sens de ce bruit qu'on me donnoit si je ne l'épousois pas, ne me tentoit guere.

Attendez donc qu'on achieve, mon fils, lui dit Madame Dursan d'un air assez brusque, que Madame Dorfainville remarqua comme moi. J'avois été honteux de me taire, reprit le jeune homme plus doucement, & l'en continua de lire.

L'air brusque que Madame Dursan avoit eu avec son fils, venoit apparemment de ce qu'elle favoit mon peu de fortune ; & malgré le tiers du bien de ma tante que je devois emporter, si Dursan ne m'épouloit pas, elle le voyoit non-seulement en état de faire un très-nicte mariage, mais encoré d'ajouter

80 *Vie de Marianne,*

aux partis les plus distingués par la naissance.

Quoi qu'il en soit, elle ne put s'empêcher, quelques jours après, de dire à madame Dorflainville, que j'avois bien raison de regretter une tante qui m'avoit si bien traité. Qu'appellez-vous si bien traité ? Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à mallemoitelle de Terville de l'être encore enceux, lui répondit cette Dame, qui fut se en hiffée de sa façon de penser ; & vous ne devez pas oublier que vous n'auriez rien sans elle, sans son dévouement & sa généreuse industrie ? Ne la regardez pas comme une fille qui n'a rien ; votre fils, en l'épouant, Madame, épouera l'héritière de tout le bien qu'il a. Voilà ce qu'il en pense lui-même, & vous ne sauriez aussi penser autrement, sans une ingratitude dont je ne vous crois pas capable.

A l'égard de leur mariage, repartit madame Durfan en souriant, mon fils est encore si jeune, qu'il sera tenu d'y longer dans quelques années. Comme il vous plaira, répondit madame Dorflainville, qui ne daigna pas lui en dire davantage, & qui se sépara d'elle avec une froideur dont madame Durfan profita pour avoir un prétexte de ne

la plus voir, & pour se délivrer de ses reproches.

Cette femme, que nous avions mal connue, ne s'en tint pas à éloigner le mariage en question; je fus qu'elle faisoit confirmer d'habiles gens pour favorir si on ne pourroit pas attaquer le dernier écrit de ma tante; & ce fut encore madame Dorffainville qu'on instruist de cette autre indignité, & qui me l'apprit.

Durfan, qui la favoit & qui n'osa me la dire, étoit au désespoir. Ce n'étoit pas de lui dont j'avois à me plaindre alors; il m'aimoit au-delà de toute expression: je ne lui disserulais pas que je l'aimois aussi; & plus madame Durfan en avoit mal avec moi, plus son fils, que je croyois si différent d'elle, me devenoit cher: mon cœur le récompensoit par-là de ce qu'il ne ressembloit pas à sa mère.

Mais cette mère, toute ingrate qu'elle étoit, avoit un ascendant prodigieux sur lui; il n'osoit lui parler avec autant de force qu'il pauroit du; il n'en avoit pas le courage. Pour le faire taire, elle n'avoit qu'à lui di-

re, vous me chagrinez, & c'en étoit fait, il n'alloit pas plus loin.

Les mauvaises intentions de cette mère, ne se terminerent pas à me disputer, s'il étoit possible, le tiers du bien qui m'appartenoit ; elle résolut encore de m'écartier de chez elle, dans l'espérance que son fils, en cessant de me voir cesseroit aussi de m'aimer avec tant de tendresse & ne seroit plus si difficile à amener à ce qu'elle vouloit ; & voici ce qu'elle fit pour parvenir à ses fins.

Je vous ai dit qu'il y avoit une espèce de rupture, ou du moins une grande froideur entre madame Dorflainville & elle, & ce fut à moi à qui elle s'en prit. Mademoiselle, me dit-elle, madame Dorflainville est toujours votre amie, & n'est plus la mienne ; comment cela se peut-il ? Je vous le demande, Madame, lui répondis-je ; vous savez mieux que moi ce qui s'est passé entre vous deux.

Mieux que vous ? reprit elle en souriant d'un air ironique ; vous plaisantez, & elle auroit entendu raison si vous l'avez voulu : le mariage dont il s'agit, n'est pas si pressé.

Il ne l'est pas pour moi, lui dis-je, mais elle n'a pas cru que ce fût vous qui duiez le différer si j'y consentais. Quoi, Mademoiselle, vous nous querellez aussi ? Déjà des reproches du service que vous nous avez rendu ? Cette humeur-là m'alarme pour mon fils, reprit-elle en me quittant.

J'ai vu Brunon me rendre plus de justice, lui criai-je pendant qu'elle s'éloigna; & depuis ce moment nous ne nous parlâmes presque plus, & j'en effuyai tous les jours tant de dégoûts, qu'il fallut enfin prendre mon parti trois mois après la mort de ma tante, & quitter le Château, malgré la désolation du fils, que je laissai malade de douleur, brouillé avec sa mère, & que je ne pus voir ni informer du jour de ma sortie, par tout ce que m'alléguait sa mère, qui feignoit ne pouvoir comprendre pourquoi je me retirais, & qui me dit que son fils, avec la fièvre qu'il avoit, n'étoit pas en état de recevoir des adieux aussi étonnans que les miens.

Tant de fourberie me rebata de lui répondre là-dessus; mais pour lui témoigner le peu de ~~cas~~ que je faisois de son caractère :

84 *Vie de Marianne*,

J'ai demeuré trois mois chez vous , lui dis-je en partant , & il est juste de vous en tenir compte.

C'est bien plutôt moi qui vous dois trois mois de la pension qu'on vous a laissée , & je vais m'en acquitter tout-à-l'heure , dit-elle en souriant du compliment que je lui faisois , & dont ma retraite la contolloit. Non , lui dis-je avec fierté , gardez votre argent , Madame , je n'en ai pas befoin à présent ; & aussi-tôt je montai dans une chaise que madame Dorsainville , chez qui j'alleis , m'avoit envoyée.

Je passe la colère de cette Dame au récit que je lui fis de tous les désagréemens que j'avois eus au Château. J'avois écrit deux fois à ma mère depuis la mort de ma tante , & je n'en avois point eu de réponse , quoi- qu'il y eût alors nombre d'années que je n'eusse eu de ses nouvelles , & cela me cha- grinoit.

Ou pouvoit me jeter une situation comme la mienne ? C'est enfin , je ne me voyois rien d'assuré ; & si madame Dursan , qui avoit tenté d'attaquer le dernier testament de ma tante , parvenoit à le faire casser , que

devenois-je ? Il n'étoit pas question d'abuser de la retraite que madame Dorfrainville veloit de me donner ; il ne me restoit donc que ma mère à qui je pouvois avoir recours. Une des amies de madame Dorfrainville, femme âgée, alloit faire un voyage à Paris, je crus devoir profiter de sa compagnie, & partir avec elle ; ce que je fis en effet quinze jours ou trois semaines après ma fuite de chez madame D'arfan, qui m'avoit envoyé ce qui n'étoit du de ma pension, & dont le fils continuoit d'être malade, & pour qui je ne pus que laisser une lettre que madame Dorfrainville elle-même me promit de lui faire tenir.

Fin de la dixième Partie.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

ONZIEME PARTIE.

IL me semble vous entendre d'ici, Madame. Quoi ! vous écriez-vous, encore une Partie ! Quoi ! trois tout de suite ! Hé, par quelle raison vous plait-il d'écrire si diligemment l'histoire d'autrui, pendant que vous avez été si lente à continuer la vôtre ? Ne seroit-ce pas que la Religieuse auroit elle-même écrit la sienne ; qu'elle vous auroit laissé son manuscrit, & que vous le copiez ? Non, Madame, non, je ne copie rien ;

je me ressouviens de ce que ma Religieuse m'a dit, de même que je me ressouviens de ce qui m'est arrivé; ainsi le récit de sa vie ne me coûte pas moins que le récit de la mienne, & ma diligence vient de ce que je me corrige; voilà tout le mystère. Vous ne m'en croirez pas, mais vous le verrez, Madame, vous le verrez. Poursuivons.

Nous nous retrouvâmes sur le soi dans ma chambre, ma Religieuse & moi.

Voulez-vous, me dit-elle, que j'abrége le récit de mon histoire, non que j'aie le tems de la finir cette fois-ci: mais j'ai quelque confusio de vous parler si long-tems de moi, & je ne demande pas mieux que de passer rapidement sur bien des choses, pour en venir à ce qui est essentiel que vous sachiez.

Non, Madame, lui répondis-je, ne passez rien, je vous en conjure; depuis que je vous écoute, je ne fais plus, ce me semble, si étonnée des événemens de ma vie; je n'ai plus une opinion si triste de mon sort. S'il est tacheux d'avoir, comme moi, perdu sa mère, il ne l'est guere moins d'avoir, comme vous, été abandonnée de la sienne. Nous avons toutes deux été différemment à plain-

88 *Vie de Marianne,*

dre : vous avez vos ressources, & moi les miennes. A la vérité, je crois jusqu'ici que mes malheurs surpassent les vôtres ; mais quand vous aurez tout dit, je changerai peut-être de sentiment.

Je n'en doute pas, me dit-elle ; achevons.

Je vous ai dit que mon voyage étoit résolu, & je partis quelques jours après avec la Dame dont je vous ai parlé.

J'avois été payée d'une moitié de ma passion, & cette somme, que madame Dufraimville avoit bien voulu recevoir pour moi sur ma quittance, avoit été donnée de fort bonne grâce. M. lame Dufsan avoit même offert de l'augmenter.

Nous ne ferons pas long-tems sans vous suivre, me dit-elle la veille de mon départ, mais si par quelque accident imprévu vous avez besoin de plus d'argent avant que nous soyons à Paris, écrivez-moi, Mademoiselle, & je vous en enverrai sur le champ.

Ce discours fut suivi de beaucoup de protestations d'amitié, qui n'avoient qu'un défaut, c'est qu'elles étoient trop polies : j'les aurois cru plus vraies, si elles avoient été

plus simples : le bon cœur ne fait point de complimens.

Quoi qu'il en soit, je partis, toujours incertaine du fond de ses sentimens, & par-là toujours inquiète du parti qu'elle prendroit ; mais en revanche bien convaincue de la tendresse du fils.

Je ne vous en dirai que cela ; je n'ai que trop souffert du ressouvenir de ce qu'il me dit alors, aussi-bien que dans d'autres tems : il a fallu les oublier ces expressions, ces transports, ces regards, cette physionomie si touchante qu'il avoit avec moi, & que je vois encore ; il a fallut n'y plus songer ; & malgré l'état que j'ai embrassé, je n'ai pas eu trop de quinze ans pour en perdre la mémoire.

C'étoit dans un carrosse de voiture que nous voyagions ma compagne & moi, & nous n'étions plus qu'à vingt lieutes de Paris, quand, dans un endroit où l'on s'arrêta quelque tems le matin pour rafraîchir les chevaux, il vint une Dame qui demanda s'il y avoit une place pour elle dans la voiture.

Elle étoit suivie d'une paysanne qui portoit une caffette, & qui tenoit un sac de suet sous

son bras. Oui, lui dit le cocher, il y a encore une place vide à la portiere.

Hé bien, je la prendrai, répondit la Dame, qui la paya sur le champ, & qui menta tout de suite en carroſſe, après nous avoir tous salués d'un air qui avoit de la dignité, quoique très honnête, & qui ne feſtoit point la politesse de campagne; tout le monde le remarqua, & je le remarquai plus que les autres.

Elle étoit assise à côté d'un vieux Ecclésiaſtique qui alloit plaider à Paris. Ma compagnie & moi, nous remplissions le fond de devant; celui de derrière étoit occupé par un homme âgé, indisposé, & par sa femme. Dans l'autre portiere étoient un Officier & la femme-de-chambre de la Dame avec qui je voyageois, & qui avoit encore un lapin qui suivoit le carroſſe à cheval.

Cette inconnue que nous prîmes en chemin, étoit grande, bien faite; je lui aurois donné près de cinquante ans; cependant elle ne les avoit pas: on eût dit qu'elle relevoit de maladie, & cela étoit vrai. Malgré sa pâleur & son peu d'émouvement, on lui voyoit les plus beaux traits du monde, avec

un tour de visage admirable, & je ne fis quoi de lui qui faisoit penser qu'elle étoit une femme de distinction. Toute sa figure, avoit un air d'importance naturelle, qui ne vient pas de fierté, mais de ce qu'on est accoutumée aux attentions, & même aux respects de ceux avec qui l'on vit dans le grand monde.

A peine avions-nous fait une lieue depuis la Bavierte, que le mouvement de la voiture incommoda notre nouvelle venue.

Je la vis pâlir, ce qui fut bientôt suivi de malice de cœur.

On voulut faire arrêter, mais elle dit que ce n'étoit pas la peine, & que cela ne dureroit pas; & comme j'étois la plus jeune de toutes les personnes qui occupoient les meilleures places, je la pressai beaucoup de se mettre à la même, & l'en pressai d'une manière aussi sincère qu'obligante.

Elle parut extrêmement touchée de mes insinacces, me fit sentir combien elle les estimoit de ma part, & m'étais même quelque chose de si flatteur pour moi dans ce qu'elle me répondit, que mes empressements en redoublerent: mais il n'y eut pas moyen de la

persuader ; & en effet son indisposition se passa.

Comme elle étoit placée auprès de moi, nous avions de tems en tems de petites conversations ensemble.

La Dame que j'ai appellée ma compagne, & qui étoit d'un certain âge, m'appelloit presque toujours sa fille quand elle me parloit, & là-dessus notre inconnue crut qu'elle étoit ma mère.

Non, lui dis-je, c'est une amie de ma famille qui a eu la bonté de se charger de moi jusqu'à Paris ; où nous allons toutes deux, elle pour recueillir une succession, & moi, pour rejoindre ma mère qu'il y a long-tems que je n'ai vue.

Je voudrois bien être cette mère-là, me dit elle d'un air doux & confiant. Pour me faire de questions sur le pays d'où je venois, & sans me parler de ce qui la regardoit.

Nous arrivâmes à l'endroit où nous devions dîner. Il faisoit un temps aujourdhui. & il y avoit dans l'Hôtellerie un jardin qui me parut assez joli ; je fus si curieuse de le voir, que j'y entrerai, & je m'y promenai même

quelques instans pour me délasser d'avoir été assis toute la matinée.

Madame Darcire (c'étoit le nom de ma compagne) éroit à l'entrée de ce jardin avec l'Ecclesiastique dont je vous ai parlé, pendant que l'Officier ordonnait notre dîner. L'autre voyageur incommodé, & sa femme, étoient déjà montés dans la chambre où l'on nous devoit servir, & où ils nous attendoient.

L'Officier revint, & dit à madame Darcire qu'il ne nous manquoit que notre nouvelle venue, qui s'étoit retirée, & qui apparemment avoit désein de manger à part.

Je me promenois alors dans un petit bois que cette Dame eut envie de voir aussi ; l'Ecclesiastique & l'Officier la suivirent, & il y avoit déjà une bonne demi-heure que nous nous y amusions, quand le laquais de madame Darcire vint nous avertir qu'on alloit servir. Nous prîmes donc le chemin de la chambre où je viens de vous dire que deux de nos voyageurs étoient d'abord montés.

J'ignorais que notre inconnue se fut séparée ; on n'en avoit rien dit devant moi ; de sorte qu'en traversant la cour, je la vis dans

un cabinet à rez-de-chaussée, dont les fenêtres étoient ouvertes, & on lui apportoit à manger dans le même moment.

Comment, dis je à l'Officier, est-ce dans ce cabinet que nous dînons? Nous n'y serons guere à notre aise: aussi n'est-ce pas là que nous allons, me répondit-il, c'est en haut; mais cette Dame a voulu dîner toute seule.

Il n'y a pas d'apparence qu'elle eût pris ce parti-là si on l'avoit priée d'être des nôtres, repris-je; peut-être s'attendoit-elle là-dessus à une politesse que personne de nous ne lui a faite, & je suis d'avis d'aller sur le champ réparer cette faute.

Je laissai en effet monter les autres, & m'hâtai d'entrer dans le cabinet. Elle prenoit sa serviette, & n'avoit pas encore touché à ce qu'on lui avoit apporté: c'étoit un potage, & de l'autre côté un peu de viande bouillie sur une ailiette.

J'avoue qu'un repas si frugal m'étonna; elle rougit elle-même que j'en fusse tenu informé, mais lui cachant ma surprise:

Hé quoi, Madame, lui dis-je, vous nous quittez; nous n'aurions pas l'honneur de dîner avec vous? Nous ne souffrirons point cette

éparation là, s'il vous plaît. Heureusement que j'arrive à propos ; vous n'avez point encore mangé, & je vous enlève de la part de toute la compagnie : on ne se mettra point à table que vous ne soyez venue.

Elle s'étoit brusquement levée, comme pour m'écartier de la table & de la vue de son dîné. Je me conformai à son intention, & ne m'avançai pas.

Non, Mademoiselle, me répondit-elle en m'embrassant, ne prenez point garde à moi, je vous prie. J'ai été long-temps malade ; je suis encore convalesciente, il faut que j'observe un régime qui m'est nécessaire, & que j'observerois mal en compagnie. Voilà mes raisons, voyez si vous voulez que je m'expose : je suis bien sûre que non, & vous feriez la première à m'en empêcher. Je crus de bonne foi ce qu'elle me disoit, & je n'en insistai pas moins.

Je ne me ren-*ts* point, lui dis-je, & ne veux point vous laisser seule. Venez, Madame, & fiez-vous à moi ; je veillerai sur vous avec la dernière rigueur, je vous garderai à vue : on n'a pas encore servi ; il n'y a qu'à dire en passant qu'on joigne votre dîné

au nôtre ; & je la prenois sous le bras pour l'emmener, en lui parlant ainsi ; de sorte que je l'entraînois déjà sans qu'elle sut que me répondre, malgré la répugnance que je lui voyois toujours.

Mon Dieu, Mademoiselle, me dit elle en s'arrêtant d'un air triste & même douloureux, que votre empressement me fait de plaisir & de peine ! Faut-il vous parler confidentiellement ? Je viens d'une petite maison de campagne que j'ai ici près ; j'y avois porté un certain argent pour y passer environ un mois : je sortois de maladie, la fièvre m'y a prise, je me suis laissé gagner par le temps ; il ne me reste bien précisément que ce qu'il me faut pour retourner à Paris, où je ferai demain, & je ne songe qu'à arriver. Ce que je vous dis là, au reste, n'est fait que pour vous, mademoiselle, vous le sentez bien, & vous aurez la bonté de m'excuser auprès des autres sur ma santé.

Quelque peu de souci qu'elle ait été d'avoir elle-même de cette disette d'argent qu'elle m'avouoit, & qu'elle vouloit que je regardasse comme un accès lent sans conséquence ; ce qu'elle me disoit là me toucha éperdument,

dant, & je crus voir moins de tranquillité sur son visage, qu'elle n'en marquoit dans son discours : il y a de certains états où l'on ne prend pas l'air qu'on veut.

Eh ! Madame, m'écriai-je avec une franchise vive & badine, & en lui mettant ma bourse dans la main, que j'ais l'honneur de vous être bonne à quelque chose ; servez-vous de cet argent jusqu'à Paris, puisque vous avez négligé d'en faire venir, & ne nous punissez point du peu de précaution que vous avez prise.

Je déliais les cordons de la bourse en lui parlant ainsi : prenez ce qu'il faut, ajoutai-je ; si vous n'en avez pas besoin, vous me le rendrez en arrivant, finon, vous me le renverrez le lendemain.

Elle jeta comme un soupir alors, & laissa même, sans doute malgré elle, échaper une larme. Vous êtes trop aimable, me répondit-elle ensuite, avec un embarras qu'elle combattoit ; vous me charmez, vous me pénétrez d'amitié pour vous ; mais je puis me passer de ce que vous m'offrez de si bonne grâce : souffrez que je vous remerciez. Il n'y a personne de quelque considération

dans ces campagnes-ci qui ne me connoisse ,
& chez qui je ne pusse envoyer si je voulois ;
mais ce n'est pas la peine , je serai demain
chez moi.

S'il vous est indifférent de rester seule ici ,
lui répondis-je d'un air mortifié , il ne me
l'auroit pas été d'être quelques heures de
plus avec vous ; c'étoit une grâce que je vous
demandois , & qu'à la vérité je ne mérite
pas d'obtenir.

Que vous ne méritez pas , me repartit-elle
en joignant les mains : eh ! comment feroit-
on pour ne pas vous aimer ? Hé bien , Mademoiselle ,
que voulez - vous que je prenne ,
puisque vous me menacez de croire que je ne
vous aime pas ; je ferai tout ce que vous
exigerez , & je vais vous suivre : êtes - vous
contente ?

C'étoit en tenant ma bourse qu'elle me
disoit cela. Je l'embrassai de joie ; car toutes
ses façons me plaisoient , je les trouvois no-
bles & affectueuses ; & ce petit moment de
conversation particulière venoit encore de
me lier à elle. De son côté , elle me serrà
tendrement dans ses bras. Ne disputons plus ,
me dit-elle après ; voilà un d^e vos louis que

je prends, c'est assez, puisqu'il n'est question que de prendre. Non, répondis-je en riant; n'y eut-il qu'un quart de lieue d'ici chez vous, je vous taxe à davantage. Hé bien, mettons-en deux pour avoir la paix, & marchons, reprit-elle.

Je l'emmenai donc : il y avoit un instant qu'on avoit servi, & on nous attendoit. On la combla de politesse, & Madame Darcire, sur-tout, eut mille attentions pour elle.

Je lui avois promis de veiller sur elle à table, & je lui tins parole, au moins pour la forme : on m'en fit la guerre, on me querella, je ne m'en souciai point. C'est une rigueur à laquelle je me suis engagée, dis-je ; madame n'eût venue qu'à cette condition-là, & je fais ma charge.

Ma prétendue rigueur n'étoit cependant qu'un prétexte pour lui servir ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat, & quoique, pour entrer dans le badinage, elle se plaignît d'être trop gênée, il est vrai qu'elle mangea très-peu.

Nous sentimes tous combien nous aurions perdu si elle nous avoit manqué ; il me sem-

bla que nous étions devenus plus aimables avec elle , & que nous avions tous plus d'esprit qu'à l'ordinaire.

Enfin , le diné fini , nous remontâmes en carrosse , & le soupé se passa de même.

Nous n'étions plus le lendemain qu'à une lieue de Paris , quand nous vîmes un équipage s'arrêter près de notre voiture , & que nous entendîmes quelqu'un qui demandoit si madame Darcire n'étoit point là : c'étoit un homme d'affaires à qui elle avoit écrit de venir au-devant d'elle , & de lui chercher un hôtel où elle pût avoir un logement convenable. Elle se montra sur le champ.

Mais comme nous avions quelques paquets engagés dans le magasin , que le lieu n'étoit pas commode pour les retirer , nous jugeâmes à propos de ne descendre qu'à un petit village , qui n'étoit plus qu'à un demi-quart de lieue , & où notre cocher nous dit qu'il s'arrêteroit lui-même.

Pendant qu'on travailla à retirer nos paquets , mon inconnue me prit à quartier dans une petite cour , & voulut , en m'embrassant , me rendre les deux louis d'or que je l'avois forcée de prendre.

Onzième Partie. 101

Vous n'y songez pas , lui dis-je ; vous n'êtes pas encore arrivée ; gardez - les jusques chez vous : que je les reprenne aujourd'hui ou demain , n'est - ce pas la même chose ? Avez-vous intention de ne me pas revoir , & me quittez - vous pour toujours ?

J'en serois bien fâchée , me répondit - elle ; mais nous voici à Paris , nous allons y entrer , c'est comme si j'y étois. Vous avez beau dire , repris - je en me reculant , je me méfie de vous , & je vous laisse cet argent précieusement pour vous obliger à m'apprendre où je vous retrouverai .

Elle se mit à tire , & s'avança vers moi ; mais je m'éloignai encore. Ce que vous faites là est inutile , m'écriai - je , donnez - moi mes sûretés : où logez - vous ?

Je ne vous en aurois pas moins instruite de l'endroit où je vais , me repartit - elle. Mon nom est Darneuil (ce n'étoit là que le nom d'une petite terre , & elle me cachoit le véritable) , & vous aurez de mes nouvelles chez M. le marquis de Viry , rue S. Louis , au Marais , (c'étoit un de ses amis). Dites - moi à présent à votre tour , ajouta - t - elle , où je vous rencontrerai .

Je ne sais point le nom du quartier où nous allons , lui répondis-je ; mais demain j'enverrai quelqu'un qui vous le dira , si je ne vais pas vous le dire moi-même.

J'entendis alors madame Darcire qui m'appelloit , & je me hâtai de sortir de la petite cour pour la joindre : mon inconnue me suivit , elle dit adieu à madame Darcire , je l'embrassai tendrement , & nous partîmes.

En une heure de tems nous arrivâmes à la maison que cet Homme d'affaires dont j'ai parlé nous avoit retenue.

Comme la journée n'étoit pas encore fort avancée , j'aurois volontiers été chercher ma mère , si madame Darcire , qui se sentoit trop fatiguée pour m'accompagner , & dont je ne pouvois prendre que la Femme-de-chambre , ne m'avoit engagée à attendre jusqu'au lendemain.

J'attendis donc , d'autant plus qu'on me dit qu'il y avoit fort loin du quartier où nous étions à celui où je devois aller trouver cette mère , qu'il me tardoit avec tant de raison de voir & de connoître.

Aussi madame Darcire ne me fit-elle pas languir le jour d'après ; elle eut la bonté de

préférer mes affaires à toutes les tiennes , & à onze heures du matin nous étions déjà en carrosse pour nous rendre dans la rue Saint-Honoré , vis-à-vis les Capucins , conformément à l'adresse que j'avois gardée de ma mère , & à laquelle je lui avois écrit mes dernières lettres , qui étoient restées sans réponses.

Notre carrosse arrêta donc à l'endroit que je viens de dire , & là , nous demandâmes la maison de madame la Marquise de . . (C'étoit le nom de son mari.) Elle n'est plus ici , nous répondit un Suisse ou un Portier , je ne sais plus lequel des deux : elle y logeoit il y a environ deux ans ; mais depuis que M. le Marquis est mort , son fils a vendu la maison à mon Maître , qui l'occupe à présent.

M. le Marquis est mort ! m'écriai je toute troublée , & même saisie d'une certaine épouvante que je ne devois pas avoir ; car , dans le fond , que m'importoit la mort de ce beau-pere , qui m'étoit inconnu , à qui je n'avois jamais eu la moindre obligation , & sans lequel au contraire ma mère ne m'aurait pas vraisemblablement oubliée autant qu'elle avoit fait.

Cependant, en apprenant qu'il ne vivoit plus, qu'il avoit un fils marié, je craignis pour ma mère, qui m'avoit laissé ignorer tous ces événemens. Le silence qu'elle avoit gardé là-dessus m'alarmea; j'aperçus confusément des choses tristes, & pour elle & pour moi: en un mot, cette nouvelle me frappa, comme si elle avoit entraîné mille autres accidents fâcheux, que je redoutois sans savoir pourquoi.

En, depuis quand est-il donc mort? répondis j' d'une voix abîmée. Il me paraît, c'est depuis dix-sept ou dix-huit mois, je pense, reprit cet homme, & fix ou je t'emmène après avoir marié M. le Marquis son fils, qui vient ici quelquefois, & qui demeure à présent à la Place-Royale.

Et la Marquise sa mère, lui dis-je encore, loge-t-elle avec lui? Je ne crois pas, me répondit-il; il me semble avoir entendu dire que non: mais vous n'avez qu'à aller chez lui pour apprendre où elle est, apparemment qu'on vous en informera.

He bien, me dit alors madame Darcire, il n'y a qu'à retourner au logis, & nous irons à la Place-Royale après dîné, d'autant plus

que j'ai moi-même affaire de ces côtés-là. Comme vous voudrez, lui répondis-je d'un air inquiet & agité, & nous revîmes à la maison.

Vous voilà bien rêveuse, me dit en chemin madame Darcire; à quoi pensez-vous donc? Est-ce la mort de votre beau père qui vous afflige?

Non, lui dis-je, je ne pourrois en être touchée que pour ma mère, que cet accident intérieur peut être de plus d'une façon; mais ce qui m'occupe à présent, c'est le chagrin de ne la point voir, & de n'être pas sûre que je la trouverai chez son fils, puisqu'on vient de nous dire qu'on ne croit pas qu'elle y loge. Ce n'est pas là un grand inconvénient, me dit-elle; si elle n'y loge pas, nous irons chez elle.

Madame Darcire fit arrêter chez quelques Marchands pour des emplettes; nous rentrâmes ensuite au logis. Trois quarts d'heure après le dîné nous remontâmes en corrosse avec son homme d'affaires, qui venoit d'arriver, & nous prîmes le ciemin de la Place-Royale, où cette Dame, par égard pour mon impatience, voulut me mener, d'abord dans

l'intention de m'y laisser si nous y trouvions ma mere , d'aller de-là à ses propres affaires , & de venir me reprendre sur le soir , s'il le falloit.

Mais ce n'étoit pas la peine de nous arranger là-dessus , & mes inquiétudes ne devoient pas finir siôt. Ni mon frere , ni ma belle-sœur , c'est-à-dire , M. le Marquis ni sa femme n'étoient chez eux.

Nous fûmes de leur Suisse que depuis huit jours ils étoient partis pour une campagne à quinze ou vingt lieues de Paris. Quant à ma mere , elle ne logeoit point avec eux , & on ignoroit sa demeure. Tout ce qu'on pevoit m'en dire , c'est que , ce jour-là même , elle étoit venue à onze heures du matin pour voir son fils , dont elle ne s'avoit pas l'absence ; qu'elle avoit paru fort surprise & fort affligée de le trouver parti ; qu'elle arrivoit elle-même de campagne , a ce qu'elle avoit dit , & qu'elle s'étoit retirée sans laisser son adresse.

A ce récit , je retombai dans ces frayeurs dont je vous ai parlé , & je ne pus m'empêcher de soupirer. Vous dites donc qu'elle étoit affligée du départ de M. le Marquis ?

répondis-je à cet homme. Oui, Mademoiselle, me répondit-il ; c'est ce qui m'en a semblé. Et comment est-elle venue ici ? ajoutai-je, par je ne sais quel esprit de méfiance sur sa situation, & comme cherchant à tirer des conjectures sur ce qu'on aloit me répondre. Etoit-elle dans son équipage ou dans celui de ses amis.

Oh ! d'équipage, me répondit-il, vraiment, Mademoiselle, elle n'en a point ; elle étoit toute seule, & même assez fatiguée ; car elle s'est reposée ici près d'un quart-d'heure.

Toute seule & sans voiture, m'écriai-je ! la mère de M. le Marquis ! voilà qui est bien horrible ! Ce n'est pas ma faute, & je ne faurois dire autrement, me repartit-il : au surplus, je ne me mêle point de ces choses-là, & je réponds seulement à ce que vous me demandez.

Mais, lui dis-je à l'instant, ne m'indiqueriez-vous point dans ce quartier-ci quelque personne qui la connoisse, chez qui elle aille, & de qui je puisse apprendre où elle loge ?

Non, reprit-il ; elle vient si rarement à

Flôrel, à des heures où il y a si peu de monde, qu'elle y demeure si peu de tems, que je ne me souviens pas de l'avoir vue parler à d'autres personnes qu'à M. le Marquis son fils; & c'est toujours matin, encore quelquefois n'est-il pas levé.

Y avoit-il rien de plus mauvais augure que tout ce que j'entendois là? Que ferai-je donc, & quelle est ma ressource? dis-je d'un air confondu à madame Darcire, qui commençoit aussi à n'avoir pas bonne opinion de tout cela. Il n'est pas possible, en nous informant avec soin, que nous ne découvrions bientôt où elle est, me dit-elle; il ne faut pas vous inquiéter; ceci n'est qu'un effet du hasard & des circonstances dans lesquelles vous arrivez. Je le lui répondis que par un soupir, & nous nous éloignâmes.

Il m'auroit été bien aisé, dans le quartier où nous étions alors, d'aller chercher cette Dame avec qui nous avions voyagé, à qui j'avois prêté de l'argent, & de qui je ne devois savoir des nouvelles que chez le Marquis de Viiv, rue S. Louis, a ce qu'elle m'a voit dit; mais dans ce moment-là, je ne

pensai point à elle : je n'étois occupée que de ma mère , que de mes tristes soupçons sur son état , & que de l'impossibilité où je me voyois de l'embrasser.

Madame Darcire fit tout ce qu'elle put pour rassurer mon esprit , & pour dissiper mes alarmes ; mais cette mère , qui étoit venue à pied chez son fils , que sa laſitude avoit obligée de se reposer ; cette mère , qui faisoit si peu de figure , qui étoit si enterréée que les gens même de son fils ne favoient pas sa demeure , me revenoit toujours dans la pensée.

De la Place-Royale , nous allâmes chez le Procureur de madame Darcire ; de - là dans une maison où l'on avoit mis le scellé , & qui avoit appartenu à la personne dont elle étoit héritière : elle y demeura près d'une heure & demie , & puis nous rencontrâmes au logis ce Procureur , à qui elle devoit donner quelques papiers dont il avoit befoin pour elle.

Cet homme , pendant que nous étions dans le carrosse , parla de quelqu'un qui demeuroit au Marais , & qu'il devoit voir le lendemain au sujet de la succession de ma-

dame Darcire. Comme c'étoit là le quartier du Marquis, & celui où j'avois espéré de trouver ma mère, je lui demandai s'il ne la connoissoit pas, sans lui dire cependant que j'étois sa fille.

Oui, me dit-il, je l'ai vue deux ou trois fois avant la mort de son mari, qui m'avoit en ce temps-là chargé de quelque affaire; mais depuis qu'il est mort, je ne sais plus ce qu'elle est devenue; j'ai seulement oui dire qu'elle n'étoit pas fort heureuse.

Eh! quel est donc son état? lui répondis-je, avec une émotion que j'avois bien de la peine à cacher. Son fils est si riche & si grand Seigneur, ajoutai-je. Il est vrai, reprit-il; & il a épousé la fille de M. le Duc de.... mais je crois la Marquise brouillée avec lui & avec sa belle-fille. Cette Marquise n'étoit, dit-on, que la veuve d'un très mince & très-pauvre Gentilhomme de Province, dont défunt le Marquis devint amoureux dans le pays, & qu'il épousa assez étourdiment, tout riche & tout grand Seigneur qu'il étoit lui-même. Aujourd'hui qu'il est mort, & que le fils qu'il a eu d'elle s'est marié avec la fille du Duc de.... il se peut bien faire que cette

ille de Duc , je veux dire , que madame la Marquise la jeune ne voie pas de trop bon œil une belle-mère comme la vicelle Marquise , & ne se soucie pas beaucoup de se voir alliée à tous les petits houbereaux de sa famille , & de celle de son premier mari , dont on dit aussi qu'il reste une fille qu'on n'a jamais vue , & qu'apparemment on n'est pas curieux de voir. Voilà à peu près ce que je pus recueillir de tous les propos que j'ai entendu tenir à ce sujet-là.

Les larmes couloient de mes yeux pendant qu'il parloit ainsi ; je n'avois pu les retenir à cet étrange discours , & n'étois pas même en état de rien répondre.

Madame Darcire , qui étoit la meilleure femme du monde , & qui avoit pris de l'amitié pour moi , avoit rougi plus d'une fois en l'écoutant , & s'étoit même apperçue que je pleurois.

Qu'appelle-t-on des houbereaux , Monseigneur : lui dit-elle quand il eut fini. Il faut que madame la Marquise la jeune , toute fille de Duc qu'elle est , soit bien mal informée , si elle rougit des alliances dont vous parlez : je lui apprendrois , moi , qui suis

112 *Vie de Marianne*,

du pays de cette belle-mère qu'elle n'épifit, je lui apprendrois que la Marquise, qui s'appelle de Terville en son nom, eit une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de notre Province; que celle de M. de Terville son premier mari, ne le cede pas à une que je connoisse; qu'il n'y en avoit point anciennement de plus considérable par l'étendue de ses Terres, & que toute diminuée qu'elle est aujourd'hui de ce temps-là, M. de Terville auroit encore laissé à sa Veuve plus de dix-huit à vingt mille livres de rente, sans la mauvaise humeur d'un pere qui les lui ôta pour les donner à son cadet; & qu'enfin, il n'y a ni Gentilhomme, ni Marquis, ni Due de France, qui ne pot avec honneur époufer mademoiselle de Terville, qui est cette fille qu'on n'a jamais vue à Paris; que madame la Marquise laissa effectivement à ses parens quand elle quitta la Province, & sur qui aucune fille de ce pays-ci ne l'emportera, ni par la figure, ni par les qualités de l'esprit & du caractere.

Le Procureur alors, qui me vit les yeux mouillés, & qui fit réflexion que c'étoit moi qui lui avois demandé des nouvelles

de la vicille Marquise, soupçonna que je pouvois bien être cette fille dont il étoit question.

Madame, dit-il un peu confus à madame Darcire, quoique je n'aie rapportée que les discours d'autrui, j'ai peur d'avoir fait une imprudence : ne seroit-ce pas mademoiselle de Lervire elle-même que je vois ?

Il euboit été difficile de le lui dissimu' er, ma conterance ne le permettoit pas, & ne laissoit pas deux partis à prendre : aussi madame Darcire n'hésita-t-elle point. Oui, Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous trompez pas, c'est elle ; voilà cette petite Provinciale qu'on n'est pas curieuse de voir, que sans doute on s'imagine être une espece de paysanne, & à qui on seroit peut-être fort heureuse de ressembler. Je ne crois pas qu'on y perdit, de quelque maniere qu'on soit faite, répondit-il, en me suppliant de lui pardonner ce qu'il avoit dit. Notre carrosse arrêtoit en ce moment, nous étions arrivés, & je ne lui répondis que par une inclinaison de tête.

Vous jugez bien que dès qu'il fut sorti, je n'oubliai pas de remercier madame Dar-

cire du portrait flatteur qu'elle avoit fait de moi, & de cette colere vraiment obligeante avec laquelle elle avoit défendu ma famille, & vengé les miens du mépris de ma belle-sœur. Mais ce que le Procureur nous avoit dit, ne servit qu'à me confirmer dans ce que je pensois de la situation de ma mère, & plus je la croyois à plaindre, plus il m'étoit douloureux de ne savoir où l'aller chercher.

Il est vrai qu'à proprement parler je ne la connoissois pas ; mais c'étoit cela même qui me donnoit ce desir ardent que j'avois de la voir. C'est une si grande & si intéressante aventure, que celle de retrouver une mère qui vous est inconnue ; ce seul nom qu'elle porte a quelque chose de si doux !

Et ce qui contribuoit encore beaucoup à m'attendrir pour la mienne, c'étoit de penser qu'on la méprisoit, qu'elle étoit humiliée, qu'elle avoit des chagrins, qu'elle souffroit même ; car j'allois jusques-là, & je partageois son humiliation & ses peines : mon amour propre étoit de moitié avec le sien, dans tous les affronts que je supposois qu'elle efluyoit ; & j'aurois eu, ce me sem-

Onzième Partie. 115

ble , un plaisir extrême à lui montrer combien j'y étois sensible.

Il se peut bien que mon empressement n'eût pas été si vif , si je l'avois su plus heureuse , & c'est que je ne me serois pas flattée non plus d'être si bien reçue : mais j'arrivois dans les circonstances qui me répondroient de son cœur ; j'étois comme sûre de la trouver meilleure mère , & je comptois sur sa tendresse à cause de son malheur.

Malgré toutes les informations que nous fimes , madame Darcire & moi , nous avions déjà passé dix ou douze jours à Paris sans avoir pu découvrir où elle étoit , & j'en mourrois d'impatience & de chagrin. Partout où nous allions , nous parlions d'elle , bien des gens la connoissoient , tout le monde sacheoit quelque chose de ce qui lui étoit arrivé , les uns plus , les autres moins ; mais comme je ne déguisois point que j'étois sa fille , que je me produisois sous ce nom-là , je m'apercevois bien qu'on me ménageoit , qu'on ne me disoit pas tout ce qu'on favoit , & le peu que j'en apprenois , signifioit toujours qu'elle n'étoit pas à son aise.

Excédée enfin de l'inutilité de mes efforts.

pour la trouver, nous retournâmes au bout de douze jours, madame Darcire & moi, à la Place Royale, dans l'espérance que ma mère y feroit revenue elle-même, qu'on lui avoit dit que deux Dames étoient venues l'y demander, & qu'en conséquence elle auroit bien pu laisser son adresse afin qu'on la leur donnât si elles revenoient la chercher.

Autre peine inutile, ma mère n'avoit pas reparu. On lui avoit dit la première fois que le Marquis ne feroit de retour que dans trois semaines ou un mois, & sans doute elle attendoit que ce temps-là fut passé pour se remontrer : ce fut du moins ce qu'en pensa madame Darcire, qui me le persuada aussi.

Toute affligée que j'étois de voir toujours prolonger mes inquiétudes, je m'avois de songer que nous étions dans le quartier de madame Darnemil, de cette Dame de la voiture, dont l'adresse étoit chez le Marquis de Viry, avec qui, comme vous savez je m'étois liée d'une amitié assez tendre, & à qui d'ailleurs j'avois promis de donner de mes nouvelles.

Je proposai donc à madame Darcire d'aller la voir, puisque nous étions si près de

la rue S. Louis. Elle y consentit, & la première maison à laquelle nous nous arrêtâmes pour demander celle du Marquis de Viry, étoit attenant la sienne. C'étoit la porte d'après, nous dit on, & un des gens de madame Darcire y frappa sur le champ.

Personne ne veoit; on redoubla; & après un intervalle de temps assez conférable, parut un très-vieux Danois à longs cheveux blancs, qui, sans attendre qu'on lui fit de question, nous dit d'abord que M. de Viry étoit à Versailles avec madame.

« Ce n'est pas à lui que nous en voulons, lui répondis je, c'est à madame Darneuil. Ah ! madame Darneuil ! elle ne loge pas ici, reprit il : mais n'êtes - vous pas des Dames nouvellement arrivées de Province ? Depuis dix ou douze jours, lui dimes - nous. Hé bien, ayez la bonté d'attendre un instant, repartit-il, je vais vous faire parler à une des femmes de Madame, qui m'a bien recommandé de l'avertir quand vous viendriez. Et là-dessus, il nous quitta pour aller lentement chercher cette femme, qui descendit, & qui vint nous parler à la portière de notre carrosse. Pouvez-vous, lui dis-je, nous ap-

prendre où est madame Darcueil ? nous avons cru la trouver ici.

Non, Mesdames, elle n'y demeure pas, répondit-elle : mais n'est-ce pas avec vous, mademoiselle, qu'elle arriva à Paris ces jours passés, & qui lui prêtâtes de l'argent : ajouta-t-elle en m'adressant la parole. Oui, c'est moi-même qui la forçai d'en prendre, lui dis-je, & j'aurois été charmée de la revoir. Où est-elle ? Dans le faubourg Saint-Germain, me dit cette femme ; (& c'étoit précisément notre quartier) : j'ai même été avant-hier chez elle ; mais je ne me souviens plus du nom de la rue, & elle m'a chargée, dans l'absence de M. le Marquis & de Madame, de m'informer où vous logiez si on venoit de votre part, & de remettre en même-tems ces deux louis d'or que voici.

Je les pris. Tâchez, lui dis-je, de la voir demain ; retenez bien, je vous prie, où elle demeure, & vous me le ferez savoir par quelqu'un que j'enverrai ici dans deux ou trois jours : elle me le promit, & nous partîmes.

En rentrant au logis, nous vîmes à deux portes au-dessus de la nôtre une grande

quantité de peuple assemblé : tout le monde étoit aux fenêtres ; il sembloit qu'il y avoit eu une rumeur , ou quelque accident considérable , & nous demandâmes ce que c'étoit.

Pendant que nous parlions , arriva notre hôtesse , grosse Bourgeoise d'assez bonne mine , qui sortoit du milieu de cette foule , de l'air d'une femme qui avoit eu part à l'aventure. Elle gesticuloit beaucoup , elle levoit les épaules. Une partie de ce peuple l'entouroit , & elle étoit suivie d'un petit homme assez mal arrangé , qui avoit un tablier autour de lui , & qui lui parloit le chapeau à la main.

De quoi s'agit-il donc , Madame , lui dismes-nous dès qu'elle se fut approchée ? Dans un moment , nous répondit-elle , j'irai vous le dire , Mesdames ; il faut auparavant que je finisse avec cet homme ci , qu'elle menaffectivement chez elle.

Un demi quart d'heure après , elle revint nous trouver. Je viens de voir la chose du monde qui m'a le plus touchée , nous dit-elle. Celui que vous avez vu avec moi tout à l'heure , est le maître d'une auberge d'ici près , chez qui , depuis dix ou douze jours ,

est venue se loger une femme passablement bien mise, qui même, par ses discours & par ses manières, n'a pas trop l'air d'une femme du commun. Je viens de lui parler, & j'en suis encore toute trouée.

Imaginez-vous, Mes familles, que la fièvre l'a prise deux jours après être entrée chez cet homme, qui ne la connaît point, qui lui a tout pris de ses chambres, & lui a fait crédit jusqu'ici sans lui demander d'argent, quoique dès le lendemain de son entrée chez lui, elle eut promis de lui en donner. Vous jugez bien que dans sa fièvre il lui a fallu des secours qui ont exigé une certaine dépense, & il ne lui en a refusé aucun, il a toujours tout avancé ; mais cet homme n'est pas riche, elle se porte un peu mieux aujourd'hui ; & un Chirurgien, qui l'a saignée, qui a eu soin d'elle, qui lui a tenu lieu de médecin ; un apothicaire, qui lui a fourni des remèdes, demandent à présent tous deux à être payés. Ils ont été chez elle, elle n'a pu les faire faire, & sur le champ ils se sont adressés au maître de l'auberge, qui les a été chercher pour elle. Celui-ci, curieux de voir qu'elle n'avoit pas même de quoi les payer, a non seulement

eu

Onzième Partie. 121

en peur de perdre aussi ce qu'elle lui devoit, mais encore ce qu'il continueroit de lui avancer.

Sur ces entrefaites, est arrivé un petit Marchand de Province, qui loge ordinairement chez lui. Toutes ses chambres sont louées, il n'y a eu que celle de cette femme qu'il a regardée comme vulné, parce qu'elle ne lui devroit point d'argent; là-dessus il a pris son parti, & a été lui parler pour la perte de sa pourvoyoir d'une chambre ailleurs, attendu qu'il se préféroit une occasion de meure dans la femme qu'il jadis dont il étoit sûr, & qui comptoit l'occuper au retour de quelques courtes qu'il étoit allé faire dans Paris. Vous me devez déjà beaucoup, a-t-il ajouté, & je ne vous dis point de me payer; laissez moi seulement quelques nippes pour mes services, & ne m'ôtez point le profit que je puis retirer de ma chambre.

A ce discours, cette femme, qui eût un peu répété, mais encore trop folle pour sortir & pour déloger ainsi à la hâte; l'a prié d'attendre quelques jours, lui a dit qu'il ne finirait point, qu'elle le paieroit indéfiniment, q'cette avoir même intention de

322 *Vie de Marianne*,

le récompenser de tous ses loins, & que dans une semaine au plus tard, elle l'enverroit porter un billet chez une personne, de chez qui il ne reviendroit point sans avoir de l'argent, qu'il ne s'agissoit que d'en peu de patience ; qu'à l'égard des gages, elle n'en avoit point à lui laisser, qu'un peu de linge & quelques habits, dont il ne seroit rien, & qui lui étoient absolument nécessaires ; qu'au surplus, s'il la connoissoit, il verroit bien qu'elle n'étoit point femme à le tromper.

Je vous rapporte ce discours tel qu'elle le lui a répété devant moi lorsque je suis arrivée : mais il l'avoit déjà forcée de sortir de sa chambre ; & de fermer une caisse qu'il vouloit retenir pour mariage ; de faire que la querelle alors se pafsoit dans une faille où ils étoient descendus, & où cet homme & sa fille étoient à toute voix contre cette femme, qui résistoit à s'en aller. Le bruit, ou plutôt le vacarme qu'ils faisoient, avoient déjà amané bien du monde, dont une partie étoit même entrée dans cette faille. Je revenois alors de chez une de mes amies, qui demeure ici près, & comme c'est de moi que cet homme tient la maison qu'il occupe,

à qui m'appartient, je me fais arrêtée un moment en passant pour t'avoit d'ou venoit ce bruit. Cet homme m'a vue, m'a priée d'entrer, & m'a exposé le fait; cette femme y a répondu inutilement ce que je viens de vous dire. Elle pleuroit, je la voyois plus confuse & plus comilencée que jamais; elle ne se dévendoit presque pas par sa discours; elle ne jettoit que des flâmes, avec un visage plus pâle & plus détestable que je ne puis vous l'exprimer. Elle m'a tiré à part, m'a apprise, si j'avois quel secret tenu sur cet homme, de l'engager à lui accorder le plus de temps de délai qu'ell'e fut demander, m'a donné ta parole qu'il ferait payer, enfin, m'a jadis d'un air & d'un ton qui m'ont peintre à une véritable pâle; j'ai même senti de la confusion pour elle. Il n'avoit qu'au moins que de dix francs; si je les perds, ils ne me manceroient pas; Si Dieu m'en tiendra compte, il n'y a rien de perdu avec lui. J'ai donc dit que j'allais les payer; je l'ai fait remonter dans la chambre, où l'on a rapporté sa catastrophe, & j'ai amené cet homme pour lui remettre son argent chez moi. Voila, Mademoiselle, tout pour mot l'histoïre, que je vous

conte toute entière, à cause de l'impression qu'elle m'a faite, & il en arrivera ce qu'il pourra; mais je n'aurois pas eu de repos avec moi, sans les dix écus que j'ai avancés.

Nous ne fumes point insensibles à ce récit malheureux Darcire & moi. Nous nous sentimes attendris pour cette femme, qui, dans une aventure aussi douloureuse, avoit su moins disputer que pleurer; nous donnâmes de grands éloges à la bonne action de notre hôtelle, & nous voulumes toutes deux y avoir part.

Le maître de cette auberge est appaissé, laissez-nous, il attendra; mais ce n'est pas aillez; cette femme est sans argent apparemment; elle fait de maladie, à ce que vous dites; elle a encore une femme à pailler chez ce homme, qui n'aura pas grand égard à l'état où elle est, ni aux ménagemens dont elle a besoin dans une convalescence aussi récente que la sienne.

Ayez la bonté, Madame, de lui porter pour nous cette petite somme d'argent que voici (c'étoit neuf ou dix écus que nous lui remettions).

De tout mon cœur, repris-elle, j'y vais

de ce pas , & elle partit : à son retour , elle nous dit qu'elle avoit trouvé cette femme au lit , que son aventure l'avoit extrêmement émouue , & qu'elle n'étoit pas sans fièvre ; qu'à l'égard des dix écus que nous lui avions envoyés , ce n'avoit été qu'en rougissant qu'elie les avoit reçus ; qu'en nous conjurant de vouloir bien qu'elie ne les paît qu'à titre d'emprunt ; que l'obligation qu'elie nous en euront en feroit plus grande , & sa reconnoissance encore plus lourde ; qu'elie & de nous ; qu'elie devoit en effet recevoir incessamment de l'argent , & qu'elie ne manqueroit pas de nous rendre le nôtre .

Ce compliment ne nous déplut point ; au contraire , il nous confirma dans l'opinion avantageuse que nous avions d'elie . Nous comprenimes qu'une ame ordinaire ne se feroit point avisee de cette honnête & généreuse fierté là , & nous ne nous en sommes que meilleur gré de l'avoir obligée : je ne fais pas même à quoi il tint que nous n'allussions la voir , tant nous étions prévenues pour elle . Ce qui eut de sûr , c'eut que je pensai le proposer à madame Darcire , qui , de son côté ,

m'avoua depuis qu'elle avoit eu envie de me le proposer aussi.

En mon particulier, je plaignis beaucoup cette incombe, dont l'infortune me fit encore frêter à ma mère, que je ne croyais pas, à beaucoup près, dans des embarras comparables, ni même approchant des tiens ; mais que je m'imaginavois feutrement dans une situation peu convenable à son rang, quoique supportable & peut-être digne pour une femme qui avoit été d'une condition inférieure à la sienne : je n'allais pas plus loin, & à mon avis, c'étoit bien en imaginer assez pour la plaignre & pour penser qu'elle souffroit.

L'impossibilité de la trouver m'avoit déterminée à laisser passer huit ou dix jours avant que de retourner chez le Marquis son fils, qui devoit, dans l'espace de ce tems, être revenu de la campagne, & chez qui je ne doutais pas que je n'eusse des nouvelles de ma mère, qui avoit aussi attendu qu'il fût de retour pour ne pas reparoître inutilement chez l'autre.

Deux ou trois jours après qu'on eut porté de notre part de l'argent à cette inconsidérée

nous fîmes entre une & deux heures & midi la madame Darcie & moi, pour aller à la messe (c'étoit un jour de tête) & en revenant au logis, je crus appercevoir à quarante ou cinquante pas de notre carrefour, une femme que je reconnus pour cette femme que j'avais à qui nous avions parlé chez le marquis de Vary, etc. St. Louis.

Vous vous fairez bien que je fai avoit promis de renvoyer le tableau que j'avois la demeure de madame Damond, qu'elle n'avoit pas encore vendu la première fois, & j'avois entièrement tenu ma parole ; mais on avoit dit qu'elle étoit morte, & sur distraction j'avois moi-même oublié d'y renvoyer depuis, quoique c'eût été mon deffaut : aussi fut je charmée de la rencontrer si à propos, & je la montrai aussi-tôt à madame Darcie, qui la reconnut comme moi.

Cette femme, qui nous vit en loin, permit nous ramener aussi, & refit son tableau de la porte de l'Abbaye chez nous, & nous jugâmes qu'elle alloit entrer.

Nous fîmes arrêter quand nous fûmes près d'elle, & aussi-tôt elle nous salua. Je

vous bien-aise de vous revoir, lui dis je; je ne vous promis que vous allez chez madame Darcier, ou que vous sortez de chez elle; aussi vous me direz sa demeure.

Si vous voulez bien avoir la bonté, nous répondit-elle, d'attendre que j'ais dit un mot à une Dame qui loge dans cette Auberge, je reviendrai sur le champ répondre à votre question, Mademoiselle, & je ne ferai qu'un instant.

Une Dame l' reprit avec quelque étonnement madame Darcier, qui favoie du Maître de l'Auberge que notre inconnue étoit la seule femme qui logeât chez lui; eh, quelle est-elle donc, ajouta-t-elle tout de suite? Et puis se retournant de mon côté: ne seroit-ce pas cette personne pour qui nous nous inquiétons, me dit-elle, & à qui il arriva cette triste aventure de l'autre jour?

C'est elle même, reprit la femme-de-chambre, fais me donner le tems de répondre; je vois bien que vous partez d'une querelle qu'elle eut avec l'Aubergiste, qui vouloit qu'elle sortit de chez lui.

Voilà ce que c'est, reprit madame Darcier; & puisque vous savez qui elle est, par quel

accident se trouve-t-elle exposée à de si étranges exérèmés ? Nous avons jugé par tout ce qu'on nous en a dit, que ce doit être une femme de quelque chose.

Vous ne vous trompez pas, Madame, lui répondit-elle ; elle n'est pas faite pour essuyer de pareils affronts, il s'en faut bien : aussi en est-elle retombée malade. Je suis d'avis que nous allons la voir, si cela ne lui fait pas de peine, dit madame Darcire : montons-y, ma maîtresse ; (c'e oit à moi à qui elle adrefoit la parole.)

Vous le permettez, Mesdames, reprit cette femme, pourra que vous veuliez bien d'abord me laisser un instant (c'e oit) ; ainsi que je préviendre fus vous-même, & que je faché vous ne la laissiez pas tant le pourroit qu'il e vous ait pris de lui épargner cette confusion-là.

Non, non, dit madame Darcire, qui étoit peut-être cuncale, mais qui assurément l'avoit encore moins que l'assable ; non, nous ne risquons point de la chagriner ; elle a déjà entendu parler de nous : il y a une personne qui, ces jours passés, l'alla voir

de notre part, & je suis persuadée qu'elle nous verra volontiers. Prévenez-la cependant, si vous le jugez à propos, nous allons vous suivre ; mais vous entrerez la première, & vous lui direz que nous demeurons dans ce grand Hôtel presque attenant son Auberge ; que c'est notre hôtelle qui vient la voir, & que nous lui envoyâmes il y a quelques jours : elle saura bien là-dedans qui nous sommes.

Nous descendîmes aussi tôt de carrosse, & tout s'exécuta comme je viens de le dire. Il n'y avoit qu'un petit escalier à monter, & c'étoit au premier sur le derrière. La Femme-de-chambre se hâta d'entrer : elle avoit en effet des raisons d'avertir l'inconnue, qu'elle ne nous disoit pas, & nous arrêtâmes un instant assez près de la porte de la chambre, vis-à-vis de laquelle étoit le lit de la malade ; de façon que lorsqu'elle l'ouvririt, nous vîmes à notre aise cette malade qui étoit sur son séant, qui nous vit à son tour, malgré l'obscurité du passage où nous étions arrêtées, que nous reconnûmes enfin, & qui réussit de nous confirmer qu'elle étoit la

personne que nous imaginions, par le mouvement de surprise qui lui échappa en nous voyant.

Ce qui fit encore que nous eumes elle & nous tout le tems de nous examiner, c'est que cette porte, qui avoit été un peu trop poussée, étoit restée ouverte.

Eh, mon Dieu ! ma fille, me dit tout bas madame Darcire, n'est-ce pas-là madame Darneuil ? Et pendant qu'elle me parloit ainsi, je vis la malade qui joignoit tristement les mains, qui me les tendit ensuite en soupirant, & en jettant sur moi des regards languissans & mortiliés, quoique tendres.

Je n'attendis pas qu'elle s'expliquât davantage, & pour lui ôter sa confusion à force de caresses, je courus toute énuée l'embrassaï d'un air si vif & si empêtré, qu'elle fondit en pleurs dans mes bras, sans pouvoir prononcer un mot, dans l'attendrissement où elle étoit.

Enfin, quand ses premiers mouvements, mêlés sans doute pour elle d'autant d'humiliation que de confiance, furent passés : Je m'étois condamnée à ne vous plus revoir, me dit elle, & jamais rien ne m'a tant crûs

que cela ; c'est ce qu'il y a en de plus dur pour moi dans l'état où vous me trouvez.

Je redoublai de caresses là-dessus. Vous n'y forgez pas , lui dis je en lui prenant une main , pendant qu'elle donnoit l'autre à madame Darcire ; vous n'y forgez pas : vous ne nous avez donc ~~eu~~ ni sensibles ni raisonnables. Eh ! Madame , à qui n'arrive-t il pas des chagrins dans la vie ? Pensez - vous que nous nous soyons trompées sur les égards & sur la considération qu'on vous doit ; & dans quelquel état que vous soyiez , une femme comme vous peut-elle jamais cesser d'être respectable ?

Madame Darcire lui tint à-peu-près les mêmes discours , & effectivement il n'y en avoit point d'autres à lui tenir ; il ne falloit que jeter les yeux sur elle pour voir qu'elle étoit hors de sa place.

La femme de-chambre avoit les larmes aux yeux , & étoit à quelques pas de nous qui se tafloit. Vous avez grand tort , lui dis-je , de ne nous avoir pas averties dès la première fois que vous nous vîtes. Je n'aurois pas mieux demandé , nous dit-elle , mais je n'ai pu me dispenser de suivre les ordres de

Madame. J'ai été dix-sept ans à son service ; c'est elle qui m'a misé chez madame de Viry : je la regarde toujours comme ma Maitresse, & jamais elle n'a voulu me donner la permission de vous instruire quand vous viendrez.

Ne la querellez point, reprit la malade ; je n'oublierai jamais les témoignages de son bon cœur. Croiriez-vous qu'elle m'apporta ces jours passés tout ce qu'elle avoit d'argent, tandis que cinq ou six personnes de la première distinction, à qui je me suis adressée, & avec qui j'ai vécu comme avec mes meilleurs amis, n'ont pas eu le courage de me prêter une somme médiocre, qui m'avoit épargné les extrémités où je me suis vue, & se sont contentées de se défaire de moi avec de fâches & honteuses politesses. Il est vrai que je n'ai pas pris l'argent de cette fille ; heureusement le vôtre étoit venu alors ; votre hôteuse même m'avoit déjà tirée du plus fort de mes embarras, je m'acquitterai de tout cela dans quelques jours ; mais ma reconnaissance sera toujours éternelle.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, qu'un Laquais vint dire à madame Darcie

qu'il venoit d'amener son Procureur à la porte de cette Auberge , & qu'il l'y attendoit pour lui rendre une réponse préfice. Je fais ce que c'est , répondit-elle , il n'a qu'un mot à me dire , & je vais lui parler dans mon carrosse , après quoi je reviens sur le champ. Marianne , ajouta-t-elle en s'adressant à l'inconnue , ne penchez plus à ce qui vous est arrivé depuis que vous êtes ici ; tranquillisez-vous sur votre état présent , & voyez en quoi nous pouvons vous être utiles pour le reste de vos affaires : votre situation doit intéresser tous les honnêtes gens , & en vérité , on est trop heureux d'avoir occasion de servir les personnes qui vous ressemblent.

L'inconnue ne la remercia que par des larmes de tendresse , & qu'en lui serrant la main dans les siennes. Il faut avouer , me dit-elle ensuite , que j'ai bien du bonheur dans mes peines , quand je songe par qui je suis secourue ; que ce n'est ni par mes amis , ni par mes alliés , ni par aucun de ceux avec qui j'ai passé une partie de ma vie , ni par mes enfants mêmes ; car j'en ai , Mademoiselle , toute la France le fait , & tout cela me tient et m'abandonne : j'autois sans doute

dignement péri au milieu de tant de ressour-
ces, sans vous, Mademoiselle, à qui je suis
inconnue, sans vous qui ne me devez rien,
& qui, avec la sensibilité la plus prévenante,
avec toutes les grâces imaginables, me tenez
haut tout à la fois d'amis, d'alliés & d'en-
fants; sans votre amie, que je rencontre
avec vous dans votre voiture; sans cette paix
votre fille, qui m'a servie: (souffrez que je
la compte, son zèle & ses sentiments la ren-
dant digne de l'honneur que je lui fais): en-
fin, sans votre hôtesse, qui ne m'a jamais
connue, & qui n'a pas sué son chemin que
pour venir s'attendrir sur moi. Voilà des cer-
fondes à qui j'ai obligation de ne pas me-
nir dans les derniers befoins, & dans l'obli-
gumie la plus étonnante pour une femme
comme moi. Qu'est-ce que c'est que la vie,
& que le monde est misérable!

Eh! mon Dieu, Madame, lui répondit-
je aussi touchée qu'il eût possible de l'être,
commencez donc, comme vous en a tant
prié madame Darcie, commencez par per-
dre de vue tous ces objets-là; je vous le
repete aussi bien qu'elle, donnez-nous le plai-
sir de voir votre paille; consolez-nous

nous-mêmes du chagrin que vous nous faites.

— Eh bien, voilà qui est fini, me dit-elle, vous avez raison ; il n'y a ni avertisse, ni triste que tant de honte de cœurs ne doive assurément faire ce fil. Parlons de vous, ma demoiselle ; où est cette mère que vous êtes venue retrouver, & qu'il y a si long-tems que vous n'avez vue ? Dites-m'en des nouvelles. Est-ce que vous n'êtes pas encore avec elle ; est-ce qu'elle est absente ? Ah ! Madame, quelle doit vous aimer, quelle doit s'estimer heureuse d'avoir une fille comme vous ! Le Ciel m'en a donné une aussi ; mais ce n'est pas d'elle donc j'ai à me plaindre, il s'en faut bien. Elle ne prononça ces derniers mots qu'avec un extrême ferrement de cœur.

— Filles ! malade, lui répondis-je en soupirant aussi, vous parlez de la tendresse de ma mère ; si je vous disais que je n'ose pas me flatter qu'elle m'aime, & que ce sera bien assez pour moi si elle n'est pas fatiguée de me voir, quoi qu'il y ait près de vingt ans qu'elle n'a fait perdre de vue. Mais il ne s'agit point de moi ici ; nous nous occuperons de ce qui me regarde une autre fois ;

revenons à vous, je vous prie. Vous êtes sans doute mal servie; vous avez besoin d'une garde, & je dirai à l'Aubergiste en descendant de vous en chercher une dès aujourd'hui.

Je crus qu'elle alloit répondre à ce que je lui disais; mais je fus bien étonnée de la voir verser une abondance de larmes; & puis, revenant à ce nombre d'années que j'avois passées éloignée de ma mère.

Depuis vingt ans qu'elle vous a perdue de vue! s'écria-t-elle d'un air penit & pénétré: je ne saurois entendre cela qu'avec douleur. Jules ciel! que votre mère a de reproches à me faire aussi bien que moi! Eh! dites-moi, Ma demoiselle, ajouta-t-elle sans me laisser le temps de la réflexion, pourquoi vous a-t-elle si fort négligée? dites-m'en la raison, je vous prie.

Ceci, lui répondis je, que je n'avois tout au plus que deux ans quand elle se remaria, & que trois semaines après, son mari l'emmena à Paris, où elle accoucha d'un fils, qui n'aura sans doute effacé de son cœur, ou du moins de son souvenir; & depuis qu'elle est partie, je n'ai eu personne auprès d'elle.

qui lui ait parlé de moi : je n'ai reçu en ma vie que trois ou quatre de ses lettres , & il n'y a pas plus de quatre mois que j'écrivais à une tante qui est morte , qui m'avait reçue chez elle , & avec qui j'ai passé six ou sept ans sans avoir eu de nouvelles de ma mère , à qui j'ai plusieurs fois écrit inutilement , que j'ai été chercher ici à la dernière adresse que j'avois d'elle ; mais qui , depuis près de deux ans qu'elle est veuve de son second mari , ne tenteut plus d'ins l'enfroid ce que je croyois la voir , qui ne loge pas même chez son fils , qui est marié , qui est éduillonné en campagne avec la Marquise sa femme , & dont les gens même n'ont pu m'enseigner où est ma mère , quoiqu'elle y ait paru il y a quelques jours ; de sorte que je ne sais pas où la trouver , quelques recherches que j'aie faites & que je fasse encore . Et ce qui achieve de m'alarmer , ce qui me perte dans des inquiétudes mortelles , c'est que j'ai lieu de soupçonner qu'elle est dans une situation difficile ; c'est que j'entends dire que ce fils , qu'elle a tant chéri , à qui elle avoit donné tout son cœur , n'est pas trop digne de ta tendresse , & n'a pas agit pas trop bien avec elle ; il a du

moins sûr qu'elle le cache, qu'il le fasse avec yeux de tout le monde, qui permettra de faire le lieu de sa retraite ; & ma sœur en devroit pas être ignorée ; cela ne peut pas la laisser qu'une femme dans Pemberley, qui a peut-être de la peine à vivre, & qui n'a pas d'autre plaisir dans l'obligation où elle est.

Je ne pus m'empêcher de pleurer en finissant ce discours, un lieu que nous inconnaissions, où j'aurais auparavant, & qui avoit toujours eu les yeux fixés sur moi pendant que je parlais, ayant paru suspendre ses larmes pour m'écouter plus attentivement : ses regards avoient en quelque chose d'inquiet & d'égaré ; elle n'avait, ce me semble, respiré qu'avec agitation.

Quand j'eus cessé de parler, elle continua d'être comme je le dis là ; elle ne me répondit point, elle se tarioit immobile. L'air de son village étonna me frappa, j'en fus ému moi-même, il me communiqua le trouble que j'avois peint, & nous nous considérâmes un long temps dans un silence dont la raison me communiquoit d'avance, sans que je la fuisse,

lorsqu'elle le rompit d'une voix mal assurée pour me faire encore une question.

Mademoiselle, je crois que votre mère ne m'est pas inconnue, me dit-elle. En quel endroit, s'il vous plaît, demeure ce fils têtu qui vous avez été la chercher ? A la Place Royale, lui répondis-je alors d'un ton plus altéré que le bien. Et son nom ? reprit-elle vite, comme épuisée de respiration : M. le marquis de... repartis je toute tremblante. Ah ! ma chère Tervire ! s'écria-t-elle en se laissant aller entre mes bras. A cette exclamation, qui m'apprit sur le champ qu'elle soit ma mère, je fis un cri qui épouvanta madame Darcie, que son Procureur venait de quitter, & qui montoit en cet instant l'échelier pour revenir nous joindre.

Incertaine de ce que mon cri signifiait dans une auberge de cette espèce, qui ne pouvoit guère être que l'asyle de gens de peu de chose, ou la mols d'une très-mineuse fortune, elle crut à son tour pour faire venir du monde, & pour avoir du secours, s'il en falloit.

Et en effet, au bruit qu'elle fit, l'hôte &

sa fille, tout deux ciffayés, monterent avec le laquai de cette Dame, & lui demanderent de quoi il étoit question. Je n'en fais rien, leur dit-elle, mais suivez-moi; je viens d'entendre un grand cri qui est parti de la chambre de cette Dame malade, chez qui j'ai laissé la jeune personne que j'y ai menée, & je fais bien aise, a tout hazard, que vous veniez avec moi: de façon qu'ils l'accompagnèrent, & qu'ils entrèrent en famille dans cette chambre, où j'avois perdu le force de parler, ou j'étois folle, pale & comme dans un état de stupéfaction; enfin, où je pleurois de joie, de surprise & de douleur.

Ma mère étoit évanouie, ou du moins n'avoit encore de moi aucun signe de connoissance depuis que je la tenois dans mes bras, & la femme de chambre, à qui je n'aideois point, n'oublioit rien de ce qui pouvoit la faire revenir à elle.

Que se passe-t-il donc ici, me dit madame Darcire en entrant? Qu'avez-vous, Mademoiselle? Pour toute réponse, elle n'eut d'abord que mes soubirs & mes larmes, & puis levant la main, je lui montrai ma mère, comme si ce geste avoit dû la mettre au fait.

Qu'est-ce que c'est, ajouta-t-elle ? Et... qu'elle se meurt ? Non, Madame, lui dis-ai-je alors la femme-de-chambre, mais elle vient de reconnoître sa fille, & elle s'est trouvée mal. Oui, lui dis-je alors, en m'efforçant de parler, c'est ma mère.

Votre mère ! s'écria-t-elle encore en appréciant pour la secourir. Quoi ! la marquise de... ? Quelle aventure !

Une marquise ! dit à son tour l'Aubergiste, qui rejoignait les mains d'étonnement. Ah, mon Dieu ! cette chère Dame ! Que ne m'a-t-elle appris sa qualité, je me serrois bien gardé de lui causer la moindre peine.

Cependant, à force de soins, ma mère insensiblement ouvrit les yeux & reprit les esprits. Je passe le récit de mes carences & des siennes. Les circonstances attendrissantes où je la trouvois, la nouveauté de notre connaissance & du plaisir que j'avois à la voir & à l'appeler ma mère, le long oubli dans lequel elle m'avoit laissée, les soins qu'elle avoit avec moi, & cette espèce de vénération que je prenois de son caractère pur & tout à fait dévoué au mien ; tout contribua à me la rendre plus chère qu'elle ne me l'euroit peu... possible.

été, si j'avois toujours vécu avec elle. Ah ! Tertre l'ali, ma sile ! me disoit-elle : que tu transportes me rendent coupable !

Cependant, cette joie que nous avions eue de moi de nous revoir ensemble, nous la payâmes toutes deux bien cher. Soit que la force des mouvements qu'il ait éprouvés eussent fait une trop grande révolution en elle, soit que la fièvre & les chagrins l'eussent déjà trop affaiblie, on l'apprécia quelques jours après être paralysie, qui lui tenoit tout le côté droit, qui gagna l'autre, l'autre côté, & qui lui resta jusqu'à la fin de sa vie.

Je parlai ce jour là même de la transporter dans notre hôtel; mais sa fièvre, qui avoit augmenté, jointe à son extrême faiblesse, ne le permirent pas, & un médecin, que j'envoyai chercher, nous en empêcha.

Je n'y vis point d'autre équivalent que de l'oyer avec elle, & de ne la point quitter, & je priai la femme-de-chambre, qui étoit encore avec nous, d'appeler l'Aubergiste pour lui demander une chambre à côté de la sienne; mais ma mère m'affura qu'il n'y en avoit point chez lui qui ne fût occupée. Je

me ferai donc mettre un lit dans la vôtre, lui dis-je? Non, me répondit-elle, cela n'est pas possible; non, & c'est à quoi il ne faut pas songer: celle-ci est trop petite, comme vous voyez. Gardez-moi votre santé, ma fille; vous reposeriez mal ici, ce seraît une inquiète idée de plus pour moi, & je n'en ferois peut-être que plus malade. Vous demeurez ici près, j'aurai la consolation de vous voir autant que vous le voudrez, & une Garde me suffira.

J'insistai vivement; je ne pouvois consentir à la laisser dans ce triste & misérable gîte; mais elle ne voulut pas m'écouter. Madame Darcire entra dans son sentiment, & il fut arrêté, malgré moi, que je me contenterois de venir chez elle en attendant qu'on pût la transporter ailleurs: aussi, dès que j'étois levée, je me rendois dans sa chambre, & n'en ferois que le soir. J'y dinois même le plus souvent, & fort mal; mais je la voyois, & j'étois contente.

Si paralytie m'avoit extrêmement affligée, si l'on ne nous avoit pas fait espérer qu'elle en guérirroit; cependant on se trompa.

Onzième Partie. 145

Le lendemain de notre reconnaissance, elle me conta son histoire.

Il n'y avoit pas en effet plus de dix huit ou dix-neuf mois que le Marquis son mari étoit mort accablé d'infirmité. Elle avoit été fort heureuse avec lui, & leur union n'avoit pas été altérée un instant pendant près de vingt ans qu'ils avoient vécu ensemble.

Ce fils qu'il aveit en d'elle, cet objet de tant d'amour, qui étoit bien fait, mais dont elle avoit négligé de régler le cœur & l'esprit, & que par un excès de faiblesse & d'insolence, elle avoit laissé s'imbiber de tout ce que les préjugés de l'orgueil & de la vanité ont de plus soc & de plus méprisable : ce fils, enfin, qui étoit un des plus grands partis qu'il y eût en France, avoit à peu près dix-huit ans, quand le pere, qui étoit extrêmement riche, & qui souhaitoit le voir marié ayant que de mourir, proposa à la Marquise, sur l'avis de laquelle il ne faisoit rien, de parler à M. le Duc de... pour sa fille.

La Marquise, qui, comme je viens de vous le dire, adoroit ce fils, & ne refusa

Tom: IV.

24

piroit que pour lui, approuva non-seulement son dessin, mais le plaisir de l'executer.

Le Duc de ... qui n'autoit pu choisir un gendre plus convenable de toutes façons, accepta avec joie la proposition; arrangea tout avec lui, & quinze jours après nos jeunes gens s'épousèrent.

A peine furent ils mariés, que le Marquis, (je parle du pere), tomba terriblement malade, & ne vécut plus que six ou sept femmes. Tout le bien venoit de lui; vous ferez que ma mere n'en avoit point, & que lors qu'il l'avoit épousée, elle ne vivoit que sur la légume de mon pere, donc je vous ai déjà dit la valeur, & sur quelques morceaux de terre qu'elle lui avoit apportés en mariage, & qui n'étoient presque rien.

Il est vrai que le Marquis lui avoit reconnu une dot assez considérable, & de laquelle elle avoit pu vivre fort convenablement, si elle n'avoit rien changé à son état; mais la tendresse pour le jeune Marquis l'aveugla, & peut être falloit-il aussi qu'elle fut partie du coupable oubli de tous ses devoirs envers la fille.

Elle eut donc l'imprudence de renoncer à tous ses droits en faveur de son fils, & de se contenter d'une pension assez modique qu'il étoit convenu de lui faire, de l'autre elle se borna d'autant plus volontiers, qu'il devoit à la prendre chez lui, & à la défrayer de tout.

Elle se retira donc chez ce fils deux jours après la mort de son mari. Qui l'y reçut d'abord avec politesse. Le premier mois s'y passa sans qu'elle ait à se plaindre de l'accès qui n'a pour elle, mais aussi sans qu'elle ait à s'en plaindre. C'étoit de ces procès-treuds, & aiglonnantes, dont le cœur ne fautoit pas content, mais dont on ne peuttroit ni faire sentir, ni expliquer le défaut aux autres.

Après ce premier mois, son fils insensiblement la négligea plus qu'à l'ordinaire. Sa belle-fille, qui étoit naturellement forte & dédaigneuse, qui avoit vu par hasard quelques nobles du pays venir en aîez mauvaise onde rendre visite à sa belle-mère, qui la croisit elle-même forte au dehors de l'autre, que le Marquis lui avoit fait de l'espionner, redoubla de froideur pour elle, & s'empêtra de jour en jour de certains froids

qu'elle avoit eus jusqu'alors, & se relâcha si fort sur les attentions, qu'elle en devint choquante.

Aussi ma mère, qui de son côté avoit de la hauteur, en fut-elle extrêmement offensée, & lui en marqua un jour son ressentiment.

Je vous dispense, lui dit-elle, du respect que vous me devez comme à votre belle-mère ; manquez-y tant qu'il vous plaira, c'est plus votre affaire que la mienne, & je laisse au public à me venger là-dessus ; mais je ne souffrirai point que vous me traitiez avec moins de politesse que vous n'oseriez même en avoir avec votre égale. Moi, vous manquer de politesse, Madame ! lui répondit sa belle-fille en se retirant dans son cabinet : mais vraiment, le reproche est considérable, & je serois très-fâchée de le mériter. Quant au respect qu'en vous doit, j'espere que ce public, dont vous me menacez, n'y sera pas si difficile que vous.

Ma mère sortit outrée de cette réponse ironique, s'en plaignit quelques heures après à son fils, & n'eut pas lieu d'en être plus contente que de sa belle-fille. Il ne fit que

rire de la querelle , qui n'étoit disoit-il qu'un débat de femmes , qu'elles oublieroient le lendemain l'une & l'autre , & dont il ne devoit pas s'en mêler.

Les dédains de la jeune Marquise pour sa mère , ne lui étoient pas nouveaux ; il savoit déjà le peu de cas qu'elle faisoit d'elle , & la différence qu'elle mettoit entre la petite Noblesse de campagne de cette mère , & la haute naissance de feu le Marquis son pere : il l'avoit plus d'une fois entendu bâdirer là - dessus , & n'en avoit point été scandalisé. Ridiculement satisfait de la justice que cette jeune femme rendoit au sang de son pere , il abandonnoit volontiers celui de sa mère à ses plaisanteries : peut - être le dédaignoit - il lui-même , & ne le trouvoit-il pas digne de lui. Sait-on les folies & les impertinences qui peuvent entretenir dans la tête d'un jeune étourdi de grande condition , qui n'a jamais pensé que de travers ? Y a - t - il des misères d'esprit dont il ne soit capable ?

Enfin , ma mère que personne ne défendoit , qui n'avoit ni parens qui prissent son parti , ni amis qui s'intéressassent à elle : car des amis courageux & zélés , en a - t - on quand

en n'a plus rien, qu'on ne fait plus de si
gare dans le monde, & que toute la confi-
dation qu'on y peut espérer, est pour ainsi
dire à la merci du bon & du mauvais cœur
de gens à qui l'on a tout donné, & dont la
reconnoissance ou l'ingratitudo font défor-
mer les arbitres de vertu fort?

Enfin, ma mère, dis-je, abandonnée de
son fils, dédaignée de sa belle-fille, com-
muniée pour rien dans la maison, où elle étoit
devenue comme un objet de rire, ou elle
éclavoit en toute occasion l'insolente indif-
férence des valets, même pour tout ce qui la
regardoit, sortit un matin de chez son fils,
& se retira dans un très-petit appartement
qu'elle avoit fait louer par cette femme-de-
chambre dont je viens de vous parler tout-à-
l'heure, qui ne voulut point la quitter, &
pour qui, dans l'accommiodesement qu'elle
avoit fait avec son fils, elle avoit aussi retenu
cent écus de pension, dont elle a été près de
huit ans sans recevoir un sol.

Ma mère, en partant, laissa une lettre
pour le jeune Marquis, où elle l'instruifloit
des raisons de sa retraite; c'est-à-dire, de
toutes les indignités qui l'y forçoient, & lui

emandoit en même tems deux quartiers de la propre pension, dont il ne lui avoit encore rien donné, & dont la moitié lui devoit absolument nécessaire pour l'achat d'une infinité de petites choses dont elle ne pouvoit se passer dans cette maison où elle alloit vivre, ou plutôt larguir. Elle le pria aussi de lui envoyer le reste des meubles qu'elle s'étoit réservés en entrant chez lui, & qu'elle n'avoit pu faire transporter en entier le jour de sa sortie.

Son fils ne reçut la lettre que le soir, à son retour d'une partie de chasse, du moins pensera-t-il ainsi à sa mère, qu'il vint voir le lendemain, & à qui il dit que la Marquise seroit venue avec lui si elle n'avoit pas été indisposée.

Il voulut l'engager à retourner : il ne voyoit, disoit-il, dans sa sortie, que l'effet d'une mauvaise humeur, qui n'avoit point de fondement ; il n'étoit question, dans tout ce qu'elle lui avoit écrit, que de pures bagatelles, qui ne méritoient pas d'attention : vouloit-elle passer pour la femme du monde la plus épineuse, la plus emportée, & avec qui il étoit impossible de vivre, & mille

autres discours qu'il lui tint, & qui n'étoient pas propres à persuader.

Aussi ne les écouta-t-elle pas, & les combattit-elle avec une force dont il ne put se tirer qu'en traitant tout ce qu'elle lui disoit d'illusions, & qu'en feignant de ne la pas entendre.

Le résultat de sa visite, après avoir bien levé les épaules, & joint cent fois les mains d'étonnement, fut de lui promettre, en sortant, d'envoyer l'argent qu'elle demandoit avec tous les meubles qu'il lui falloit, qui lui appartennoient, mais qu'on lui changea en partie, & auxquels on en substitua de plus médiocres et de moindre valeur, qui, par là, ne furent presque d'aucune ressource pour elle, quand elle fut obligée de les vendre pour subvenir aux extrémités pressantes où elle se trouva dans la suite. Car cette pension, dont elle avoit prié qu'on lui avoit donné deux quartiers, & sur laquelle elle ne reçut tout au plus que le tiers de la somme, continua toujours d'être si mal payée, qu'il fut à la fin quitter son appartement, & d'aller successivement de chambres en chambres garnies, suivant son plus ou

moins d'exactitude à satisfaire les gens de qui elle les lonoit.

Ce fut dans le tems de ces tristes & fréquens changemens de lieux, qu'elle se défit de cette fidèle femme-de-chambre, que rien de tout cela n'avoit rebuile, qui ne se sépara d'elle qu'à regret, & qu'elle plaça chez la marquise de Viry.

Ce fut aussi dans cette situation que la veuve d'un Officier, à qui elle avoit autrefois rendu un service important, offrit de l'emmener pour quelques mois à une petite Terre qu'elle avoit à vingt lieues de Paris, & où elle alloit vivre.

Ma mere, qui l'y suivit, y eut une maladie, qui, malgré les soins de cette veuve, plus généreuses que riens, lui causa presque tout l'argent qu'elle y avoit apporté; de sorte qu'après deux mois & demi de séjour dans cette Terre, & se voyant un peu rétablie, elle put le parti de revenir à Paris pour voir son fils, & pour tirer de lui plus de neuf mois de pension qu'il lui devoit, ou pour empêcher ce même contre lui les voies de justice, si la dureté de ce fils ingrat l'y forçoit.

La Terre de la veuve n'étoit qu'à un demi-quart de lieue de l'endroit où la voiture que nous avions pris s'arrêtéoit ; ma mère l'y rejoignit, comme vous l'avez vu ; & nous nous y trouvâmes madame Darcire & moi. Voilà de quelle façon nous nous rencontrâmes. Elle n'étoit point en état de faire de la dépense ; elle avoit dessein de vivre à part, de se séparer de nous dans le repas ; & pour éviter de nous donner le spectacle d'une femme de condition dans l'indigence, elle eut devoir changer de nom, & en prendre un qui m'empêcha de la reconnoître. Revenons à présent où nous en étions.

Huit jours après notre reconnoissance chez cet Aubergille, nous jugeâmes qu'il étoit tems d'aller parler à son fils, & que sans doute il seroit de retour de sa campagne : madame Darcire voulut encore m'y accompagner.

Nous nous y rendimes donc avec une lettre de ma mère, qui lui appreaoit que j'étois sa sœur : dans la supposition qu'il dineroit chez lui, nous observâmes de n'y arriver qu'à une heure & demie, de peur de le manquer. Mais nous n'étions pas destinées à

le trouver siôt ; il n'y avait encore que la Marquise qui fit de retour , & l'on n'attendoit le Marquis que le surlendemain.

N'importe , me dit madame Darcire , demandez à voir la marquise , & c'étoit bien mon intention. Nous montâmes donc chez elle : on lui annonça mademoiselle de Tervire avec une autre Dame ; & pendant que nous lui entendions dire qu'elle ne fait qui nous sommes , nous entrons.

Il y avoit chez elle une assez nombreuse compagnie , qui devoit apparemment y dîner. Elle s'avança vers moi , qui m'approchois d'elle , & me regarda d'un air qui sembloit dire , que me veut-elle ?

Quant à moi , à qui ni le rang qu'elle tenoit à Paris & à la Cour , ni ses titres , ni le faste de sa maison n'en imposoient , & qui ne voyois tout simplement en elle que ma belle-sœur ; qui m'étois d'ailleurs fait annoncer sous le nom de Tervire , dont j'avais lieu de croire qu'elle avoit du moins entendu parler , puisque c'étoit celui de sa belle-mère , j'allai à elle d'une maniere assez tranquille , mais polie , pour l'embrasser.

Je vis le moment où elle doutoit si elle me

laisseroit prendre cette liberté-là : (je parle suivant la pensée qu'elle eut peut-être , & qui me parut signifier ce que je vous dis.) Cependant , toute réflexion faite , elle n'osa pas se refuser à ma politesse , & le seul expédient qu'elle y fut pour y répondre sans conséquence , fut de s'y prêter par un léger baïlement de tête , qui avoit l'air forcé , & qu'elle accordoit nonchalamment à mes avances.

Je sentis tout cela , & malgré mon peu d'usage , je démêlai à sa contenance pareilleuse & hautaine toutes ces petites fiertés qu'elle avoit dans l'esprit. Notre orgueil nous met si vite au fait de celui des autres , & en général les finesse de l'orgueil sont toujours si grossières : & puis j'étois déjà instruite du sien ; on m'avoit prévenue contre elle.

Joignez encore à cela une chose qui n'est pas si indifférente en pareil cas , c'est que j'étois , à ce qu'on disoit alors , d'une figure assez distinguée ; je me tenois bien , & il n'y avoit personne qui , à ma façon de me présenter , dût se faire une peine de m'avouer pour parente ou pour alliée.

Madame , lui dis-je , je juge par l'étonne-

ment où vous êtes, qu'on vous a mal dit mon nom, qui ne sauroit vous être inconnu : je m'appelle Tervire.

Elle continuoit toujours de me regarder sans me répondre. Je ne doutai pas que ce ne fut encore une hauteur de sa part : & je suis la sœur de M. le Marquis, ajoutai-je tout de suite.

Je suis bien fâchée, Mademoiselle, qu'il ne soit pas ici, me repartit-elle, en nous faisant asseoir ; il n'y fera que dans deux jours.

On me l'a dit, Madame, repris-je ; mais ma visite n'est pas pour lui seul, & je venois aussi pour avoir l'honneur de vous voir. (Ce ne fut pas sans beaucoup de repugnance que je finis ma réponse par ce compliment-là ; mais il faut être honnête pour soi, quoique souvent ceux à qui l'on parle, ne méritent pas qu'on le soit pour eux.) Et d'ailleurs, ajoutai-je sans m'interrompre, il s'agit d'une affaire extrêmement pressée, qui doit nous intéresser mon frère & moi, & vous aussi Madame, puisqu'elle regarde ma nièce.

Ce n'est pas à moi, me dit-elle en sou-

158 *Vie de Marianne,*

riant, qu'elle a coutume de s'adreſſer pour ses affaires, & je crois qu'à cet égard-là, Mademoiſelle, il vaut mieux attendre que M. le Marquis soit revenu, vous vous en expliquerez avec lui. Son indifférence hâdiss me cho pri, je vis aux mines de tous ceux qui étoient présens, qu'on nous écoutoit avec quelque attenion. Je venois de me nommer; les airs frois de la jeune Marquise ne paroilloient pas me faire une grande impression; je lui parlois avec une attenion ferme, qui comme goit à me donner de l'importance, & qui rendoit les autres curieux de ce qui deviendroit notre entretien; car voila comme font les hommes. De façon que, pour punir la Marquise du peu de souci qu'elle prenoit de ma mort, je résolus sur le champ d'en venir à une discussion qu'elle vouloit éloigner, ou comme fatigante, ou comme étrangere à elle, & peut-être aussi comme homœuse.

Il est vrai que ceux que j'aurois pour témoins étoient les amis; mais je jugeois que leur attention curieuse & maligne, les disposeroit favorablement pour moi, & qu'elle alloit leur tenir lieu d'équité.

J'étois avec cela bien persuadé qu'ils ne favoient pas l'horrible situation de ma mère, & j'aurois pu les défier, & me sembler, de quelque caractère qu'ils fussent, raisonnable ou non, de n'en être pas scandalisés quand ils la fauroient.

Madame, lui dis-je donc, les affaires de ma mère sont bien simples & bien faciles à entendre ; tout se réduit à de l'argent qu'elle demande, & dont vous n'ignorez pas qu'elle ne fauroit se passer.

Je viens de vous dire, repartit-elle, que c'est à M. le Marquis qu'il faut parler ; qu'il sera ici incessamment, & que ce n'est pas moi qui me mêle de l'arrangement qu'ils ont l'eclat ensemble.

Mais, Madame, lui répondis-je en tournant aussi bien qu'elle, tout cet arrangement ne consiste qu'à acquitter une pension qu'on a négligé de payer depuis près d'un an, & vous pouvez, sans aucun inconvenient, vous mêler des embarras d'une belle-mère qui vous a aimée jusqu'à vous donner tout ce qu'elle avoit.

J'ai ouï dire qu'elle tenoit elle-même tout ce qu'elle a donné, de feu M. le Marquis,

reprit-elle presque d'un ton moqueur, & je ne me crois pas obligée de remercier madame votre mère de ce que son fils est l'héritier de son père.

Prenez donc garde, Madame, que cette mère s'appelle aujourd'hui la vôtre aussi-bien que la mienne, répondit-je, & que vous en parlez comme d'une étrangère, ou comme d'une personne à qui vous seriez fâchée d'appartenir.

Qui vous dit que j'en suis fâchée, Mademoiselle, reprit-elle ; & à quoi me serviroit-il de l'être ? En seroit-elle moins ma belle-mère, puisqu'enfin elle l'est devenue, & qu'il a plu à feu M. le Marquis de la donner pour mère à son fils ?

Faites vous bien réflexion à l'étrange discours que vous tenez là, Madame : lui dis-je en la regardant avec une espèce de pitié. Que signifie ce reproche que vous faites à feu M. le Marquis de son mariage ? Cela enfin, s'il ne lui avoit plus d'épouser ma mère, son fils apparemment n'avoit pas mal été au monde, & ne seroit pas aujourd'hui votre mari. Est-ce que vous voudriez qu'il ne soit pas né ? On le croiroit ; mais assurément ce

n'est pas là ce que vous entendez : je suis persuadée que mon frere vous est cher , & que vous êtes bien - aise qu'il vive. Mais ce que vous voulez dire , c'est que vous lui souhaiteriez une mere de meilleure maison que la sienne , n'est - il pas vrai ? Hé bien , Madame , s'il n'y a que cela qui vous chagrine , que votre serté soit en repos là - dessus. M. le Marquis étoit plus riche qu'elle , j'en conviens , & de ce côté-là vous pouvez vous plaindre de lui tant qu'il vous plaira , je ne le défendrai pas. Quant au reste , soyez convaincue que sa naissance valoit la sienne , qu'il ne se fit aucun tort en l'épousant , & que toute la Province vous le dira. Je m'étonne que mon frere ne vous en ait pas instruite lui-même ; & madame Darcire que vous voyez , avec qui je suis arrivée à Paris , & dont je ne doute pas que le nom n'y soit connu , voudra bien joindre ton témoignage au mien. Ainsi , Madame , ajoutai-je sans lui donner le tems de répondre , reconnoîtrez - la en toute sûreté pour votre belle - mere , vous ne risquez rien ; rendez - lui hardiment tous les devoirs de belle - fille que

vous lui avez refusés jusqu'ici ; réparez l'injustice de vos dédains passés, qui ont dû déplaire à tous ceux qui les ont vus, qui vous ont sans doute gênée vous-même, qui auraient toujours été injustes, quand ma mère auroit été mille fois moins que vous ne l'avez crue, & reprenez pour elle des façons & des sentiments dignes de vous, de votre éducation, de votre bon cœur, & de tous les témoignages qu'elle vous a donnés des tendresses du sien, par la confiance avec laquelle elle s'est fiée à vous & à son fils de ce qu'elle deviendroit le reste de sa vie.

Vous feriez vraiment d'excellens sermons, dit-elle alors en se levant d'un air qu'elle rischoit de rendre indifférent & distrait, & j'entendrois volontiers le reste du vôtre ; mais il n'y a qu'à le remettre. On vient nous dire qu'on a servi ; dinez-vous avec nous, Mesdames.

Non, Madame, je vous rends grâce, répondis-je, en me levant aussi avec quelque indignation, & je n'ai plus que deux mots à ajouter à ce que vous appelez mon sermon. Ma mère, qui ne s'est rien réservé, & qui

vous & son fils avez tous deux abandonnée aux plus affreuses extrémités, qui a été forcée de vendre jusqu'aux meubles de rebut que vous lui aviez envoyés, & qui n'étoient pas ceux qu'elle avoit gardés; enfin, cette mère, qui n'a cru, ni son fils, ni vous, Madame, capables de manquer de reconnaissance, qui, moyennant une pension très-médiocre dont on est convenu, a bien voulu renoncer à tous ses droits, par la bonne opinion qu'elle avoit de son cœur & du vôtre; elle, que vous aviez tous deux engagé à venir chez vous pour y être servie, aimée respectée autant qu'elle le devoit être, qui n'y a cependant eiluyé que des affronts, qui s'y est vue rebatée, méprisée, insultée, & que par-là vous avez forcée d'en sortir pour aller vivre ailleurs d'une petite pension qu'on ne lui paie point, qu'elle n'avoit eu garde d'envisager comme une ressource, qui est cependant le seul bien qui lui reste, & dont la mediocrité même est une si grande preuve de sa confiance: cette belle-mère infortunée, si panie d'en avoir cru sa tendresse, & dont les intérêts vous importent si peu, je viens

vous dire, Madame, que tout lui manquoit
hier ; qu'elle étoit dans les derniers besoins ;
qu'on l'a trouvée ne sachant ni où se retirer,
ni où aller vivre ; qu'elle est actuellement
malade, logée dans une misérable Auberge,
où elle occupe une chambre obscure qu'elle
ne pouvoit pas payer, & dont on alloit la
mettre dehors à moitié mourante, sans une
femme de ce quartier-là, qui passoit, qui
ne la connoissoit pas, & qui a eu pitié d'elle :
je dis pitié à la lettre, ajoutai-je, car cela
ne s'appelle pas autrement, & il n'y a plus
moyen de ménager les termes (& effecti-
vement, vous ne sauriez croire tout l'effet que
ce mot produisit sur ceux qui étoient présens) ;
& ce mot qui les remua tant, peut-être au-
roit-il blessé leurs oreilles délicates, & leur
arroît-il paru ignoble & de mauvais goût,
si je n'avois pas compris, je ne fais comment,
que pour en ôter la bonté & pour l'en ren-
vire touchant, il falloit fortement appuyer
d'illis, & paroître surmonter la peine & la
confusion qu'il me faisoit à moi-même).

Aussi les vis-je tous lever les mains, &
donner par différens gestes des marques de
surprise & d'émotion.

Oui, Madame, repris-je, voilà quelle étoit la situation de votre belle-mère quand nous l'avons été voir ; on alloit vendre, ou du moins retenir son linge & ses habits, quand cette femme, dont je vous parle, a payé pour elle, sans savoir qui elle étoit, par pure humanité, & sans prétendre lui faire un prêt.

Elle est encore dans cette Auberge, dont son état ne nous a pas permis de la tirer. Cette Auberge, Madame, est dans tel quartier, dans telle rue, & à telle enseigne ; consultez-vous là dessus, consultez ces Meilleurs, qui sont vos amis ; je ne veux qu'eux pour Juges entre vous & la Marquise votre belle-mère. Voyez si vous avez encore le courage de dire que vous ne vous mêlez point de ses affaires. Mon frère est absent ; voici une lettre qu'elle lui écrit, que je lui portois de sa part, & je vous laisse : adieu, Madame.

Une cloche qui appelloit alors mon amie la Religieuse à ses exercices, l'empêcha d'achever cette histoire, qui m'avoit heureusement distraite de mes tristes pensées, qui avoit duré plus long-temps qu'elle n'avoit cru

166 *Vie de Marianne*,
elle-même, & dont je vous enverrai incessam-
ment la fin avec la continuation de mes
propres Aventures.

Fin de la Onzième Partie.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE **.

DOUZIEME PARTIE.

VOILA, Madame, la dernière partie de ma vie. Quel effort ! direz-vous, après quatre années de silence. Oh ! tant qu'il vous plaira. Il s'agit de la conclusion de mon histoire & de celle de cette aimable Religieuse, dont les malheurs m'avoient si vivement touchée. Est-ce donc si peu de chose ? & pouvez-vous, de bonne foi, me donner moins de temps pour terminer son histoire & la mienne ? Faites attention, s'il vous plaît, que j'ai ma répu-

tation d'auteur à soutenir, & que j'aurai peut-être encore trop tôt détrompé le Public sur mon compte. Un petit génie comme le mien voit toujours quelque imperfection dans son ouvrage ; il le corrige & le retouche sans cesse ; encore, après tout cela, ne se hasarderait-il à le faire paraître qu'après avoir bien prévenu ses lecateurs par sa modestie.

Je vous avouerai, Madame, qu'après l'histoire de l'aimable Tervire, je n'eus plus de goût pour le Cloître ; une idée bien différente me captiva pour le moment. Vous souviendrez - il de cet homme de condition qui m'avoit proposé de m'épouser ? Oui, sans doute, cela est trop intéressant pour l'oublier. Si sa maniere aitée n'étoit pas des plus galantes, du moins étoit-elle franche & naïve ; & celle là vaut bien l'autre, me disois - je en mon petit moi-même. Il a du monde, un grand savoir vivre, une conversation aisee & très-agréable ; car il ne m'étoit rien échappé pendant tout le tems que nous restâmes avec lui chez madame Dorlin. Oh ça, Marianne, que feras-tu ? (c'est toujours moi qui parle.) Consentiras - tu à épouser ce galant homme ? En vérité je le crois, si ma

chere

chère mère le veut. Mais que lui donnerais-je ? Oh ! ici je m'égare, je me trouble, car je n'ai rien, je ne possède rien ; mon cœur même n'est plus à moi, il est absolument à M. de Valville. Oui, je dis absolument ; il m'est impossible de l'oublier, tout à gré & tout infidèle qu'il est. Je ferai donc malheureuse, ce brave homme aussi, puisqu'il me sera impossible de l'aimer.

J'en étais là, madame, quand une Sœur converse vint me dire : on vous attend au parloir, c'est madame de Miran & madame Dorlin. Bon, dis-je, cela va bien, j'aurai deux conférences au lieu d'une.

Ah ! ma chère mère, que je suis ravié de vous voir, & aussi-tôt je sais la main, que je batis avec les plus vifs sentiments de tendresse. Ne foyez pas fâchée, dis-je à madame Dorlin, si mes transports m'empêchent de vous témoigner la plus sincère reconnaissance. Point de complimens avec moi, chère Mariâne, répondit-elle ; je suis charmée de vos attentions pour cette mère qui vous aime tant.

Hé bien, dit alors madame de Miran, comment te trouves-tu aujourd'hui, chère

fille ? Ta tristesse continue-t-elle toujours ? N'es-tu pas bien en colere contre mon fils ? Pour ma tristesse, ma chere mere, repris-je, elle est extrême ; je suis dans un abandon total de moi-même. Je croyois devenir véritablement votre fille ; cette idée-là m'avoit ravié ; mais elle s'évanouit & cause tout mon malheur.

Ma chere fille, répondit madame de Miran, tes chagrins me feront mourir. Je n'ai aucune nouvelle de mon fils ; je le crois encore à Versailles. On dit qu'il est très-languissant ; il ne voit personne : j'ignore comment cette affaire-ci tournera. Mais qu'elle aille comme elle pourra, tu seras toujours ma chere fille, je ne t'oublierai jamais ; non, c'est une chose assurée. Je t'aime plus que mon fils, entends-tu, Marianne ? cela est vrai, très-vrai.

Ah ! ma chere mere, dis-je, vous me ravissez ; je ne puis soutenir l'excès de ma tendresse pour vous. Et c'étoit la pure vérité, Madame : mon amour pour madame de Miran étoit monté au dernier période ; l'infidélité du fils avoit réuni toutes les facultés de mon ame en faveur de la mere.

Après un moment de silence, & avoir essuyé nos larmes; (je dis nos larmes, car nous pleurions toutes trois avec profusion) je racontai à ma mère & à madame Dorfin la déclaration singulière que l'Officier m'avait faite. Vous le connaissez sans doute, ajoutai-je, & même, m'a-t-il dit, très-particulièrement; alors ces deux Dames se regarderent en souriant.

Hé bien, ma fille, dit madame de Mireu, que penses-tu de cette proposition-là? Est-elle de ton goût? oui, certainement. Nous le connaissons, c'est un parfaitement honnête homme, d'une famille distinguée, gentilhomme d'honneur, qui a un mérite infini. Je crois que tu seras heureuse avec une personne de ce caractère. Je le crois aussi, dit madame Dorfin; il n'y a pas à balancer un moment. Qui; mais, Madame, répondit ma mère, que deviendra Valville? Après tout, continua-t-elle, rien ne prêche, je te dirai ma pensée avant que les huit jours qu'il t'a donné pour te consulter soient écoulés. Mais dis-nous un peu ce que tu en penses toi-même? te plaît-il? L'aimes-tu déjà, ma fille? Oh que non, ma chère mère; il s'en

faut bien, mon cœur n'est pas sujet à l'in-
confiance. Je raisonne d'une certaine façon,
& cette façon de raisonner ne me permet
pas de m'engager à présent ; car, ajoutai-je,
ma chère mère, que puis-je donner à ce gé-
néreux Officier pour la récompense de ton
excessive bonté pour moi ? La fortune ne m'a
laisse qu'un cœur ; il est à votre fils, apporter-
ai-je à un mari pour toute dot une ame
préoccupée & un cœur enflammé pour un
autre ? Voilà un beau présent à faire à ce
génial homme. Non, ma chère mère, je
ne puis m'y résoudre ; une pareille ingratitu-
de m'aideroit le mépris des hommes &
l'ordre de Dieu : du moins en n'épousant
personne, je ne tromperai personne ; je
me livrerai entièrement à ma chère mère ;
& en disant cela, j'arrosois sa main de mes
larmes.

Cette fille me charme, disoit elle à ma-
dame Dorlin ; plus je la connois, plus je
me sens d'attachement pour elle. Eh ! qui
ne l'aimeroit pas avec de pareils sentimens ?
Non, je n'ai connu de ma vie une si aimable
enfant.

Nous en étions là lorsque nous fumes inter-

rompus par une voix qui demandoit Mademoiselle Varthon : cette voix n'échappa point à madame Dorfin ; elle crut reconnoître un laquais à M. de Valville. Taisons-nous un moment, dit-elle ; il me vient une pensée. Madame Dorfin, intriguée, prêta l'oreille avec une grande attention, & comprit d'abord la fin de l'aventure. Le laquais donna une lettre à mademoiselle Varthon, qui lui dit d'une voix basse, 'après un instant de silence : Mon ami, informez votre Maître que je ne manquerai pas d'aller chez madame de Kilbare. Et comment se porte-t-il depuis hier ? a-t-il vu madame sa mère ? Non, répondit le laquais, il n'ose encore se présenter devant elle ; mais je crois qu'il doit lui parler ce soir. Bon jour, faites-lui bien mes compliments.

Le laquais étant descendu dans la cour, madame Dorfin le vit par la fenêtre, & reconnut le *Fac-totum* de M. de Valville. Voilà, dit-elle, des preuves bien évidentes de leur intelligence. Hé bien, dit-elle à ma mère, que pensez-vous de tout ceci, Madame ? que dites-vous de l'hypocrisie de cette Demoiselle Varthon ? N'a-t-elle pas

voulu vous en imposer par son étalage de fierté & de grandeur d'âme.

Ce que je pense, répond madame de Miran, c'est que mon fils est très heureux d'être tombé dans les filets de cette petite personne-là ; qu'il s'en repentira, mais peut-être trop tard. Pour moi, je vous protégez qu'il ne l'épousera jamais de mon consentement ; & tout de suite, en s'adressant à madame Dorlin : faites-moi un plaisir ; vous êtes en liaison avec madame de Kilnare ; c'est une femme de mérite, qui entend raison, trouvez moyen de lui rendre une visite imprévue : vous y trouverez mon fils ; la Varrhon ne pourra contester ce rendez-vous : examinez bien leur contenance, ensuite informez madame de Kilnare de mes desseins, de l'inconstance de mon fils, & du manège de cette jeune fille. Madame Dorlin promit d'exécuter ce projet. C'est une dangereuse petite créature, que votre demoiselle Varrhon ! s'écria madame de Miran. Croiroit-on qu'à son âge on pût être capable d'une si parfaite dissimulation ? Tranquillise-toi, ma fille, voyant que mes soubirs me suffoquent ; cette aventure tournera à ton avan-

tez ; je prendrai de fortes mesures là-dessus.

Ah ! ma chère mère , lui dis-je , de grâce , ne chagrinez point M. de Valville à cause de moi ; je ne le mérite pas. Son inconstance n'est point blâmable ; ce n'est qu'une suite des malheurs qu'entraîne l'obérité de ma naissance. Je me trouvai mal en disant cela ; mon cœur venoit de faire un effort qui lavoit épuisé ; il fallut me remettre dans ma chambre. Courage, ma chère fille , s'écria ma chère mère lorsqu'on me conduissoit , demain je viendrai te voir : console-toi , mon enfant : mais je ne pus répondre ; on me mit sur mon lit , où je restai une heure sans connoissance.

Après cette crise de chagrins , je me trouvai assez traquille. Je dis traquille , cela est vrai ; car j'étois incapable de goûter ni joie , ni tristesse. Je râfavoisois cependant en moi-même , mais ce râfoulement-là ne me paroiffoit ni agréable , ni dououreux ; mon état ressembloit fort à celui d'un imbecille , qui fait des discours où il ne conçoit rien. N'étant levé , je me laissai aller négligemment dans un fauteuil. On m'apporta à man-

ger, je mange ; on me présente à boire, je bois ; on me parle, j'ouvre de grands yeux & ne réponds rien.

La sœur Converse qui me servait, me voyant dans cet abattement, s'écriait de temps en temps : Bon Dieu ! Sainte Vierge ! qu'est-ce que tout ceci ? Je crois que cet enfant s'ennuie. Eh ! Mademoiselle, en me prenant les mains, vous trouvez - vous mal ? Point de réponse.

La Religieuse mon amie arrive aussi ; elle m'approche, je ne la vois point ; bon soir ma fille ; je ne réponds rien. Hé mais, me me dit-elle, parlez donc ; vous êtes-til encore survenu quelque nouveau sujet de chagrin ? Eh ! oui, m'écriai-je alors, & je me tus. Mais de grâce, ma chère enfant, continue-t-elle, dites moi donc quelque chose. Enfin, à force de me tourmenter, elle réveille un peu mes efforts, la circulation du sang commence à agir ; en un clin, mon anéantissement se dilate peu-à-peu.

Je lui relate l'aventure de mademoiselle de Marthon. Hé bien, qu'est-ce que cela signifie, répond ma Religieuse ? Rien du tout. Quoi ! ma Révérende Mère, ce tens-

dez-vous, cette intelligence ne veulent rien dire ! Non, rien ; au contraire, reprit-elle, j'en conclus un grand avantage pour vous.

M. de Valville cherche à voir & à connoître votre Rivale, tant mieux ; c'est là le seul moyen de s'en rebouter. Vous pensez bien ma fille, qu'êtant épris de ses charmes, ces charmes captiveront toujours son cœur, s'il ne découvre pas ses défauts. Et comment voulez-vous qu'il les connaisse, à moins qu'il ne les fréquente ? Ses premières impressions subsisteront : que dis-je ? ce n'est pas assez, elles s'augmenteront par les difficultés, s'il ne connaît que médiocrement la personne aimée : il n'y a donc que les fréquentes conversations qui puissent diminuer sa tendresse pour elle. Car je suis presque certaine, qu'il n'est qu'obéï à des grâces de la Vérité ; de sorte que ce sera un bonheur pour vous, puisque vous vous figurez que c'est un bonheur de ramener un innoble Amant. Oui, je le répète, c'est un avantage, & un grand avantage qu'il la voie, & qu'il la pratique souvent. Cette fille est simple, fière & coquette tout ensemble, naturellement brouillonne ; M. de

Valville ne manque point de pénétration, il connoîtra bientôt tout ce que vaut sa nouvelle conquête, & cette connoissance-là le fera rougir de vous avoir abandonnée pour un sujet qui vous est inférieur à tous égards.

Ainsi, ma fille, que ces visites furtives n'alterent point votre repos; vous devez bien plutôt vous en réjouir; c'est un courrier qui annonce votre triomphe: car vous concevez aisément qu'une fille, quelques charmes qu'elle ait, perd beaucoup de ses appas quand elle est assez imprudente d'accorder des rendez-vous. Ces rendez-vous plaisent d'abord à un Amant, cela est vrai; mais lorsqu'il y fait réflexion, il en voit toute la conséquence: cette trop grande facilité dans une Maîtresse lui cause toujours des soupçons; ces soupçons-là s'augmentent de plus en plus, parce qu'ordinairement on ne se borne pas à ces minuties. Un Amant qui a de l'esprit, juge par ce premier rendez vous qu'il en est aimé; cette idée le porte à d'autres tentatives. Une fille qui commence à s'oublier, passe sur mille petites bagatelles qu'elle ne croit pas tirer à conséquence; ces bagatelles, toutes

frivoles qu'elles lui paroissent, la menent plus loin, & plus loin encore; cette aisance rebute bien vite un Amant délicat, & le rend toujours infidele.

M. de Valville va tracasser de cette manière avec la Varthon pendant quelques jours, peut être quelques mois, après quoi il fera des réflexions; il comparera votre mérite & votre façon d'agir, avec les manières & l'esprit de cette nouvelle Maitresse. L'examen fait, adieu mademoiselle Varthon, son cœur reviendra à Marianne plus amoureux que jamais.

J'avoue, Madame, que cette bonne Religieuse me ravissoit en parlant de la sorte; il me paroissoit qu'elle raisonneoit assez juste, du moins ce raisonnement-là flattoit mon foible cœur par l'endroit le plus sensible. Son discours séduisant me ramena tout-à-fait dans mon bon sens; de sorte que je dormis cette nuit d'un profond sommeil, & que je n'eus presque plus d'inquiétude sur les visites de mademoiselle Varthon.

Le matin, dès qu'elle entra dans ma chambre, je courus l'embrasser avec des démoni-

trations de joie qui la ravirent. Ah ! Dieu soit bénî, ma chère fille ; vous voilà à merveille ; or si, à merveille ; & telle que je vous veux : allons, tout tournera bien, n'est-il pas vrai, Marianne ?

Je l'espêçai, répondis-je : je me sens extrêmement soulagée ; la tranquillité commence à s'insinuer de mon ame, ce qui me fait bien augurer pour la suite.

J'en fais châtinée, ma fille, me dit-elle en collant son visage sur le mien. Hé bien, puisque vous êtes mieux, & en effet je vous trouve très-froide ce matin, racontez-moi un peu ce que vous avez conclu avec Madame de Miran, touchant la proposition de l'Officier.

Rien, chère amie, dis je ; elle ne s'est point encore déterminée sur ce point, ni moi non plus. D'ailleurs nous fûmes interrompues par le laquais de M. de Valville, qui apporta la lettre à mademoiselle Varthon ; cette triste catastrophe m'obligea de quitter ma mère. Hé bien, reprit-elle, voulez-vous savoir ma pensée là-dessus ? De tout mon cœur, répondis-je avec précipitation ; je me trouve si

bien de vos conseils, que je ferai charmée d'être instruite par vous de ce que je dois faire dans cette occasion.

Voici donc, Marianne, ce que je pense à ce sujet. Savez-vous, ma chère fille, qu'un homme de ce caractère mérite votre attention. Vous me direz, il est vrai, que votre cœur est prévenu que vous ne l'aimerez jamais : cela sera faux, Marianne. C'est-là votre pensée aujourd'hui, je le crois ; mais vous changerez de sentiment, ma fille ; c'est moi qui vous le prédis. Vous oublierez M. de Valville quand vous aurez mérement réfléchi sur le mérite de cet homme-là ; la conduite qu'il tiendra pour s'attirer votre estime, fera impression sur votre âme ; sa déference, ses manières, sa tendresse, tout cela, dis je, captivera peu-à-peu votre attention ; cette attention-là produira l'estime. Or, Marianne, il n'y a plus qu'un pas à faire de l'estime à l'amour : je suppose ici un hymen, & que votre infidèle ne revienne plus vers vous.

Oui, chère fille, je soutiens qu'un homme poli & aimable de cœur & de tempérament, quelque âgé qu'il soit, touche toujours notre âme. C'est d'abord par reconnaissance, en-

suite par estime ; de l'estime on passe à l'amitié , & de l'amitié à la tendresse. Tel est , ma chère fille , tel est le cercle qui enchaîne insensiblement un cœur comme malgré lui. Vous n'aimez pas à cette heure cet Officier , cependant vous avouez que sa maniere de s'expliquer vous a plu ; vous êtes , outre cela , convaincue qu'il a du mérite & une ame noble ; en un mot , de très-belles qualités : vous voilà déjà à la premiere démarche qui vous portera à l'aimer. Bientôt son respect ; je dis son respect , car sa façon d'agir prouve qu'il en aura toujours pour vous , touchera votre cœur ; ajoutez ensuite un amour tendre & constant , des manieres prévenantes , & jugez si vous pourriez y résister. Non , Marianne , je vous connois trop pour me tromper. Oui , je vous le répète , vous serez heureuse , Marianne , & même très-heureuse avec un homme de ce caractère.

Vos raisons , ma chère amie , lui dis-je , sont convaincantes ; elles me plaisent infiniment : j'avoue même que l'espérance dont vous me flattez , d'oublier un jour M. de Valville , pourroit m'obliger à cette démarche. Cependant je vous accorde que ce ga-

lant homme pourroit me rendre heureuse ; mais où trouverai-je une mere semblable à madame de Miran ; & que ferai-je de la tendresse excessive que j'ai pour elle ? Je l'entretiendrai , me direz - vous : oh ! qu'il y aura de différence ! Son amitié me tient lieu de tout aujourd'hui ; peu-à-peu elle m'oubliera , je n'aurai plus besoin de son secours ; je ne la verrai que rarement : cette idée seule ; oui , cette seule idée , ma chere amie , me retiendroit , quand mon cœur ne seroit pas aussi attaché à M. de Valville. Cependant elle est la maîtresse de mon sort ; je terminerai cet hymen dès qu'elle me l'ordonnera. Mais laissons cette matière ; faites - moi le plaisir de finir vos aventures , pertuadée que vos disgraces adouciront les miennes.

Hé bien , dit-elle , j'y consens ; mais promettez - moi que vous ferez vos efforts pour vous tranquilliter , & que vous serez toujours de mes amies , malgré l'élévation où je prévois que vous arriverez. A peine lui eus - je juré une amitié éternelle , qu'elle continua ainsi son histoire.

Ma chere fille , dit-elle , les sentimens de votre ame ont fait de vives impressions sur

mon cœur, je vous suis attachée pour toute ma vie par les liens d'une parfaite amitié, & cette amitié ferait tout le bonheur de ma vie si je pouvais la passer avec vous; vos aimables qualités me sont trop connues pour douter d'un parfait retour. Si je ne consultois donc que ma satisfaction, je louerois votre dessin, je vous engagerois par mille façons à embrasser la vie Religieuse; mais ma tendresse à votre égard m'oblige à vous prier de consulter long-tems votre cœur.

Vous avez de l'esprit, une pénétration vive, écoutez avec attention ce qu'il me reflète à vous dire, profitez de mon exemple, & ne soyez pas comme moi la dupe de votre cœur.

J'ai été jeune, j'ai eu des grâces, j'ai aimé & j'ai cru être aimée. Dufsan, cet Amant cheri, après avoir obtenu un Régiment, eut encore une succession considérable, à laquelle il ne s'attendoit pas; il devoit m'élever à un état brillant, mais mes soupçons jaloux firent son infortune & la mienne; sa prétendue inconstance, car je le croyois infidèle, a causé mon entrée dans le Cloître. Je me persuadois que cette démarche réduirait ma

véloge

volage au désespoir ; trompée de ces fausses images, j'ébauchai & consummai tout de suite mon sacrifice.

Mais entrons dans un détail plus circonscrit. Il vous souvient, sans doute, Marianne, de la visite & du discours que je fis à ma belle-sœur. Satisfait d'avoir un peu mortifié cette siére Duchesse, je revernois triomphante : rien ne flatte plus notre amour-propre que d'humilier l'ergueil de ceux qui nous méprisent ; mais, hélas ! chère amie, que je payai cher ces mouvements de satisfaction ! A peine fus-je de retour à l'auberge où étoit ma mère, qu'elle expira entre mes bras, & ne put proférer que ces paroles : Venez, ma chère fille, embrassez votre mère, oubliez mon peu de tendresse pour vous : ah ! que ne puis-je réparer ma faute ! J'expire, ma fille, & elle mourut. Vous devez croire, Marianne, que mon désespoir fut aussi grand qu'il étoit juste. Madame Darcire, pénétrée de mon état, me fit transporter dans notre appartement, où je restai comme immobile pendant fort long-tems : il est même certain que j'aurois fini ma triste vie sans le secours de cette Dame & de M. Durkin,

qui arriva peu de tems après ce funeste accident. Dursan , plein d'une respectueuse tendresse , trouva cependant le moyen de me consoler ; il me disoit sans cesse que notre prochaine union devoit ranimer mon courage , s'il étoit vrai que j'eusse pour lui quelques sentiments de compassion.

Pendant que je fixois toutes mes penées sur cette flattueuse espérance , j'appris que mon frère & sa femme , bien loin d'avoir marqué quelque sentiment de compassion pour ma chere mère , étoit retourné tout à-coup à la campagne sans avoir laissé aucun ordre pour ses funérailles , je n'entendis même aucune de leurs nouvelles : mais je m'en confolai ; l'agréable idée que je me formois de m'unir à Dursan , me tint lieu de tout , & je compris par-là que ce qui n'est point amour n'occupe pas long-tems un cœur amoureux.

Envirois un mois après ce triste événement , madame Darcire retourna en Province. Me trouvant seule , je me déterminai à entrer dans un Monastère , afin de n'être pas exposée aux traits de la médisance. L'amour ne laissoit pas de s'opposer à ma réso-

trion; il me faisoit envisager les funestes suites du parti que je voulois prendre, & il cherchoit à m'effrayer par les rigueurs de l'affection; mais toujours en garde contre ses mouvements, il eut henné de faire sentir, mon devoir en philosophie. Sure du cœur de Durfan, je pris donc le parti de venir ici pour six mois: la rentrée pour mon infatigable mère ne put obtenir un terme moins long. J'insposai encore silence aux amoureux mouvements de mon amant, & j'obligai mon Amant de souffrir ce délar: c'eût cependant été qui a été la source de mes eutins chagrins.

Durfan étoit d'une figure trop aimable pour ne pas éeller un cœur, quelqu'indifférence qu'il pût lire. Mademoiselle de L.... ne fut ce possible d'imprécion, le voyoit souvent: il occupoit avec sa mère un quartier de leur Hôtel. Cette Demoiselle, qui possédoit des biens immenses, touchée du mérite de ce jeune & aimable Cavalier, s'étoit laissée surprendre à un amour violent: cet amour impétueux la poussa à nous trahir; elle n'inspira de la jalouſie, elle lui insinua des soupçons.

Une fille éperdument amoureuse, ne me

nage rien pour parvenir à ses fins ; elle crut qu'en nous défaillant, elle le rendroit sensible à ses charmes : elle s'abusa, & nous trompa tous deux. Il fut outré de mes frondeurs, & moi de sa prétenue inconstance ; il va comme un déspiré rejoindre son Régiment, & je prends le voile. Il ignoroit ma résolution ; je ne l'avois rien dit de sa fuite. Cette perfide amie ; car elle avoit gagné mon estime & ma confiance par des manières flatteuses & infiniment prévenantes ; cette perfide, dis-je, profita à l'entièrement de cette séparation. Elle informe Dursan par des lettres pleines d'artifices, qu'un autre me explovoit, & qu'un hymen alleoit bientôt nous unir à jamais. La rage s'empare de son esprit ; il se marie sans amour ; je me fais Religieuse sans vocation. Pendant qu'il forme ses liens, j'en tissus d'autres pour m'asservir dans un dur esclavage. A peine eus-je prononcé mes Vœux, que les nuages qui m'avoient environnée jusques-là, s'éclipsèrent. Je connus, mais trop tard, qu'abusée par des sentiments équivoques, mes démarches avoient été un peu précipitées. Marianne, écoutez bien ceci.

Dursan, de retour à Paris, apprend avec surprise mes engagements : il ne fait que penser de ma conduite ; cette idée l'inquiète, le trouble ; il veut s'en éclaircir.

Une Dame de ses amies, avec laquelle je n'avois aucune habitude, vient au Parloir, me demande & m'instruit du désordre de Dursan. J'apprends les motifs qui l'avoient engagé à me quitter brusquement ; frappée de ce dénouement, mes larmes furent les seuls interprètes des sentimens de mon ame : cette Dame lui en fait un récit touchant. Mon Amant trouve le moyen de me parler, il se justifie ; je m'explique, il connaît la malice de sa pernicieuse Confidente, & la trame qu'elle avoit ourdie pour nous défaire : ses soupirs, ses sanglots, ne me prouvent que trop son innocence. Alors je sens vivement tout le prix de la perte que j'ai faite ; mon malheur est sans remede, son infertilité n'a plus de ressource.

Figurez-vous, belle Marianne, quelle fut notre situation. Pour moi, l'état où je me trouvai réduite seroit impossible d'exprimer. Mon ame alors est agitée des plus cruels transports ; la clarté s'éclipse tout-à-coup de

mes yeux, je tombe pâmée au milieu du Parloir.

La Tourriere, qui entendit le bruit de ma chute, accourt en diligence. Mon Amant, assuré qu'il me venoit du secours, se retire pour épargner ma réputation, & cacher son défordre : il ne pouvoit me soulager à cause des grilles qui nous séparoient. Revenue de ma faiblesse, je me trouve dans mon lit, attaquée d'une fièvre ardente. Que vous dirai-je, chère fille ? Je restai six mois malade & languissante, pendant lesquels je reçus nombre de lettres du malheureux Dursan. Ces lettres, bien loin de me calmer, aigrissoient ma douleur ; plus je réfléchissois, plus ces réflexions-là devenoient cruelles. Ah ! dissois-je, perdre ce que l'on aime & ce qui peut rendre heureuse, c'est un malheur ; mais le perdre par sa faute, c'est un sujet de s'affliger d'autant plus grand, qu'on ne peut se plaindre que de soi-même.

Ces plaintes irriterent mes désirs, mes désirs augmenterent mes peines. La situation de mon Amant étoit à peu-près égale à la mienne : c'est une espèce de soulagement, cela est vrai, Marianne ; cependant,

pensois-je en moi-même, la diversité des objets pourra calmer sa tristesse ; les plaisirs où sa naissance l'engagent adouciront peu-à-peu ses amertumes ; il m'oubliera, je ne l'oublierai jamais. Je le croyois alors comme vous, ma fille. Oui, répétois-je sans cesse, il fera toujours gravé dans mon cœur, mon esprit en est tout rempli, je n'ai rien pour me distraire. Cependant ma flamme, qui n'étoit qu'assoupie, reprit toute son activité : mon esclavage m'effraya, la dévotion me parut fade & insipide ; j'envisageai les austérités de ma règle comme un joug pesant & insupportable. Ah, Ciel ! que vais-je devenir ? Envoyez-moi une grace supérieure à mon amour, m'écrirois-je à chaque moment ; mais pensois-je, l'ai-je méritée cette grace ? mon foible cœur, plus susceptible de tendresse humaine que d'impressions divines, est-il capable de la goûter ? Ah ! chère amie, comment vous peindre ma tendresse ? Que de plaintes amères ! que de sanglots cuisans ! que de soupirs échappés !

La discipline religieuse n'avoit presque point encore fait d'impression sur mon esprit ; je n'avois point ces dehors imposans,

si nécessaires à ma profession. Ici, l'amie dont je vous ai rapporté les discours dans la huitième Partie de ma Vie, informée de la cause de mon mal, entreprit de me consoler : elle y réussit peu-à-peu ; son langage paroissoit tendre & pathétique. Elle avoit effuyé la même disgrâce : j'écoutai donc ses consolations, & ses consolations me firent impression. Elle engagea même l'Abbesse, qui avoit dans ce temps quelque bienveillance pour moi, à me donner une charge, afin d'étourdir mes chagrins par l'occupation. On me fit seconde Maîtresse des Pensionnaires, il fallut obéir ; mais cet emploi, convoité par plusieurs de nos Sœurs, me couta bien cher. Soyez attentive, Marianne, à ce qu'il me reste à vous dire ; après cela décidez si vous êtes appellée pour le Cloître, & si un volage Amant, qui reviendra bientôt à vous, peut vous obliger à faire un pareil sacrifice. Tout volage qu'il est, soyez assurée qu'il fera réflexion à votre généreux procédé, à cette façon d'agir & de penser, qui n'est connue que des grandes ames ; à ces charmes éblouissans, qui vous captivent tous les cœurs ; à cet esprit orné des plus ai-

meublés

mables qualités. Oui, ma fille ; cela est certain, il est plus à plaindre que vous : il connoît déjà sa faute, & sent plus le poids de son inconstance, que vous ne sentez celui de son infidélité.

Ah ! ma Révérende Mère, lui répondis-je, épargnez mon foible cœur ; ne flattez ni ma vanité, ni mon amour. Si M. de Vaville ressent de la mortification, c'est à cause de madame sa Mère, qui m'aime, & avec laquelle il doit garder des mesures, son cœur a encore toute sa tendresse ; elle n'a changé que d'objet. Mademoiselle Varthon a des grâces, & ces grâces me l'ont enlevé ; cette espérance me paraît vainc, je n'ose m'en flatter : c'est donc nourrir ma passion de vouloir me repaire de cette chimère ; je ne vois aucune apparence de retour. Oui, j'aime mieux croire que je l'ai perdu pour toujours, quoique cette pensée-là me désole. Mais je vous ai interrompue, chère amie ;achevez de gracie vos aventures. La Religieuse reprit ainsi la suite de son discours.

Rien, dit-elle, ma fille, n'est plus mépribable que l'envie ; rien cependant de plus envie dans le siècle où nous vivons. Vous

devez croire qu'elle regne quelquefois dans les Monastères, & le malheur est, quand une fois cette passion s'est emparée d'une ame dévote, qu'elle y cause de grands ravages. Un cœur qui s'en laisse gouverner, ne connaît, si j'ose le dire, ni probité ni religion. Une amie vous sacrifie, une parente vous abandonne, une inconnue vous hait, une ennemie vous calomnie, une dévote, ou pour mieux dire une bigote jalouse de votre bonheur, est plus à craindre qu'une lionne en furie; elle fait jouer les plus artificieux ressorts pour vous trahir & vous perdre, & ces ressorts-là ne manquent presque jamais; de-là les cabales, les intrigues dans une Communauté, les espionneries pour découvrir vos démarches & empoisonner vos actions. Les moindres fautes sont divulguées comme d'énormes scandales; on obscurcit vos plus droites intentions. Un cœur gâté par ce fatal venin ne se ressens plus de l'humanité: oui, cette passion inspire toujours les moyens de nuire. Tantôt, c'est une parole indiscrete qu'on traite de scandaleuse, une foible irrévérence qu'on nomme impiéte. Est-ce au Parloir? On a entendu, publierat-on, des

conversations tendres & équivoques ; on fait voler ces discours de bouche en bouche ; c'est un secret qu'on vous confie , très-persuadé qu'on ne le gardera pas. En effet , celle-ci le dit à une autre , une troisième à une quatrième ; on augmente toujours la narration : insensiblement les Supérieures en sont informées elles se préviennent & s'indisposent contre vous : vous l'ignorez pendant un certain temps. Leurs soupçons , qui ne sont encore que de faibles indices , se fortifient peu-à-peu ; ensuite on vous tourmente ; la plus légère faute est punie avec la dernière rigueur : alors votre amour propre s'irrite , le cœur se révolte , vous criez à l'injustice , en un mot , vous devenez le martyr de votre tempérament , & la victime des faux préjugés.

L'esprit outragé par mille corrections s'afflige , & devient tiede dans la pratique de la vertu. La piété semble incommode ; les devoirs s'observent avec une excessive non-chalance ; on n'y trouve ni goût ni plaisir , parce que vous ne jouissez pas de la tranquillité nécessaire. La ferveur de votre état se trouvant captivée sous le chagrin des mortifi-

cations qu'on fait essuyer, le ressentiment triomphe, & ce ressentiment vous dévore, parce qu'il est restreint par l'impuissance de se venger : alors tout vous déplait; rien ne vous console; adieu la paix, le cœur n'est plus capable de la favourer.

Ces tracasseries, Marianne, vous semblent peut-être en ce moment de pueriles minuties; mais elles deviendroient très-pefantes si vous y étiez exposée. Une ame qui a des sentiments & qui pense d'une certaine façon, ne peut digérer ces chagrins-là. Quelques frivoles qu'ils vous paroissent, ils vous troubent, vous inquiètent, vous affigent, & produisent la nonchalance, la froideur: or il est rare que la tiédeur n'encante pas l'indévation. En bonne foi, dites-moi, Marianne, vous qui avez un cœur noble & sincère, si vous pourriez vous accommoder de cette manie de vivre? Vous sentez vous assez de force pour vous éléver au-dessus de tout ressentiment? Je n'en crois rien, chère fille.

Non, chère amie, lui répondis-je, ma piété, à ce que je vois, n'est pas assez forte; j'ai besoin de faire bien des réflexions, afin

de distinguer qui de la vertu ou de l'amour-propre me guide.

Vos idées sont sages, Marianne. Je pense que vous me connoissez, & que votre pénétration m'a développée. Elevée d'une certaine manière, j'ai toujours chéri la vertu, & une noble élévation d'âme m'a toujours, grâces au Ciel, préservée du désordre. Cependant j'ai été la victime de la calomnie la plus terrible. Hélas ! déjà j'avois éprouvé son noir venin. Ce scélérat d'Abbé, neveu du Baron de Sercourt, comme je vous l'ai raconté, m'a-voit fait vivement sentir de quoi la calomnie est capable : cependant je n'éprouvai dans cette occasion qu'une étincelle de sa malignité ; vous allez en juger.

Presque confolée d'avoir perdu mon Amant pour jamais, je commençois à en faire un sacrifice à Dieu, lorsque de cuisans chagrins me replongerent dans un tel anéantissement, que le courage m'abandonna absolument.

Une de nos Sœurs, qui avoit conçu de la jalouse contre moi à cause de ma charge de sous-Maîtresse des Pensionnaires, informée de mon histoire, de la caute de ma maladie,

& de cette langueur qui ne me quittoit point, exagéra tellement ma situation, qu'à peine y paroifloit-il de la vraisemblance. On est un peu fiere quand on n'a rien à se reprocher. Je méprisai ses contes, & mes méprisachevaient de la révolter.

Mon Amant séjournait à Paris environ deux ans; il m'écrivoit tous les jours des lettres, & venoit me voir une fois chaque semaine. Je jouissois alors d'une assez grande liberté; mais cette liberté ne me faisoit point oublier mon devoir, ni ce que je me devois à moi-même. Ma passion étoit encore forte, je l'avoue; celle de Dursan ne paroifsoit point ralentie: cependant les conseils de mon amie m'avoient un peu fortifiée contre les sentiments de ma tendresse. Je n'étois point tout-à-fait tranquille, mais je ne sentois point ce feu ardent, qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il est concentré. Il est vrai que je regrettavois quelquefois sa perte & la précipitation avec laquelle je m'étois séparée du monde; ma langueur en étoit une preuve. Je ne lui en faisois point un mystère; les soupirs & les larmes de cet aimable Cavalier me pénétraient: il m'attendrissoit, il est vrai, mais

son respect étoit grand, & ma modestie ne se dérangeoit point. Cependant, le croirez-vous, Marianne, on empoisonna tellement le sujet de ses visites, que je me vis tout-à-coup précipitée dans la plus triste de toutes les infortunes.

Cette Sœur jalouse surprit quelques lettres de mon Amant, qui n'étoient assurément que tendres. Il est vrai qu'une Religieuse ne doit jamais entretenir de pareil commerce, & je sais que c'étoit une imprudence & une démarche peu convenable; mais je n'ai jamais cru que cette imprudence & cette fausse démarche méritassent le châtiment qu'on m'infligea.

L'Abbesse, déjà prévenue contre moi, regarda ces lettres comme une preuve d'un affreux dérèglement, & sans nulle autre information, me fit enfermer dans une étroite prison, où j'ai resté une année sans pouvoir me justifier: ma nourriture étoit un peu de pain & d'eau.

Vous devez penser, chere fille, que ce désastre me terrassa. J'ignorois les raisons de ma captivité, & cette incertitude causoit mon plus grand supplice. Ma conscience ne

me reprochoit point de faute capitale, ni contre mon devoir, ni contre mon honneur, je ne penfois donc pas meritier une pénitence si lèvere.

Personne ne m'approchoit ; j'étois en opprobre à toute la Communauté. Une Sœur **Converse** qui m'apportoit ma nourriture, me regardoit avec mépris; jamais elle ne répondoit à mes questions que par d'ameris reproches. Jugez, chere amie, de mon état. Une dure et rude captivité, ma réputation flétrie, un amour encore mal éteint, qui me rongroit l'ame, des vœux qui m'asservissoient à vivre toujours dans l'oppression & dans la gène, ne sont-ce pas-là de cuisans déplaisirs ? Où trouverez-vous un cœur assez noble, une ame assez dégagée de la matière, qui soutiennen avec une ferme confiance de tels revers ? Ah ! Marianne, vos chagrins approcheut-ils de ces malheurs-là ? Non, ma chere fille ; il s'en faut de beaucoup. Qu'en penlez-vous, Marianne ? Mais je finis, vous me paroistez trop attendrie ; mon récit vous touche : hé bien, il me reste peu de chose à vous dire.

Heureusement pour moi, l'Abbesse, qui

ne m'aimoit pas, mourut le onzième mois de ma captivité. La Religieuse jalouse, qui m'avoit rendu de si mauvais services auprès d'elle, tomba aussi malade, & fut sur le point de mourir; touchée de repentir, elle avoua qu'elle m'avoit trop noircie, & demanda pardon à toute la Communauté de son indigne procédé à mon égard. La nouvelle Abbesse, moins prévenue que la précédente, me fit sortir de prison : elle me trouva dans un état qui lui arracha des larmes; de sorte qu'elle ne négligea rien pour me consoler & pour réparer mon honneur flétrí.

Quoiqu'il y ait plus de quinze ans que ce désastre me soit arrivé, j'en ai toujours l'idée remplie. Une certaine honte s'est emparée de mon amie, & c'est la raison qui m'a pénétrée à être presque toujours seule. Vous avez su, belle Marianne, trouver le secret de m'attacher ; mais ce n'est qu'après bien des réflexions que je me suis livrée à vous aimer.

Si mes malheurs vous touchent, chère amie, profitez-en pour fonder votre cœur ; ne vous engagez à la vie Religieuse qu'après

un sérieux examen, puisque c'est d'une bonne vocation que dépend la félicité de cette vie & de l'autre. Tâchez d'abord de calmer votre chagrin. La vie est sujette à tant de contremes, que vous devez regarder la perte d'un Amant comme la moindre de toutes les afflictions. C'est ainsi qu'elle finit son histoire.

Je vous dirai, Madame, que je me trouvai vivement frappée des infortunes de cette aimable Religieuse. Je dis aimable, ce n'est pas encore lui rendre justice ; car, outre mille qualités respectables, elle avoit beaucoup de piété & de Religion. Dès ce moment, je pense vous l'avoir déjà dit, le Cloître me parut un asyle mal assuré pour mon repos ; mes pensées sur une semblable retraite changerent tout-à-fait, & j'entrevis assez que c'étoit moins la piété qu'un amour - propre blessé, qui avoit produit dans mon cœur le goût de la vie Religieuse. Or, dis-je en moi-même, une vocation de cette espèce est plus propre à m'attirer la colere de Dieu que son amour : aussi n'y pensai-je plus dans la suite.

A peine la Religieuse mon amie eut-elle fini ses aventures, qu'on vint m'avertir que

Madame de Miran m'attendoit au Parloir. Je m'y transportai avec vitesse, & crieai de toutes mes forces, avant d'avoir tiré le rideau des grilles : Ah ! bon jour, ma chere mere ; eh, comment vous portez vous ? Bon jour, ma chere fille, me répondit - elle, ça va-t-il mieux qu'hier ? Sais-tu bien que j'ai pensé mourir cette nuit du chagrin que tu m'as causé ? Alors me voyant à découvert : hé mais ton visage me paraît tout-à-fait bien. Eh, bon Dieu, tu ris ! Qu'est-ce que cela signifie, petite fille ? Vraiment tu me combles de joie. S'est-il donc passé quelque chose de nouveau ? Il le faut bien ; car je te trouve gaie & presque sans aucune marque de tristesse. As-tu appris par Mademoiselle Varrthon des nouvelles de mon fils ? Est-il venu te voir ? Sais-tu ce qui se passa hier chez madame de Kilnare ? Pendant ce récit, je rai-sonnois en moi-même : *Mon fils*, répétois-je tout bas, *est-il venu te voir : fais-tu ce qui s'est passé hier chez madame de Kilnare.* Il y a ici assurément quelque bonne nouvelle : mais il fallut cesser mon petit dialogue intérieur pour répondre.

Eh ! non, ma chere mere, répondis-je

avec vivacité, je ne fais rien ; je ne vois plus cette Demoiselle. Tu fais sagement, Marianne ; je loue ta fierté. Hé bien, tu en apprendras tôt des nouvelles chez madame Dorlin : elle veut absolument que tu viennes avec moi dîner chez elle. Va t'habiller promptement, en attendant je dirai un mot à l'Abbesse, avec laquelle j'ai quelque affaire à régler. Cette affaire, Madame, me regardoit, mais elle ne m'en parla que lorsque nous fumes en carrosse. Vous devez penser que je ne restai pas long-tems à ma toilette, pour ne pas faire attendre ma mère : ce fut moi qui l'attendis, & cela étoit dans l'ordre.

Nous voilà parties ; non pas sans soupirer. Je n'avois trouvé personne avec ma mère, & la personne qui s'y trouvoit ordinairement, me fuyoit au lieu de m'attendre : en un mot, M. de Valville ne paroiffoit plus ; cette pensée-là me fit rêver.

Ma fille, tu es bien réveuse, me dit ma chère mère, j'en devine la raison : tranquillise-toi, ajouta-t-elle ; la patience vient à bout de tout. Sais-tu petite fille, que je viens de m'entretenir de toi avec l'Abbesse ?

Non, ma chère mère. Hé bien, c'étoit pour te retirer de ce Couvent. Tu n'y retourneras plus, tu demeureras avec moi ; c'est une chose résolue : tout est terminé avec cette Dame, qui a beaucoup de chagrin de te perdre.

Dès que ma mère eut prononcé ces dernières paroles, je me jetai à son cou, malgré le mouvement de sa voiture. Ah ! m'écriai-je en fondant en larmes, est-il bien possible, ma chère mère ? Quel ravissement pour moi ! comment puis-je reconnoître tant de bonté ! vous allez me faire mourir de joie. Silence, petite fille, calme tes transports ; n'en dis rien à personne. Mais raconte-moi ce qui a diminué ta tristesse depuis hier, car je te trouve très-tranquille. Je lui fis alors un détail succinct de l'histoire de la Religieuse que j'aimois. En vérité, voilà une aimable personne, dit madame de Miran ; je lui ai beaucoup d'obligation d'avoir su trouver le moyen de te consoler. En achevant ces mots, nous arrivâmes chez madame Dorlin, où il y avoit une nombreuse compagnie, dans laquelle je distinguai l'Officier dont je vous ai parlé, & qui joua auprès de moi le per-

tonnage le plus galant pendant tout le temps que nous fumes chez cette Dame.

Dès que madame Dorlin m'eut apperçue, elle vint m'embrasser. Bon jour, Marianne, me dit-elle : Eh, comment avez-vous passé la nuit ? Assez mal, Madame, répondis-je ; mais je suis beaucoup mieux présentement. Il me le paroît aussi. Tant mieux, j'en suis ravie. Alors me tirant dans l'embrasure d'une croisée : votre mere, me dit-elle, ne vous a-t-elle rien appris ? Non, Madame, non. Hé bien, ce soir nous souperons ensemble chez elle ; nous serons seules, & nous parlerons de vos affaires.

Alors on vint avertir que le dîner étoit servi. Ma mélancolie se dissipa pendant le repas ; la conversation fut relevée par des discours si nobles, que je fis treve avec tous mes plaisirs. Je parlai peu ; mais le peu que je dis, fut écouté & applaudi. Le Gentilhomme, je veux dire l'Officier en question, qui s'étoit placé à ma gauche, eut pour moi des attentions infinies : j'avouerai même que ces attentions-là ne me déplurent point. Il brilla infiniment dans les entretiens que l'on eut sur divers sujets ; je sentois que mon pe-

tit cœur s'applaudissoit , & lui disoit : oh ! Monsieur , vous avez bien de l'esprit. Ma vanité : eh , oui , Madame , ma vanité en fut flattée ; mon amour-propre y pris garde & s'en félicita. Quoi ! Marianne , pensais-je , cette petite fille si méprisable , avoit captivé un homme si rempli de mérite ! un homme de qualité , riche , bienfait ! oui , posséder toute l'estime & la bienveillance de cet homme - là , n'est-ce pas une victoire bien complète , un triomphe tout - à - fait glorieux ? Que dois - je donc espérer dans la suite ? Mes chagrins : oh ! oui , mes chagrins se dissipèrent , & j'envisage un bonheur parfait.

Ce foible raisonnement , tout puérile qu'il étoit , me fit impression. Que dis-je , impression ? ce n'est pas assez : il me mena fort loin , & je me trouvai dans un moment si favorable pour lui , que si madame de Miran , ma mère , m'avoit dit alors : optez , ma fille , entre mon fils & ce galant homme ; je crois en bonne foi ; oui , je suis presque certaine que j'aurois imité M. de Valville , en devenant infidele. Jugez , après cela , Madame , si l'on peut compter sur

soi, & assurer que son cœur sera toujours attaché au même objet. Il est vrai que ma bonne volonté intérieure s'en tint là ; de sorte que mon admiration pour l'Officier s'étant aussi évanouie, mes idées se renouvelèrent tout à coup pour M. de Valville, & ces idées-la me cauterent encore bien des chagrins.

Le soir nous allâmes chez ma mère, qui, en présence de madame Dorlin, me mit en possession du riche appartement qu'elle m'avait montré ; & dont je vous ai parlé : jugez de mon excessive joie. Son portrait y étoit encore ; autre redoublement de plaisir. Mais finissons tous mes transports ; partons de M. de Valville & de sa nouvelle Maîtresse. C'est Madame Dorlin que vous allez entendre ; écoutez-là, s'il vous plaît ; elle me vaut bien : oui assurément ; elle ne vous ennuiera pas, je vous le promets. Hé bien, elle va parler.

Marianne, me dit-elle amicalement, il vous souvient, sans doute, de la commission que madame de Miranne donna hier, après que le Laquais eut porté la lettre à mademoiselle Varthon. Eh ! oui, Madame, ré-

pondis-je

pondis je ; cette aventure-là n'échappera pas
tôt à ma mémoire ; elle a pu me causer
la mort : je me trouvai , après que vous m'eû-
tes quittée , dans un anéantissement si
cruel , que toutes les facultés de mon ame en
furent suspendues pendant une espace de tems
assez considérable , & sans les consolations de
la Religieuse mon amie , je ne sais comment
ma défaillance auroit tourné. Cela est bien
vrai , Madame ; jamais personne n'a été si
triste.

On le seroit à moins , reprit-elle , chère
Marianne ; vous me fites compassion : oui ,
grande pitié ; j'en fus touchée jusqu'aux larmes.
Hé bien , continua-t-elle , je me rendis
chez madame de Kilnare à l'heure que je
crus la plus favorable pour y rencontrer ce
couple amoureux. J'entrai sans me faire an-
noncer , & je fus introduite dans la salle ,
où je trouvai M. de Valville aux pieds de
votre Rivale. Ma présence imprévue les dé-
concerta , & leur causa un dérangement ex-
trême. A peine M. de Valville eut-il la force
de se lever de sa posture galante. Il me salua
avec une physionomie si renversée , que je
fus touchée moi-même de son état. A la

Monsieur, lui dis-je, vraiment je suis bien mortifiée de vous distraire; votre attitude auprès de Mademoiselle étoit trop modeste pour vous déranger. Mon Dieu, que je suis fâchée! mais, oui, fâchée. Que de douceurs de moins votre Maîtresse va perdre par ce contre-tems! Oh! je m'imagine qu'elle ne me le pardonnera jamais.

Eh! Madame, répondit la petite personne en colère, que signifient toutes ces tailleries? Qu'avez-vous donc tant vu qui vous scandalise? Je crois que si vous étiez en ma place, vous en auriez souffert bien davantage. Mon honneur est-il offensé, parce que vous avez vu Monsieur à mes genoux?

Tout beau, Mademoiselle, repartis-je; que votre dépit ne vous fasse pas oublier la bienfaveur & le respect que vous me devez. Je dis respect, Mademoiselle: ce n'est point exagérer; ma naissance, mon rang & mon âge l'exigent assurément de vous. Aveuglée par votre amour, vous vous persuadez que tout vous est permis, & cette persuasion-là vous fait mal juger des autres.

Je ne m'étonne aucunement de votre in-

solente apostrophe, poursuivis - je. Quand une personne se sent coupable de dissimulation & d'hypocrisie, outre qu'elle donne de farcieux soupçons contre sa sagesse & sa vertu, c'est qu'elle croit que tout le monde lui ressemble.

Eh ! que voulez-vous dire, Madame ? s'écria-t-elle comme une furie. Est-ce que j'en ai imposé à quelqu'un ? Monsieur de Valville m'aime, il dit qu'il veat m'épouser ; je le crois, & puis voilà tout. Est-ce être hypocrite que de supplanter une petite fille inconnue, qui n'a ni bien ni naissance ?

Tout doux, dis-je ; ma belle Demoiselle, vous vous oubliez excessivement. Cette petite fille, que vous dites être sans bien & sans naissance, vous vaut bien à tous égards. Que lui avez-vous promis à cette petite fille, puisqu'il vous plaît de la traiter ainsi ? Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien à son sujet ? Ah ! que dis-je ? Je me trompe. Hé bien, Mademoiselle, vous êtes la plus sincère du monde ; l'étalage de fierté & de noblesse d'âme que vous avez fait à madame de Miran en sa présence, est bien fondé : non, ce n'est point une fourberie ni un jeu

pour duper cette vertueuse Dame. Il est vrai, je me souviens que vous la priâtes seulement de défendre à son fils d'aller vous voir au Couvent ; mais vous ne promîtes pas de ne point lui donner de rendez-vous chez madame de Kilmare. Qu'appellez-vous donc, rendez-vous ? répondit-elle avec un désespoir qui étoit peint sur son visage, & cela sans ajouter le nom de Madame. Suis-je capable de pareilles démarches ? Une fille de ma façon agit-elle de cette manière-là ? N'est-ce pas vidoir de gaîté de cœur empoisonner mes actions, que de me supposer une semblable conduite ?

He mais, répondis-je, ma fille, j'empoisonne votre conduite ! je crois que vous reverez. Une lettre que vous avez reçue hier matin de Monsieur, ne vous a-t-elle pas inspiré de venir dîner ici ? Ne saviez-vous pas que Monsieur s'y trouveroit ? J'étois alors au Parloir avec madame de Miran & mademoiselle Marianne ; nous entendîmes tout : oériez-vous nier ce fait ? Cependant vous vous oubliez assez pour me traiter de calomniatrice : en vérité, vous n'y songez pas. Alors, voyant que les larmes la suisoquoient, je

crus qu'il étoit de la prudence de ne pas pousser la conversation plus loin ; je la voyois rendue & mortifiée au possible. Valville étoit dans un désordre inconcevable ; il ouvroit à chaque moment la bouche & ne disoit rien. A la fin il articula quelques paroles sans ordre. Mais, mon Dieu ! Madame, cela n'est pas ; & puis après : quel mal y a-t-il ? Ensuite : non, jamais cela n'a été ; & autres semblables propos.

Madame de Kiliare entra dans ce moment : la défaite de ces deux personnes la jeta dans une surprise étonnante. Eh ! bon Dieu, Madame ! qu'est-ce que tout ceci ? Il me semble que votre présence cause à Monsieur & à Mademoiselle un furieux embarras. Eh ! pourquoi donc ? Dites-m'en, je vous supplie, la raison ? Ce n'est rien, Madame, lui dis-je ; ce petit contre-temps ne gâtera point les affaires. M. de Valville est devenu amoureux de cette Demoiselle contre la volonté de sa mère, qui par pure compaïsance pour lui, avoit consenti, après bien des persécutions, à son mariage avec une très-aimable personne, que Madame de Miran aime actuellement avec

l'affection la plus tendre, à cause de sa vertu & de son mérite. L'hymen se devoit conclure dans fort peu de tems; tout étoit arrêté & terminé; mais ce violent amour s'est éteint tout-à-coup depuis environ huit jours; où, pour mieux dire, s'est transplanté chez Mademoiselle, qui, quoique très-amie de cette fille, la trompe & la trahit. Pendant qu'elle promet & jure devant elle & Madame de Miran, qu'elle ne verra plus Monsieur; qu'elle prie cette Dame de défendre à son fils de ne lui plus rendre de visites, elle donne dès le lendemain à cet Amant un rendez-vous dans votre maison. En un mot, Marianne, je la mis au fait des intrigues & du procédé de cette petite personne.

Madame de Kilnare, qui a du mérite & de la vertu, parut outrée qu'on lui manquât ainsi: son visage s'enflamma tout-à-coup, ses yeux parurent dans un instant tout en feu. Mademoiselle Varthon, dit-elle, vous en agissez bien mal avec moi, & encore plus avec vous-même. Non, assurément, je ne me serois jamais attendue à un pareil écart. Je vous croyois sage, prudente &

remplie de sentimens : vous m'avez furieusement trompée. Ainsi, Mademoiselle, je vous prie, une fois pour toutes, de ne plus choisir ma maison pour cacher vos intrigues, & jouer des personnes d'honneur & de la première distinction. Je veux bien croire que vous êtes plus imprudente que maligne ; mais comme vos démarches son tout-à-fait indignes d'une fille bien née, je me crois obligée d'en avertir Madame votre mère. Qu'on mette, s'écria-t-elle tout de suite, les chevaux au carrosse pour conduire Mademoiselle dans son Couvent. Ensuite, s'adressant à M. de Valville, qui gardoit un morne silence, & paroisoit comme enseveli dans une noire tristesse : Monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon que je m'étonne qu'un jeune homme aussi rangé que l'on dit que vous êtes, qui avez le bonheur de posséder la plus estimable de toutes les mères, ayez si peu de reconnaissance pour elle, & que vous puissiez lui causer de tels chagrins. Je vous supplie de ne plus l'outrager par vos furtives amours. J'ai de la considération pour vous, mais infiniment pour Madame de Miran ; elle auroit

lieu de me vouloir du mal , & je pense qu'elle auroit raison , si je tolérois votre désobéissance , en fournissant ma maison pour entretenir une passion qui n'est point de son goût.

M. de Valville nous salua aussi-tôt assez froidement , & sortit comme un homme tout-à-fait anéanti. J'ai appris , une heure après , qu'il étoit retourné à Versailles , d'où il ne reviendra de long-temps : il y a du moins toute apparence. Madame de Miran , que j'informai hier au soir du détail de ma visite , se détermina à vous tirer du Couvent pour vous prendre chez elle. Vous devez croire , Marianne , que je fus ravie de cette généreuse résolution , & que je l'appuierai de tout mon pouvoir. Ainsi , vous resterez ici présentement ; nous nous verrons souvent , & j'espere que tout ceci tournera en bien : oui , j'en suis presque certaine. Consolez-vous donc entièrement. Si votre Rivale vous causa hier une excessive douleur , elle l'a payée cherrement ; vous êtes bien vengée.

Que trop , Madame , répondis-je en pleurant. Eh ! petite fille , dit Madame de Miran comme

comme en colere, que signifient donc encore ces larmes ? Ah ! ma chere mere , m'excuse-je en me laissant tomber à ses genoux , je ressens tout le contre - coup des chagrins que cette aventure a causés à M. de Valville : c'est à cause de moi qu'il a effuyé ces chagrins là ; oui , pour moi , qui n'en vaut pas la peine. Qui suis-je , ma mere ? Eh ! oui , qui suis-je , pour lui attirer tous ces déplorables ? Il fait que madame Dorsin a de la bonté pour moi ; en un mot , qu'elle m'aime ; il concevra aisément que sa visite chez madame de Kilnare , n'a été prémeditée que pour me venger : il sera outré contre moi de ce que je suis le mobile de pareilles avanies. C'est pour cette petite fille , dira-t-il , pour cette inconnue , qui n'a ni biens ni parents , & qui ne subsiste que par les bienfaits de ma famille. Qu'arrivera-t-il de-là , ma chere mere ? Le voici : l'amour violent qu'il a eu pour moi se changera dans une haine implacable. Car , ma chere mere , quand une fois un cœur passe de la tendresse à l'indifférence , il est rare que cette indifférence-là n'aille pas au mépris , & du mépris à la haine , surtout si l'objet , autrefois aimé , fait paroître

du ressentiment, & travaille à se venger. Mais ce n'est pas là tout, ma mère, il y a encore autre chose que je prévois qui me perce le cœur ; avez la bonté de m'écouter.

M. de Valville est votre fils : la nature ne perd jamais rien de ses droits ; elle parlera toujours en sa faveur lorsque votre ressentiment sera passé. Je ne suis qu'une infortunée, qui ne vous tient à rien, qui ne subsiste que par votre charité : je dis bien vrai, ma mère. Quand donc M. de Valville reviendra vers vous, que votre colère à son égard sera ralenti, pourrez vous ma mère, lui refuser un pardon qu'il viendra implorer à vos genoux ? C'est mon fils, direz-vous ; je ne puis sans cruauté le traiter autrement. Je vous connois, ma chère mère ; vous avez le cœur trop tendre & trop bon pour n'être pas attendue par ses fomotions. Oui, ces fomotions-là lui rendront votre affection, j'en suis assurée. Alors que deviendrai je ? Ah ! je perdrai ma chère mère pour toujours : car Monsieur votre fils se vengera assurément de Marianne ; & cette vengeance, à quoi se réduira-t-elle ? Ah ! ma chère mère, je ne puis y penser sans frémir, à me retirer votre ami-

tié. Vous ne pourrez résister à ces prières, & ces prières tendront toutes à vous obliger à m'abandonner. Il m'est infidèle, je l'avoue; mais croira-t-il que cette infidélité doive me faire révolter contre lui? Non, ma mère, il se persuade que je ne dois point sortir des bornes que la raison me prescrit, & que cette raison m'obligeoit à ne point porter mes vues à un hymen si supérieur à mon état; que je devois enfin tolérer sa tendresse, & ne point me plaindre de son inconstance. Je l'ai aimée, il est vrai, dira-t-il; c'étoit un honneur infini pour elle: je ne l'aime plus; elle doit se rabaisser à sa première condition, & ne point murmurer de mon changement.

Ah! ma chère fille, répondit madame de Miran en s'essuyant les yeux qu'elle avoit tout mouillés de larmes, peux-tu avoir de pareilles idées de ta mère? Non, non, ma fille, ne crains point sur cet article-là. Je te promets, oui, je te jure que tu seras toujours ma fille pendant toute ma vie.

J'avoue, dit alors madame Dorsin, que cet enfant me charme & m'afflige. Je ne puis la blâmer; il y a beaucoup de raison & de jugement dans ces idées-là. Je vous crois,

Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à ma mère, incapable d'une telle foiblesse; votre vertu, votre sincérité ne me permettent point d'en douter: cependant je ne répondrois point de toute autre en pareil cas. Oui, consolez-vous, Marianne, vous avez une mère à l'épreuve de cette inconstance: en tout cas, vous serez alors ma fille; je vous l'ai promis, & je tiendrai parole. Mais je crains bien que vous ne soyez jamais ma fille pendant la vie de Madame; elle vous aime trop pour vous céder à une autre.

Il se fait tard, Madame, dit-elle enfin. Adieu, nous nous verrons demain. Vous m'avez priée de vous accompagner pour aller au Couvent chercher les hardes de Marianne; sera-ce le matin? Oui, répond ma mère, nous dînerons ensuite ici toutes trois.

Madame Dorsin étant partie, ma mère eut la bonté de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avoit donné; je lui sautai au cou de ravissement, en lui souhaitant le bon soir. Elle ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse dans le sien. Je dormis peu cette nuit; je n'étois ni triste, ni gaie; le chagrin qu'avoit effuyé Valville ne m'inquiéta point.

du tout. J'avois donné des preuves de ma générosité à son égard, cette seule idée me fit quelque plaisir : je crois même que sa petite catastrophe me causa un moment de joie ; car j'étois fille, & une fille se réjouit volontiers quand on venge son cœur méprisé.

Environ les dix heures du matin, madame Dorfin arriva, & nous partîmes aussi-tôt pour le Couvent. Je laissai ma mère & cette Dame avec l'Abbesse, pour aller dans ma chambre arranger mes petits effets. A peine y entrois-je, que la Religieuse mon amie vint m'y trouver. Eh ! bon jour, chère fille ; est-il donc vrai, me dit-elle les larmes aux yeux, que vous nous quittez ? Mon Dieu, que j'en suis triste ! Que vais-je devenir ? Vous étiez toute ma consolation ; rien ne me plaitoit ici que votre compagnie, & j'en serai privée pour toujours.

Non, ma Révérende Mère, lui répondis-je en l'embrassant avec tendresse, non ; je n'oublierai de ma vie les marques sincères que vous m'avez données de votre amitié. Je viendrai vous voir souvent ; je tâcherai de soulager vos ennuis par des soins assidus, & qui ne finiront qu'avec mes jours. Mais,

chère amie, je n'ai qu'une heure à rester ici ; ma mère & madame Dorsin m'attendent. Il bien, dit elle avec vivacité, vos promesses me consolent ; je vais vous aider. Fermons votre porte, & ne répondez à personne : j'ai quelque chose à vous communiquer peu fait que nous nous occuperions à plier vos hardes, & ce quelque chose-là vous fera peut être plaisir.

Saviez-vous, continua-t-elle, où la Varthon allait ayant hier ? Eh ! oui, je le fais, répondis-je ; pourquoi me faites-vous cette question ? C'est, reprit-elle, que je suis instruite que dans quatre jours elle doit partir pour l'Angleterre avec un jeune Cavalier, qui lui a promis de l'épouser. Une de nos Mères, qui est sa confidente, l'a assuré à la Sœur Converse qui vous servoit. Frappée de cette nouvelle, j'avois d'abord pensé que c'étoit M. de Valville ; mais après de plus mûres réflexions, j'ai jugé que ne l'ayant point vu depuis la scène qui s'étoit passée chez ma-tante de Miran, il n'étoit point ce Cavalier-là ; d'autant plus qu'elle protesta hier qu'elle n'avoit aucun penchant pour lui ; que son infidélité à votre égard l'aveoit trop

touchée, pour pouvoir la résoudre à s'unir à lui par l'hymen.

Ah ! chère amie, elle vous trompe, m'écriai-je en me laissant tomber sur une chaise ; c'est une hypocrite. Ici, mes larmes me coupèrent la voix ; je fus si saisi, qu'a peine pouvois - je respirer. Cette bonne amie m'ayant secourue, je me sentis un peu soulagée. C'est lui-même, continua je ; cela n'est que trop vrai. Me voilà enfin au comble de l'infortune ; & tout de suite je lui racontai ce qui s'étoit passé chez madame de Klinare.

Ma chère fille, me dit-elle, ne perdez point courage : c'est ici qu'on doit frapper le dernier coup, mais il faut vous posséder. Ne faites rien paroître de ce que je viens de vous dire, dans la crainte que cette fille rusée n'en ait quelque vent. Avertissez au plus tôt madame de Miran du dessein de son fils ; elle a du crédit à la Cour, elle peut aisément rompre ce projet.

Ah ! mon Dieu, répondis - je, je me trouve aux abois ; je ne puis plus me soutenir. Enfin, que dirai - je, Madame ? cette tendre amie, à force de remontrances, rama mon courage & mon amour. Dès que

mon bagage fut préparé, j'allai prendre congé de l'Abbesse, qui étoit avec ma mère & madame Dorlin, j'étois accompagnée de la Religieuse qui ne voulut point me quitter, crainte d'accident. Mon visage parut si dérangé à ces Dames, qu'elles se doutèrent que j'avois encore reçu quelque nouveau chagrin.

Qu'as-tu, ma fille ! dit madame de Miran avec une espèce d'inquiétude qui témoignoit sa tendreïse pour moi. Rien, ma mère, répondis-je ; mais ce rien, ma mère, fut prononcé si tristement, qu'elle se douta presque de l'aventure : je dis presque, parce qu'elle ne se seroit jamais imaginé que son fils eût osé passer en Angleterre sans une permission du Roi : je dis encore presque, car elle devina que M. de Valville avoit formé le dessein d'enlever cette personne.

Je pris donc congé des Religieuses, & cet adieu-là fut très-triste ; c'étoit ma situation : vous vous en doutez sûrement, Madame ; votre doute est très-vrai. Nous montons en carrosse, alors mes soupirs & mes pleurs, qui avoient été contraints, prirent un libre cours ; il n'y eut plus moyen de dissimuler ;

Il fallut décharger mon cœur dans le sein de ma chère mère.

Mon récit ne la troubla pas d'abord ; cependant je m'apperçus un moment après, qu'il avoit fait une triste impression sur elle. Arrivées à l'hôtel, ses larmes me firent juger que l'égarement de son fils lui tenoit fort au cœur ; mais revenue un peu à elle-même par mes caresses & les conseils de madame Dorfin, elle se détermina à prier cette Dame de partir le même jour pour Versailles, afin d'avertir le Roi du dessein de M. de Vallière, de sorte que vingt-quatre heures après il fut arrêté & conduit à la Bastille.

Comme cette affaire fut tenue fort secrète, elle ne transpira point jusqu'à mademoiselle Varthon. Enfin, le jour marqué pour son départ, elle plia bagage & sortit du Couvent, dans le dessein de n'y plus revenir, croyant passer à Londres avec M. de Vallière : mais elle se trompa, il fallut revenir au Monastère très-triste & très-confuse, n'ayant eu aucune nouvelle de son Amant. Le silence de ce Cavalier l'inquiéta si fort, qu'elle tomba dans une espece de délire, qui pensa lui coûter la vie : c'est ce que j'appris

par une lettre de ma bonne amie la Religieuse, qui me prioit très-fort d'aller la voir; mais d'autres soins m'occupoient trop. M. de Valville en prison, ensuite dangereusement malade; voilà des afflictions trop amères pour avoir la liberté de penser à autre chose. En effet, à peine eut-il été trois jours à la Bastille, que sa maladie commença; déjà ses forces épuisées par plusieurs contre-temps fâcheux, ne purent résister à ce dernier malheur: nous apprimés qu'il étoit en danger presque aussi tôt que son incommodité.

Je crois, Madame, que vous ferez bien-aise de savoir ce qui m'occupa pendant ces trois jours: car ces trois jours là furent remarquables; vous allez en convaincr.

Deux affaires importantes; oui, deux grandes affaires remplirent tout mon cœur. Premièrement, la prison de M. de Valville; & c'étoit là la plus essentielle, ou plutôt la seule qui dirigeât tous mes mouvements: secondement, la visite de l'Officier, qui m'avait proposé de l'épouser. Les huit jours étoient écoulés, il desiroit une réponse décisive, & il ne l'eut point cependant cette réponse. La première affaire m'affligoit infini-

ment ; la seconde ne me fit aucun plaisir ,
parce que j'étois incapable d'en prendre.

Quand madame Dorlin , à son retour de Versailles , vint apprendre à ma mère & à moi que M. de Valville avoit été conduit à la Bastille par ordre du Roi , je fus si faible , que je tombai de ma chaise sur le parquet . Après un évanouissement de fix heures , je ne sentis plus rien , ni bien , ni mal , ni joie , ni douleur , quoiqu'en tombant je m'eusse fait une contusion à la tête assez considérable . Pour ne pas vous ennuyer , je vous dirai que je me trouvais dans le même état que je vous ai dépeint après la lettre que le laquais de M. de Valville apporta à mademoiselle Varthon : vous en souvient-il ? Je pense que oui ; avec cette différence , que l'ancantissement dont je parle ici fut plus long , car il fut de deux fois vingt - quatre heures . Les larmes de ma chère mère , celles de madame Dorlin ne me toucherent point , ni leurs consolations non plus : j'étois insensible à tout : il m'en est resté une langueur pendant plus de cinq ans .

Après ces deux jours & ces deux nuits-là , je commençai à me lever & à prendre des

forces. Ma chere mere ne me quitta pas d'un instant, madame Dorfin restoit tout le jour avec nous. Pendant que j'étois dans le plus fort de cette crise, l'Officier, qui avoit été au Couvent me chercher, arrive chez madame de Miran : c'étoit prendre mal son tems ; mais il ignoroit absolument tout ce qui s'étoit passé. Il fut touché de mon état, & même très-touché ; ses larmes me le disoient. Vous devez penser qu'il étoit trop poli pour parler du sujet qui l'amenoit, & vous penserez comme il faut de ce galant homme : au contraire, dès qu'il apprit la prison de M. de Valville, & les raisons qui l'avoient occasionnée, il prit fortement son parti, sans néanmoins blâmer la conduite de ma chere mere ; il raisonna en homme sage & prudent ; il fit convenir madame de Miran qu'il n'étoit point à propos de laisser son fils dans cet enroit ; il s'offrit encore d'aller lui parler, afin de lui adoucir la dureté de cette aventure, & lui faire entendre raison.

Si mon anéantissement eût été moins fort, j'aurois été extasiée de cette maniere d'agir si noble & si cordiale ; mais je n'y fis

aucune attention , & ce manque d'attention le surprit infiniment. Il crut , comme il me l'a avoué par la suite , que je ne prenois plus de part à ce qui touchoit M. de Valville : il avoit tort , & très-tort de me soupçonner d'une semblable indifférence ; il ne me développoit pas : mais quelques jours après , il changea bien de pensées , ou , pour mieux dire , je réparai bien cette faute-là , en lui faisant en même-tems sentir toute l'estime que sa façon d'agir m'avoit inspirée.

Comme cet aimable ami : oh , oui , ami , il n'en fut jamais de pareil ; cela est très-vrai , Madame ; aussi ne lui donnerai-je plus d'autre nom. Je dis donc que cet aimable ami s'étant offert de rendre une visite à M. de Valville , il ne la différa pas d'un instant. Il court à la Bastille dès que Madame de Miran lui eut témoigné que cela lui faisoit plaisir ; il voit son cher fils , qu'il trouva incommodé & très-raisonnable : il me dit même qu'il avoit demandé de mes nouvelles avec assez de vivacité ; ce qui m'autoit fait un plaisir infini , si j'eusse été susceptible de quelques sentiments. Cependant , une heure après , j'y fis réflexion ; car je commençois à revenir à

moi-même : mais cette réflexion-là diminua ma joie ; la nouvelle de son incommodité m'inquiéta. Comme je réfléchissois encore à cela, mon ami l'Officier entra, & me trouvant beaucoup mieux, il me dit : Ah ! je vois bien, Mademoiselle, que je n'ai rien à espérer ; M. de Valville reconnoît déjà sa faute, je m'en suis apperçu : oui, je vous perds, belle Marianne, & je perds un trésor inestimable.

Vous vous trompez, Monsieur, répondis-je ; ce n'est plus la tendresse qui a fait parler M. de Valville, lorsqu'il vous a demandé de mes nouvelles, c'est la haine ; car il doit se persuader que je fais la cause de tous ses chagrins. Cela n'est pas vrai, du moins de mon consentement ; mais il le croit, & il a quelque raison ; car toutes les apparences sont contre moi. Cette haine-là est juste, je ne puis la blâmer ; je suis très disposée à me soumettre à tout son ressentiement : je le mérite, parce que j'ai été assez téméraire de toucher son cœur, & il ne m'appartenoit pas de le captiver à ce point-là.

Pour vous, Monsieur, vous me faites un honneur infini ; votre généreux procédé à

mon égard m'a pénétrée de la plus vive connaissance, & cette connaissance durera autant que ma vie: elle pourra même faire bien des progrès sur mon ame. La situation où je me trouve, ne me permet pas de pousser plus loin mes idées. L'accablement extrême où vous me voyez; la maladie de M. de Valville; la tristesse de ma chère mère, voilà bien des contre-temps à digérer: mes forces sont épuisées. Que deviendrai-je? je n'en sais rien. Vous m'avez donné huit jours pour me déterminer; mais ces huit jours-là ont été remplis de tant de fâcheux incidents, qu'il m'a été tout à fait impossible de réfléchir. Je dis vrai, Monsieur; ainsi ayez donc la bonté d'attendre que je sois plus tranquille, & en état d'opter sur ce que vous m'avez fait la grâce de me proposer.

Vous me ravissez, Mademoiselle, reprit-il; plus je vous connois, plus je vous respecte: je pourrois même me servir ici de termes plus énergiques, pour vous exprimer la situation où vous avez mis mon ame; mais cela seroit ridicule dans la bouche d'un homme de mon âge. Vous serez toujours la maîtresse d'accepter mes offres

quand vous le jugerez à propos ; ces offres-là sont si peu de chose pour vous , que j'attendrai autant de temps qu'il vous plaira. Et tout de suite , je vous demande seulement une grace , Mademoiselle , & cette grace est de m'accorder quelquefois l'honneur de vous voir , & de jouir du plaisir de votre conversation.

Ah ! Monsieur , répondis-je toute émue , vous me ferez toujours un honneur & un plaisir infinis. Je ne puis que profiter ; oui , je le répète , & beaucoup profiter dans la compagnie d'une personne de votre mérite. Mais , Monsieur , il se fait tard , je vous retiens ; ayez la bonté de venir nous informer promptement de la maladie de M. de Valville , car cette maladie m'inquiète furieusement.

Ce galant homme prit aussi-tôt congé de moi. Il revint le lendemain , tout effrayé , nous dire que M. de Valville étoit grièvement malade. Autre redoublement de douleur pour moi.

Ah ! ma chère mère , dis-je alors en me jettant aux pieds de Madame de Miran , laissez-vous

ferez
lieu
capti
perso
ma
effor
drie
Elle
cour
men
ter ;
qua
Pe
dum
nair
la et
tour
moi
port
ture
tout
effre
Ens
à ce
rene
bon
7

feriez-vous mourir votre fils dans ce funeste lieu ? De grâce, faites cesser au plutôt sa captivité. Monsieur, m'écriai-je comme une personne qui va expirer, aidez-moi à flétrir ma mère : mais il ne fallut pas faire de grands efforts ; Madame de Miran étoit trop attendrie pour résister davantage à mes prières. Elle se disposa presque aussi-tôt à aller le secourir. Madame Dorfin arriva dans ce moment ; notre ami n'eut garde de nous quitter ; de sorte que nous partîmes tous les quatre pour la Bastille.

Pendant le chemin, je vous dirai, Madame, que mon cœur palpitoit si extraordinairement, que j'avois de la peine à respirer ; la crainte, le plaisir, la douleur l'agitoient tour-à-tour violemment. Ah ! disois-je en moi-même, M. de Valville pourra-t-il supporter ma présence sans colère ? Quelle posture tiendrai-je devant lui ? Je suis le sujet de toutes ses peines, pourra-t-il m'envisager sans effroi ? Mon Dieu que je suis à plaindre ! Ensuite de plus doux mouvemens succédoient à ceux-là. Peut-être aussi, continuai-je, me rendra-t-il plus de justice : il connoît la bonté de mon cœur ; je lui en ai donné des

preuves un nombre de fois ; ces preuves-là pourront le calmer. Mais quelle attitude dois-je prendre en sa présence ? Il me sera impossible de contraindre ma douleur, de ne pas lui laisser entrevoir le feu violent qui me dévore, malgré son infidélité. Que fais-je enfin ce qui va arriver ?

Ces pensées-là me tourmentoient cruellement. J'eus tout le tems de les faire ; personne ne m'interrompoit. Nous gardions tous un triste silence : je pleurois, ma chère mère sanglotoit, madame Dorlin révoit, l'Officier étoit triste.

Enfin, nous voici, Madame, arrivés à la Bastille, & introduits dans l'appartement du prisonnier. Représentez-vous ici M. de Valville pâle, abattu, agité de mille idées importunes, plus cruelles les unes que les autres, (c'est ce qu'il me raconta dans la suite), & que ces idées-là l'avoient jeté dans une espece de frénésie, qui le rendoit incapable de nous voir & de nous connoître. En vain ma chère mère mouilloit-elle son visage de ses larmes ; l'Officier qui lui tenoit la main, ne put lui arracher aucune parole sensée ; toutes se sentoient du dérangement total

de son esprit. Madame de Miran paroisoit inconsolable ; madame Dorsia étoit prête à s'évanouir ; l'Officier toupiroit amèrement , & moi , Madame , sans sentiment , étendue dans un fauteuil.

Il ne sera pas difficile , Madame , de vous persuader qu'un aussi parfait honnête-homme , l'Officier mon ami . (car vous savez qu'il possédoit toutes les qualités d'un cœur noble & généreux) , ne s'arrêtât pas long-tems à donner à M. de Valville des marques infructueuses de compassion ? il nous quitte brusquement , voit chez deux habiles Médecins , qu'il amène avec lui , & qui , par de promptis secours , rendent la connoissance & la tranquillité à cet aimable Cavalier.

Pendant cet intervalle , revenue un peu à moi-même , je poussai d'ameres plaintes ; je m'accusois sans ménagement d'être la cause en quelque sorte de cette funeste maladie. Ces reproches furent entendus de ce cher Amant : il me tend la main , je m'approche ; il saisit la mienne , qu'il arrosoit de ses larmes. Ah ! chere & aimable Marianne , me dit-il d'une voix foible , il me semble que le Ciel n'ait permis que j'aie été privé quelque tems

de ma raison, que pour m'en rendre un usage plus parfait. Pendant l'égarement de mes sens, cent images aussi distinctes que diverses, m'ont fait connoître clairement toute l'injustice de mon infidélité, & tout l'éclat de votre vertu. Mon aveuglement est infini. Depuis que mes yeux se sont ouverts, je vois qu'il n'est point de punition que ne mérite un homme aussi coupable que moi.

Ne parlons plus du passé, lui répondis-je, pénétrée de cette déclaration ; il suffit que vous me rendiez votre estime & votre bienveillance. N'allez pas vous livrer à des souvenirs qui ne feroient que troubler votre repos & retarder votre guérison ; songez à votre santé, & à vous rendre heureux. Toujours docile à vos volontés, je serai charmée de posséder votre amitié sans gêner vos inclinations. Je me connois trop pour vouloir réquer dans votre cœur ; je vous quitte de vos promesses, & me contente de votre estime.

Ah ! Marianne, je sais que je ne mérite plus votre tendresse. Je vois à présent toute la noirceur de mon procédé envers vous ; je sens que quand j'aurois un siècle de vie, & que j'en emploierois tous les moments à ré-

parer par mes caresses , par mes respects & par mes services , les chagrins que je vous ai causés , je serois encore bien éloigné d'en mériter le pardon.

Ah ! Monsieur , m'écriai - je noyée de larmes , cessez donc de vous dire coupable , puisque vous reconnoîtrez votre faute ; c'est moi seule qui le suis : oui , c'est moi qui suis la seule cause de tous vos chagrins. Si vous n'aviez point reconnu dans mon caractère & dans mes manières mille défauts rebutans , vous m'auriez toujours aimée : la connoissance de ces défauts a fait que vous m'aviez ôté votre cœur ; & quoique je n'aie contribué en rien à m'attirer cette disgrâce , c'est être assez coupable que d'avoir osé vous aimer.

Que vous dirai-je , Madame ? Cette tendre conversation causa un si grand dérangement dans mes sens : oui , Madame , je fus si saisi & si agitée de tant de mouvements de tendresse & de chagrin , que je tombai dans un évanouissement si terrible , qu'on me crut morte : je dis absolument morte. On me transporta aussitôt chez madame de Miran ,

où je restai encore plus de vingt-quatre heures sans donner aucun signe de vie.

Ce funeste accident fut suivi d'une fièvre violente, & d'un épuisement extrême; je fus pendant plus de quinze jours sans connoissance. Mes yeux fermés, ma voix éteinte, mon sang glacé, pour ainsi dire, dans mes veines, ne laissaient aucune espérance de guérison. Cependant une crise heureuse me rappella encore à la vie. Le premier objet qui me frappa fut M. de Valville: oui, je remarquai d'abord que ce cher Amant tenoit une de mes mains qu'il arrosoit de ses larmes. Ah Ciel! m'écriai-je, quelle action de grâce n'ai je pas à vous rendre d'avoir conservé M. de Valville! Mais ne seroit-ce point un songe, ou plutôt l'effet des cruelles vapeurs qui me travaillent depuis si long-tems? Hélas! ne fut-ce que son ombre, il faut que je l'adore. Je lui serre la main; je fais mes efforts pour lever ma tête; je lui parle, il me répond, ou pour mieux dire, nous parlions tous deux à la fois, & cette confusion avoit quelque chose de si touchant, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Les té-

moins de cette tendre scène fendoient en larmes sans ménagement & sans précaution ; de sorte que ne pouvant se contenir, ils pousserent des cris perçans qui furent entendus de toute la Maison , & qui attirerent madame Dorfin, occupée à consoler madame de Miran , que la douleur de me perdre tenoit alitée. Madame Dorfin , croyant que j'avois rendu le dernier soupir , venoit imposer silence aux assistants , dans la crainte d'exposer les jours de ma chère mère : sa joie ne put se modérer , en me voyant recevoir les caresses de mon Amant , avec un sourire & une tranquillité qui ne sont propres qu'à ceux qui aiment véritablement. Une nouvelle si peu espérée lui arracha des larmes ; mais c'étoient des larmes agréables & paisibles , produites par l'amitié : aussi madame de Miran , en la voyant rentrer dans sa chambre , soupçonna t-elle ce qui les avoit causées. Ah ! Madame , lui dit-elle , je vois que Marianne est hors de danger : Dieu en soit loué ; je jouirai donc encore du doux plaisir de voir ma fille. Cependant cette espèce d'alarme l'avoit telle-

ment émuë qu'elle fut quelques jours sans pouvoir sortir de son appartement.

Il me semble, Madame, vous entendre dire : Eh ! bon Dieu, Marianne, finissez ces tristes récits ; cela m'ennuie, me fatigue, & jette mon esprit dans une mélancolie qui me rend sauvage. Ilé bien, j'y consens : quoiqu'à vous dire vrai, j'aime à me rappeller sans cesse ce moment critique de ma maladie, puisqu'il a été le commencement de mon bonheur, & que depuis ce tems je n'ai que des éloges à faire de M. de Valville.

Je passe donc légèrement sur cet endroit : je me persuade que vous le voulez : encore deux ou trois petites phrases, & j'ai fini. Car vous n'ignoiez pas qu'une fille, quelque modeste qu'elle soit, ne se tait pas volontiers sur l'amitié & la tendresse qu'elle a su inspirer ; il en coûte trop à son amour propre. Nous aimons, nous autres femmes, à nous applaudir des graces que nous avons, & il n'y a point de preuves plus convaincantes qu'on a infiniment de ces graces, que quand les personnes, même les plus aimables,

les

bles, nous assurent que nous en sommes bien pourvues. Tenez-moi donc compte, Madame, de l'effort que je fais pour imposer silence à mon amour propre, en passant légèrement sur deux articles aussi importans. Je dirai donc simplement que la vue & la santé de Valville, quoiqu'encore convalescent, ranimerent presque tout-à-coup mes esprits; que mon transport amoureux produisit dans le cœur de ce tendre Amant tant de joie & d'amour, qu'il fut en état de prendre possession de sa charge quatre jours après, ainsi de m'offrir sa main quand je serois guérie; qu'enfin la tristesse de madame de Miran s'éclipsa comme un songe.

Hé bien, ne me déclitez-vous pas d'avoir su faire de pareils prodiges en si peu de tems? Oh! oui, Marianne, dites-vous; je veux bien convenir que vous êtes une sainte à miracles: mais finissez une fois pour toutes, vos langueurs, car je ne puis plus y tenir.

Volontiers, Madame, cela est fait; pour le coup je n'y reviendrai plus; tous mes chagrins sont finis. Ma santé se fortifia peu-à-peu, si bien qu'au bout d'un mois, je me

242 *Vie de Marianne*,

vis enfin au comble de mes vœux. Vous pensez, sans doute, que je veux parler de mon mariage avec M. de Valville : vous pensez juste, Madame ; il se célébra, cet heureux hymen, avec une pompe & une magnificence sans égale, trente jours après cette époque ; car j'ai bien retenu le nombre de ces jours-là, & c'est une chose que je n'oublierai de ma vie.

Nous voilà donc enfin, direz-vous, parvenues à la fin de votre Roman : oui, c'est par là qu'ils finissent tous ; il est juste que le vôtre ait la même conclusion.

Pas tout - à - fait, Madame ; j'ai encore quelque chose d'assez intéressant à vous dire, avant de terminer mes aventures. Ne les traitez pas de romanesques, s'il vous plaît ; il n'en fut jamais de plus vraies : celles qui me relètent à vous raconter ne le sont pas moins, quoiqu'aussi extraordinaires. Ce n'est plus de Marianne, cette petite orpheline, sans pere, sans mere, sans parens, inconnue à tout le monde, & qui n'appartient à personne, dont je vais vous parler ; c'est de Marianne petite fille du Duc de K.... Seigneur très-distingué d'Ecosse, issu d'une des plus illustres & des

plus a
à cett
parlé
de m
qui j
naiss
conta
pant
rée e
dénou
glori
Epou

Sc
à la
vous
dire
tous

J
on
Val
vou
t-ou
&
sou
bea
qui

plus anciennes Familles du Royaume, allié à cette madame de Kilnare dont je vous ai parlé, & oncle de madame Varthon, mère de ma rivale. C'est à cette terrible rivale à qui j'ai obligation de la découverte de ma naissance. Voilà ce que j'ai encore à vous raconter, Madame, & ce n'est pas le moins frappant de l'histoïre de ma vie. Oui, soyez assurée que vous prendrez plaisir à lire ce grand dénouement si avantageux pour moi, & si glorieux pour mon Amant, aujourd'hui mon Epoux.

Souvenez-vous, Madame, que j'ai laissé à la Bastille M. de Valville. Je vais encore vous rappeler des idées fâcheuses : je veux dire le triste état où nous nous trouvâmes tous.

J'ai dit que pendant mon évanouissement on me transporta chez madame de Miran. Valville, malgré son mal & sa faiblesse, voulut me suivre : il étoit si touché, m'a-t-on raconté, de mes nobles sentiments & de la force de ma tendresse, qu'il résolut dès cet instant de me suivre au tombeau, ou de réparer les maux & les chagrins qu'il m'avoit causés. Sa jeunesse & la bonté

de son tempérament le tirerent d'affaire en moins de six jours ; mais la douleur amere que lui causoit ma maladie, retardoit son parfait rétablissement. Ma convalescence fit encore chez lui un miracle, elle opéra plus que toute la Pharmacie. Enfin, Madame, touchée de son repentir, entraînée par mon tendre amour, je lui donnai la main, comme je vous l'ai déjà dit, un mois après notre entrevue à la Bastille. Ici, le mystère de ma naissance se dévoila. Le Duc de K..... s'étoit transporté à Paris, & me reconnut pour la fille de son fils. Voici ce qui donna lieu à cet heureux événement.

Rappelez vous, Madame, cet endroit où la Varthon avoit quitté le Couvent pour passer en Angleterre avec M. de Valville. Cette fille, au désespoir de n'avoir point trouvé son Amant au rendez-vous, le crut infidèle, & cette idée se fortifiant par le silence de Valville, elle se détermina à prendre le voile.

Madame de Kilnare, instruite des écarts de ma rivale, & de sa résolution, fit partir un Exprès pour Londres. La lettre qu'elle écrivoit à sa mère, renfermoit un détail cir-

constancié de mon histoire & de ses amours avec mon Amant. Madame Varthon communiqua la lettre au Duc de Kilnare. Ce Seigneur trouva tant de connexité , comme il me le raconta ensuite , entre la catastrophe qui avoit causé la mort d'un fils unique qu'il aimoit tendrement , & la mort de mon pere , & se sentit tellement touché de mes infortunes , qu'il se détermina tout-à-coup d'accompagner sa niece en France.

Depuis plus de dix-huit ans il pleuroit son cher fils , & n'avoit pu en avoir de nouvelles certaines. Ce qu'il favoit , & qu'il avoit souvent raconté à madame Varthon , c'est que ce fils s'étoit marié à Venise , sans son consentement & malgré sa volonté , à une demoiselle nommée Julie Morosini ; qu'il étoit venu à Paris avec elle , où il demeura quatre ou cinq ans ; que peu satisfait de son mariage , il avoit refusé de lui envoyer de l'argent ; qu'enfin , réduit à une fortune très-médiocre , il étoit parti pour Bordeaux , dans le carrosse de voiture , dans le dessein de trouver des amis qui lui facilitassent le moyen de passer en Angleterre avec son épouse , une petite fille de deux ans & demi ,

une Femme-de-chambre & un Laquais ; que le carrosse avoit été attaqué par des voleurs à un quart de lieue de Nouant , village situé sur la riviere de Loire , entre Orléans & Blois , & que plusieurs personnes avoient perdu la vie dans cette occasion. Il étoit encore informé du jour , de l'année & du mois auquel cette triste aventure étoit arrivée. Il se doutoit bien que son fils avoit été tué ; mais il ne pouvoit se persuader que son épouse & sa fille eussent eu le ménè fort : cependant il n'en avoit aucune nouvelle , & c'est ce qui lui causa d'amers plaisirs. Il m'a dit qu'il relut plus de cent fois la lettre de madame de Kilnare à madame Varthon ; de sorte que ne doutant presque plus que je ne fusse les tristes restes de ta malheureuse famille , il passa en France pour s'en éclaircir.

Ils s'embarquèrent pour Nantes ; ensuite ayant côtoyé la riviere de Loire , ils arrivèrent à Nouant , environ trois semaines après l'événement de la Bastille.

Vous vous souviendrez , s'il vous plaît , Madame , que j'ai dit dans la premiere Partie de ma Vie , qu'il y avoit dans le carrosse

de voiture où je fus trouvé , un Chanoine de Sens , qui s'enfuit ; que cinq ou six officiers , qui courroient la poste , passèrent quelques moments après que le carrosse eut été attaqué , & qu'ils me transportèrent dans un petit village ; qu'il y eut un procès-verbal de fait par une espèce de Procureur fiscal du lieu. Vous pensez bien que le Duc , mon grand-père , n'oublia pas de te faire donner une copie de ce procès. Ayant aussi appris que quelques Dames des environs , qui m'avoient estimée & aimée jusqu'à mon départ pour Paris avec la figure du Curé , pourroient parfaitement lui faire mon portrait , il leur rendit visite. Elles l'informèrent , en effet , qu'ayant fait consulter les registres du nom des voyageurs , elles avoient appris que le Monsieur & la Dame inconnus y étaient inscrits sous le nom du chevalier de Flacour , & de Julie M.... ; qu'ils avoient pris cinq places , trois pour eux & pour une petite fille , & deux autres pour un Laquais & une Femme-de-chambre. A peine le duc eut-il entendu prononcer le nom de Flacour , qu'il s'écria : Ah ! c'est mon fils , j'en suis très-persuadé. Cependant , pour n'avoir au-

éun doute sur cet article , il résolut d'aller à Sens chercher le Chanoine , qui seul s'étoit sauvé de la fureur des volcurs. Cet Ecclésiastique avoit encore l'idée si présente de cette funeste aventure , qu'il fit un portrait très-resemblant du chevalier de Flacour , de son épouse & de moi. Il ajouta que malgré la jeunesse où j'étois alors , il me reconnoitroit aisément , ayant remarqué que j'avois , aussi-bien que mon pere , une marque à côté de l'œil droit , c'est-à-dire , une fraise imperceptible , mais si parfaitement formée , que rien n'étoit plus facile que de me reconnoître par ce signe.

Vous l'avez remarquée mille fois , Madame , cette jolie fraise , en m'assurant que c'étoit un agrément de plus pour mon visage. En un mot , le Duc fit tant de perquisitions , & prit de si justes mesures , qu'il fut absolument persuadé que j'étois sa petite fille. Impatient de me voir , il se transporte à Paris , & se rend avec Madame Varthon au Monastere où elle avoit laissé sa fille , & où ils croyoient me trouver. On ne peut nier , Madame , que ma rivale ne possédât de très-bonnes qualités. Non , elle n'étoit point

méchante ; elle n'étoit qu'imprudente & amoureuse. On doit même dire que sa tendresse pour M. de Valville étoit très-pardonnable. Vous l'avez connu en ce temps-là, Madame ; c'étoit le Cavalier le plus accompli qu'il y eût à Paris. La Varthon, surprise au possible de voir sa mère, & de la savoir instruite de ses amours, ne put lui refuser l'aveu de ses intrigues avec Valville. Oh ! cela ne pouvoit se faire sans raconter jusqu'aux moindres particularités de mon histoire, & comme elle rendoit intérieurement justice à ma droiture, à mon bon cœur & à mes grâces, elle attendrit de nouveau le Duc son oncle, qui, ayant appris que je n'étois plus dans ce Couvent, voulut aller sur l'heure chez Madame de Miran, accompagné du Chanoine, de sa nièce & de ma Rivale, persuadé qu'il apprendroit de mes nouvelles. Arrivés ensemble chez Madame de Miran, on leur apprit mon mariage avec Valville, & qu'on le bénissoit dans une salle où il se trouvoit une compagnie nombreuse & choisie. Ce vénérable vieillard, ayant percé la foule pour être témoin de la cérémonie de mon mariage, sauta

à mon cou en arrosant mon visage de ses larmes. Ah ! ma chère fille , s'écrie-t-il , cette malheureux d'un fils unique cheri , je vous retrouve enfin. Que vous m'avez coûté de douleurs & de soupirs ! Là , les sanglots lui couperent la parole. Jugez , Madame , de mon étonnement ; vous pensez bien qu'il fut extrême. Tous les convives , attentifs à un événement si extraordinaire , ne purent refuser leur attention au récit que fit le Duc. Le Chanoine ayant confirmé que j'étois certainement la petite fille qui étoit dans le carrosse de voiture , il seroit impossible d'exprimer la joie & les applaudissemens de toute la compagnie : celle du Duc , sur-tout , fut inexprimable. Oui , j'entreprendrois en vain de peindre au naturel les transports de ce digne Seigneur. Tendres embrassemens , ravissante joie , expressions touchantes , tout fut employé pour me donner des marques de sa tendresse. Je sentis aussi de mon côté certaines émotions de cœur si douces , que je me prêtai volontiers à ses excessives caresses. Je passe légèrement sur cette heureuse entrevue ; les termes m'échappent pour en faire sentir toute la douceur.

La haute naissance & les grands biens que le Duc de Kilnare possédoit, & qui devoient me revenir après sa mort, me donnerent de nouvelles grâces; tout le monde avouoit que je méritois un tel pere; mais tous n'étoient pas contents de cette étrange métamorphose. Ceux qui m'avoient méprisée & persécutée, avoient de la confusion pour voir avec un œil indifférent une élévation aussi imprévue: je sentois parfaitement que leur orgueil en souffroit; mais bien loin de me prévaloir de cette mortification, je tâchois d'effacer par mes caresses le reproche intérieur qu'ils se faisoient à eux-mêmes. Enfin, je puis dire, sans vanité, que Marianne, petite-fille d'un Duc, ne fut pas plus fiere que Marianne inconnue & sans parens.

Cependant, Madame, croirez-vous que, malgré ma conduite simple & telle qu'elle avoit été jusqu'ici, M. de Valville me parut fâché; mais je dis très-fâché, de la découverte de ma naissance? Il se persuada que la tendresse pourroit faire place à l'ambition; que mon grand-pere, informé de son inconstance & des vifs chagrins qu'il m'a-

voit fait effuyer , refuseroit d'approuver notre hymen. Rempli de ces funestes pensées , une extrême tristesse s'empara de son esprit. Ce changement ne m'échappa point ; Je voulus en savoir la cause : il obéit , & me communiqua ses soupçons , d'un ton si dououreux , & avec un désespoir si marqué , que je m'écriai en pleurant amèrement ? Ah ! cher Epoux , qu'elle injustice horrible me faites - vous ? Est - il possible que vous ne connoissiez point encore mon cœur ? Ne vous ai - je pas répété cent fois que ce n'est ni votre fortune , ni votre naissance qui m'ont portée à vous aimer avec la dernière tendresse ; mais uniquement votre personne & votre mérite ? Soyez donc persuadé , je vous prie , que la plus brillante couronne de l'univers ne seroit pas capable de me faire manquer à la foi que je vous ai jurée : si je ne pouvois être à vous , je ne serois jamais à personne ; & sans attendre sa réponse , je courus avec vitesse trouver le Duc de K. . . . mon grand - pere , qui étoit dans l'appartement de Madame de Miran. Je me jettai à ses pieds , & lui fis un portrait si expressif de ma tendresse pour M. de Valville , & des

obligations que j'aurai à remplir
que le Dieu en fait de moi. Mais
voilà tout ce que j'aurai à faire pour
l'accomplir, pour faire ce que je devrai faire.

Le plus, c'est l'
union nuptiale. Ces deux
ces : soit, je dis, soit
le flambeau de l'espèce de nos ancêtres
dura jadis. Depuis ce temps, nous
avons vu ce commerce de l'espèce se dérouler
en dehors d'autres plus étendus. Mais il n'y a pas
se dire qu'ils s'annulent, il n'y a pas de
sans celle. L'Officier dont je vous ai parlé
qui n'avoit fait des propriétés de mariage,
est presque toujours dans notre compagnie.
Madame de Miran ne me perd, pour ainsi
dire, jamais de vue, tant sa tendresse est
extrême, madame Doutin ne fauroit être
deux jours sans nous, ni nous sans elle. En
un mot, nous passons la vie la plus délicieuse
qu'il soit possible d'espérer dans cette vie.

Teilles sont, Madame, les aventures de ma vie : c'est une chose que vous avez exigée de mon amitié. Soyez satisfaite ; j'ai rempli fidélement le plan que vous m'avez

214 *Vie de Marianne, &c.*

précrit. Enfin, mon ouvrage est fini ; voilà sans doute un Livre de plus dans le monde, les jugemens qu'on en fera, seront divers ; il choquera les uns, il satisfera les autres, tout cela selon leur gout plutôt que selon la qualité de l'ouvrage.

Quand un Livre feroit mauvais, il risque, au moins pour un temps, de passer pour bon, si l'Auteur a un parti formé dans la République des Lettres ; de même il risque de passer pour mauvais, quand même il feroit bon, si l'Auteur est un inconnu. Quoi qu'il en soit, je vous ai donné mon Histoire pour ce qu'elle vaut ; soit quelle plaise au Public, soit qu'elle ne plaise pas, je serai très - contente si elle vous a amusée. Adieu, Madame, & tenez-moi compte de ma complaisance.

F I N.



